

ma

6

Observatorio de Marina

BIBLIOTECA

08003

Núm.

Núm. ....

Secc. ....

Carpeta ..... Núm. ....

Estante ..... Tabla .....

Tomo .....





# HISTOIRE

DES

DERNIERES REVOLUTIONS  
DU ROYAUME

DE TUNIS,

ET

DES MOUVEMENS  
DU ROYAUME

D'ALGER.

OBSERVATORIO DE MARINA

DE

SAN FERNANDO.

A PARIS,

Chez JACQUES LE FEBVRE, au dernier  
Pillier de la Grand'Salle, vis-à-vis les  
Requêtes du Palais, & à côté des  
Eaux & Forests.

---

M. DC. LXXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

1689





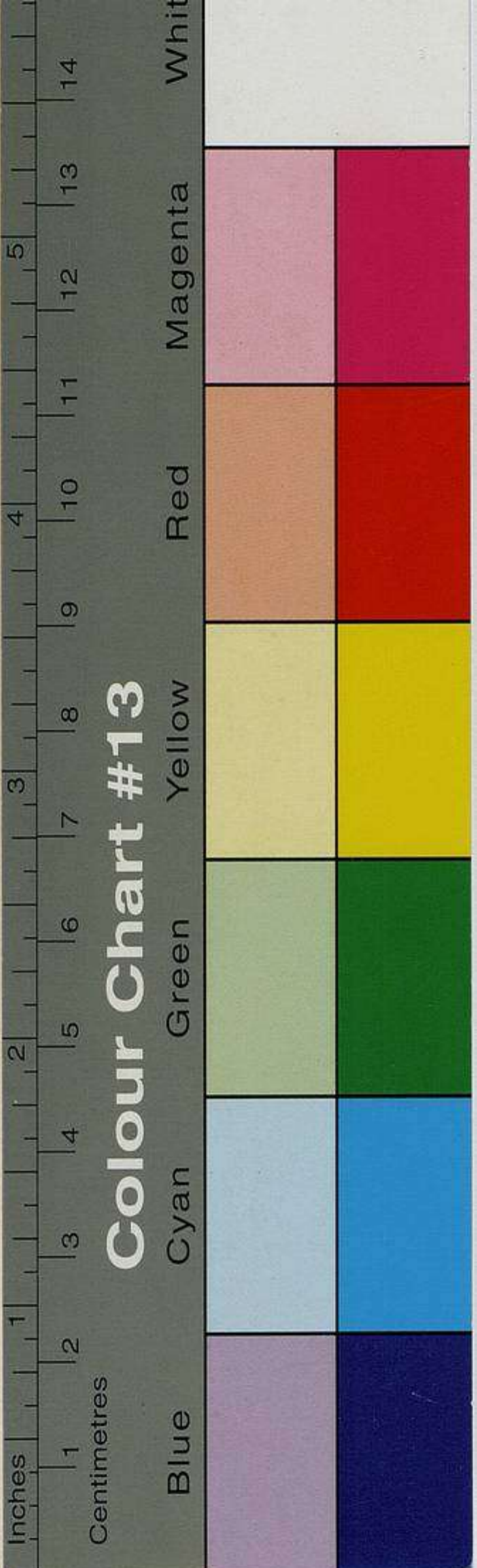
# A V I S AU LECTEUR.



'ON s'étonnera peut-estre d'apprendre dans ce Livre qu'un petit coin de terre aye pû si long-temps subsister parmy tant de troubles qui l'ont agité. L'on s'étonneroit bien davantage d'y voir des vainqueurs bien-toft après eux-mêmes vaincus, & des Partis s'abbattre & se relever en fort peu de temps, si la verité ne se faisoit pas connoistre par les circonstances qui s'y rencontrent.

Aussi quelques personnes d'un rare merite qui ont lû cette Histoire avant qu'on l'imprimast, en ont fait estime & l'ont reconnuë veritable. Tout ce que l'on y voit, vient de la bouche de

à ij



## A V I S

Mameth Laffis Pacha de Tunis ; Les Peuples de cette Ville l'ayant chassé du Royaume , il fut obligé de venir à Constantinople implorer le secours de la Porte. Il y rencontra celuy qui a composé cét Ouvrage ; & comme il le connoissoit particulièrement , il luy raconta tous ses malheurs , & luy faisant voir par les Lettres qu'il recevoit, les Revolutions qui arrivoient dans Tunis , il luy donna occasion d'en écrire l'Histoire.

Il faut avoüer qu'elle n'est remplie que de trahisons , de proscriptions & de carnage : Mais que peut-on attendre d'un peuple Barbare composé de tous les scelerats de l'Europe , qui n'a ni foy ni loy , qui ne vit que de vol & de rapine , & qui ne garde de Traitez que ceux qu'il ne sçauroit rompre sans danger ? Si l'on a vû ce Peuple , en quelque endroits se maintenir en paix , cela n'a duré qu'autant que les Chefs gouvernoient avec une probité apparente , qui ne tendoit pourtant qu'à leur élévation.

Les Tunesiens furent tranquilles pendant plusieurs années sous la pru-



## AU LECTEUR.

dente conduite des Beys. Amouda qui leur succeda dans cette Charge s'en acquita de mesme, & son integrité fit que tout le monde le regreta. Il laissa trois enfans, dont le premier s'appelloit Mourat, le second, Mameth Laffis, & le troisiéme, Assan. Si ces trois freres vécurent en assez bonne intelligence, leurs enfans ne suivirent pas cet exemple. Ce n'est pas qu'Amouda n'eust pris toutes les précautions nécessaires pendant sa vie pour empescher ce malheur, parce qu'il voyoit bien que la paix de l'Estat dépendoit de l'union de sa famille.

C'est pourquoy les ayant fait appeller avant de mourir, il leur dit tout ce qu'un pere dans ces derniers momens peut dire, & de plus sage, & de plus tendre, & leur recommanda bien de se tenir au partage qu'il leur avoit fait. Il ordonna ensuite par son Testament que son Palais du Bardo seroit possédé en commun par ses enfans, comme un lieu de plaisir, propre à les assembler & à les entretenir dans l'union qu'il leur avoit tant recommandée.

## A V I S

Mais quelle dura peu cette union ! La posterité de ces trois freres n'a point cessé de causer de terribles Revolutions dans l'Estat , & bien souvent elle l'a mis à deux doigts de sa perte. Neantmoins on a vû l'Affrique pendant tous ces desordres parer les coups que ses voisins luy porteroient , enlever aux Chrestiens ce qu'ils avoient de plus precieux , & se servir de ces pirateries pour entretenir des guerres intestines : Et combien de maux ne nous auroit-elle point fait si LOÛIS LE GRAND toujourns porté pour le bien commun de l'Eglise ne l'avoit pas reduite ?

Ceux qui liront que le Palais du Bardo estoit remply de peintures , & que Mourat avoit fait faire les portraits de ses Fils , auront peine à le croire ; parce que cela est tout à fait oposé à la Religion des Turcs. Il est vray que les Turcs regardent les portraits comme des Idoles dont ils se disent les Destrueteurs. Il est encore vray qu'ils croient que ceux qui en font , seront obligez au jour du Jugement de les animer, ou de

## AU LECTEUR.

souffrir les peines du Dam autant de temps que ces portraits auront resté dans le monde. Mais il n'en est pas de mesme chez les Tunisiens, les Algeriens & les Arabes. On ne trouve parmy eux que les Turcs naturels qui vivent sous la Loy de Mahomet : Et l'on peut dire que le reste n'observe de tout l'Alcoran que la Circoncision, l'Abblution, la Priere, & le Jeûne.

Pour ce qui est des Renegats, ils n'ont point de Religion, & ils ne gardent à l'exterieur la Mahometane qu'autant qu'elle sert à leur ambition & à les faire entrer aux Charges publiques. C'est ce que Bour-naca Juge de Tunis, reprocha un jour à Mourat en plein Divan : Et Mourat s'embarassa fort-peu de la superstition des Turcs lorsqu'il envoya à un Sultan Arabe son amy & voisin des Algeriens, les portraits dont on vient de parler.

Le Sultan qui sçavoit que Mourat demandoit sa fille pour l'un de ses fils, luy montra ces portraits afin qu'elle vît celuy des deux qui

## A V I S

luy plairoit ; il ne fit point non plus de difficulté d'envoyer à Mourat le portrait de cette Princesse : Mais il n'est pas necessaire de rapporter icy l'effet de ces portraits ; & l'on n'en auroit point parlé si l'on n'avoit pas eu dessein d'avertir le Lecteur de la difference des mœurs , & de Religion qui se trouve chez les Peuples de l'Affrique.

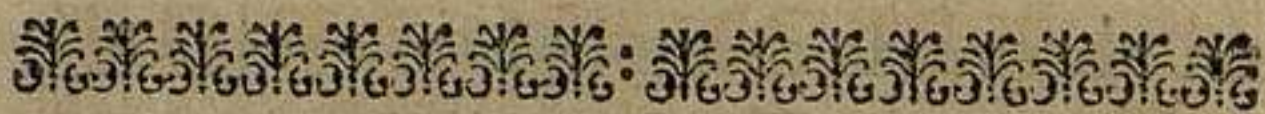
C'est ce que le Sultan Arabe nous apprend, lors qu'Ally fils de Mourat vient le trouver. Ce Prince remply de generosité l'introduit dans l'apartement de sa fille qu'il pretendoit luy donner en mariage. Il la luy fait voir parmy ses esclaves , afin de sçavoir par ce moyen s'ils seroient contents l'un de l'autre. Sans doute que cela ne se pratique point chez les Turcs , mais c'est la coûtume des Afriquains de faire voir à leurs amis leurs Esclaves , de leur en faire des presens , & mesme de les vendre au premier venu , lors qu'elles n'ont point eu d'enfans des maistres à qui elles appartiennent.

On auroit bien fait dans cét avis

# AU LECTEUR

un abrégé de toute l'Histoire des Re-  
volutions de Tunis & d'Alger, mais  
cela auroit pû ôter le plaisir de la  
nouveaueté qu'on a en lisant un Livre  
où les incidens qui s'y rencontrent,  
surprennent agreablement.





**LIVRES NOUVELLEMENT**  
*imprimez à Paris chez JACQUES*  
*LE FEBVRE, au dernier Pillier*  
*de la Grand'Salle, & à côté les*  
*Eaux & Forests. 1689.*

**T**eatre de la Turquie, où sont représen-  
tées les choses les plus remarquables  
qui s'y passent aujourd'huy, in 4. 4. liv.  
10. f.

**D**ivers Memoires des dernieres guerres d'I-  
talie, in 12. 2. vol. 3. l.

**M**emoires & Instructions pour servir dans  
Negociations & Affaires concernant la  
France, in 12. 2. l. 10. f.

**H**istoire des Avanturiers ou Boucaniers qui  
se sont signalez dans les Indes, in 12.  
2. vol. 4. l.

**D**escription de l'Abaye de la Trape, in 12.  
*avec figures.* 1. l. 5. f.

**L**e Caractere d'un veritable & parfait Amy,  
par M. l'Abé Portes, in 12. 1. l. 5. f.

**HISTOIRE**



# HISTOIRE

DES DERNIERES  
 Revolutions du Royaume de  
 Tunis, & des Mouvements du  
 Royaume d'Alger.

LIVRE PREMIER.

---

## SOMMAIRE.

I. Dessen de l' *Auther*. II. *Forme du gouver-  
 nement du Royaume de Tunis & sa Descri-  
 ption*. III. *Descen.e des Turcs dans ces Pais;  
 Comment ils en sont chassez, & comment  
 ils y reviennent; Ce qui s'y passe sous leur do-  
 mination*. IV. *Royauté rétablie; Osman sur  
 le Trône*. V. *Cronologie des Roys qui ont  
 regné*. VI. *Histoire des Revolutions arrivées  
 sous Mourat & Amouda un de ses fils*.

**L** n'y eut jamais de  
 Royaume si sujet aux  
 Revolutions que celuy  
 de Tunis; Quiconque entre-

A

prendroit de les écrire toutes, s'engageroit dans une Histoire infinie & peut-estre trop ennuyeuse. Les mouvemens des petits Etats n'interessent que leurs Sujets ou leurs Voisins : Le reste du monde sçait peu de gré à qui prend la peine de l'en instruire, à moins qu'ils ne soient remarquables par quelque conduite extraordinaire ou par quelque événement bizarre. On ne veut sçavoir que ce qui est utile ou agreable ; & la curiosité des hommes ne se peut proposer d'autre objet, qu'elle ne s'en fasse un ridicule.

C'est pour cela que je ne m'attache icy qu'à ce qui est arrivé dans ce Royaume depuis 1595. C'est la seule partie de ces Revolutions, qui merite de n'estre pas ignorée. Elle commence par la vie d'un en-



fant corse , enlevé de son païs dés l'âge de neuf ans , nourry à Tunis dans la servitude , & porté par la vertu jusqu'à un si haut degré d'élevation parmy des barbares , qu'il a soumis les Roys à sa puissance , & n'a pas voulu soumettre la sienne à la Royauté.

Rien n'est plus digne de nous occuper que la vie des Grands hommes , & sur tout ceux qui sont nez dans la bassesse & dans la misere. L'éclat de la vertu perce mal-aisement l'obscurité de la naissance , sans le secours de la fortune ; & il est si rare de voir la fortune & la vertu , se donner la main , pour élever un malheureux , qu'on ne le voit jamais sans étonnement , & sans admiration. Ces deux ennemies se sont accordées en faveur de l'enfant dont nous parlons , &

il est devenu par leur union un de ces grands Hommes qui font, & l'ornement d'un Siecle, & le bon-heur d'un Etat.

Il seroit à souhaiter que nous pussions donner toute sa Vie, mais nous en avons trop peu de connoissance, & nous n'en pouvons dire que ce que nous en avons trouvé dans quelques Memoires des mouvemens de Tunis, où elle n'est employée que comme un incident d'histoire, & par rapport aux affaires generales. C'est sa posterité qui nous fournit presque tout le sujet de cette Relation; c'est elle qui a toujours tenu le grand ressort du gouvernement; c'est elle qui a établi ou maintenu, deposé ou puny les Roys; c'est elle qui a donné la paix & la guerre, & qui par ses divisions, ou par sa bonne intelligence,

a fait la misere , ou la felicité publique.

Il paroist d'abord surprenant que le sort d'un Royaume ait dépendu si long-temps de l'intereft d'une famille ; mais quand on verra que ce mesme Royaume ne ressemble en rien aux autres Monarchies Electives ou Successives , qu'il est sous la protection où plutôt sous la puissance du grand Seigneur , & qu'il reconnoist trois Chefs , dont le Roy est le moindre ; on jugera bien qu'il est impossible , que ce partage d'autorité , maintenu par la politique Ottomane , ne l'expose à de grands desordres , & à d'éternels changemens.

C'est pour cette raison , qu'avant que d'entrer en matiere , on a jugé à propos de donner au Lecteur une idée de la forme

du gouveruement de Tunis, & de luy aprendre qu'elles sont les fonctions de tant d'Officiers, dont les noms ne luy sont pas connus, & l'arresteroient à chaque ligne. Ce détail ne sçauroit estre agreable, mais il est necessaire; il servira à nous faire connoistre la misere & la foiblesse de ce Royaume, & par consequent la facilité que nous aurions à nous saisir de cette retraite de Corsaires qui nous ôtoit la liberté du commerce sur la mer Mediteranée, & qui sans la crainte qu'ils ont de Louis le Grand, feroient encore gemir tant de Chrestiens dans la seruitude.

On pourroit s'estendre icy sur la Geographie ancienne & moderne, en faisant une description exacte du Royaume de Tunis, où l'on voit encore aujourd'huy

quelques débris de la fameuse Cartage fondée par Didon, & devenuë depuis si puissante, qu'elle donna de la jalousie à Rome, & luy disputa l'Empire du monde. Mais ce seroit une affectation visible & trop éloignée de nostre sujet, qui se renferme tout entier dans nostre siecle. Ainsi nous ne nous chargeons point d'instruire là-dessus la curiosité du Lecteur, & nous le renvoyons aux Historiens, aux Voyageurs, & aux Goegraphes.

Je me contenteray de dire, que si le Royaume de Tunis n'est pas le plus grand Etat de l'Affrique, c'est le plus peuplé, le plus fertile, & le plus propre au commerce.

Il est borné en l'Orient par le Royaume de Tripoly, & au Couchant par celuy d'Alger; Il

ya au Midy & au Levant le Biledulgerid , qui est l'ancienne Numidie , & au Nort la mer Mediteranée qui le cottoye encore au Levant. Le reste de la Plage du Midy , entre le Biledulgerid & le Couchant , est occupé par de grands deserts inhabitables , à cause de la chaleur & de la sechereffe ; sa largeur n'est que de quatre-vingt lieuës , mais sa longueur est excessive , & trop peu connuë pour estre déterminée.

La ville Capitale qui est Tunis , est la plus grande de toute la Barbarie ; Elle contenoit plus de quatre cens mille ames , mais la peste l'a reduite environ à deux cens mille. Elle est celebre par son Port ; c'est un grand bassin de six lieuës de tour , où la mer entre & porte les bastimens par un canal , sur

lequel est basty le Fort de la Goulette.

Cette situation si avantageuse luy a donné le moyen de s'enrichir par les courses qu'elle a faites sur les Voyageurs, & sur les Marchands de toutes les Nations; mais elle luy a aussi attiré la jaloufie de beaucoup de Princes, & enfin celle d'un grand Seigneur, qui sous le titre de Protecteur, s'en est rendu le maistre.

L'Empereur Soliman, unique de ce nom, fut persuadé par Kairedin Pacha, si connu en Italie, sous le nom de Barberousse, de l'importance de cette Place, qu'il resolut d'en faire la conquête.

Sultan Hassan, fils de Sultan Haffis, regnoit alors dans cette partie de l'Affrique; Il estoit le vingtième Roy de sa race, mais

trop foible pour se défendre contre Soliman ; le Pacha qui avoit conseillé cette conquête, l'a fit sans peine. Hassan chassé du Royaume, implora le secours des Princes Chrestiens : Et Barberousse, sans avoir eu le temps de s'establir, vit fondre sur luy les forces d'Italie, d'Espagne, & de l'Empire, commandées par Charles-Quint ; qui après en avoir fait la conquête, remit Hassan sur le Trône, le rendit tributaire, & garda quelques Places maritimes.

Les Tuneziens, naturellement inconstans, se laisserent bientôt de payer le tribut : Le joug des Espagnols leur parut insupportable. Ils n'estoient pas assez forts pour le secoüer : mais ils aimèrent mieux recourir à leurs anciens ennemis, que de souffrir l'insolence de leurs nouveaux



deffenfeurs ; Ils s'adrefferent à Selim fils de Soliman , qui leur donna des troupes fufifantes pour reprendre les Places occupées par les Espagnols , & pour établir la domination Turque dans Tunis.

Philippe Second , fils de Charles-Quint , n'eust pas plutôt appris la perte de cét Etat , qu'il y envoya une puiffante armée , sous la conduite de Dom Juan d'Autriche ; les Turcs battus sur mer & sur terre quitterent l'Affrique.

Mahammet fut mis sur le Trône aux conditions acceptées par Sultan Hassan ; & Dom Juan pour assurer sa conquête , fortifia la Goulette , bastit un Fort entre cette Place & Tunis , & y laiffa Gabriel Serbellon avec un corps de six mille Espagnols , & cinq cens pieces de canon.

Selim irrité par ce revers de fortune, & sollicité par les Maures, mécontents de la domination de Mahammet, ordonna à son grand Vizir de reprendre Tunis. Ce Ministre mit en mer au commencement du Printemps deux cens soixante-huit Galeres, quinze Galeasses, & quinze gros Vaisseaux. Il embarqua les troupes \* d'Anatolie, & celles de \* Caramanie avec une grande partie des Janissaires, & tout l'équipage nécessaire à une si puissante armée; Il en donna le commandement à Sinan Pacha grand Capitaine, qui avoit gouverné l'Egypte, & reconquis l'Yemen; \* Il donna l'Amirauté à Kilich-Ally Calabrois renegat, qui s'étoit rendu grand homme de mer, en servant sous les ordres de Barberousse.

\* Asie  
Mi-  
neure.  
\* Cili-  
cie.

\* L'A-  
rabie  
heureu-  
se.

Cette grande flotte parut à la fin d'Avril sur les mers du Levant, rengea les costes de Calabre, porta la terreur dans la Sicile, ravagea tout, jusqu'aux environs de Messine, prit & brûla beaucoup de bastimens, & alla débarquer en Affrique, assez près de la Goulette.

Philippe Second croyoit avoir rendu cette Place imprenable; les Turcs l'avoient déjà vainement attaquée, mais Sinan qui en devoit répondre sur sa teste ne s'en fit pas une affaire difficile. Il en forma le siege avec un grand corps d'Arabes qui se joignirent à ses troupes, & tout d'un temps il bloqua le nouveau Fort & la Ville de Tunis. Il pressa si vivement les Assiegez, qu'il leur osta bien-tost toute autre esperance, que celle de signaler leur desespoir.

Enfin après trente jours de siege , il força la Goulette ; il entra dans Tunis , & peu de jours après il prit d'assaut le nouveau Fort ; la plus grande partie des Espagnols perit dans cette occasion , & le reste fut mis à la chaîne.

Sinan devenu ainsi maistre du Royaume , en donna le gouvernement à Kilich-Ally , raza le nouveau Fort , restablit la Goulette , & y laissa une forte garnison de Turcs.

Avant que de partir de Tunis il créa un Divan ou grand Conseil , pour decider des affaires publiques & particulieres sous l'autorité du grand Seigneur , dont les intentions devoient estre expliquées par le Pacha. Ce Divan estoit composé d'un Aga , d'un sous Aga , de huit Chiaous , de deux Ecrivains ,

d'un certain nombre de Bouluk Bachi, de Bachi Odalar, d'Oda Bachi, & de Solaki. Il créa encore une Charge de Bey, ou de grand Tresorier.

Laga est Chef ou President du Conseil; sa fonction estoit de juger des differens des gens de guerre en dernier ressort, & des autres affaires tant civiles que criminelles, sauf l'appel au Pacha; Sinan l'avoit rendu Juge souverain à l'égard de la milice, & subalterne à l'égard du peuple, pour donner toute l'autorité au Pacha sur le peuple, & pour ne le point commettre avec les troupes. Cét Aga n'étoit que six mois en charge, & restoit trois ans sans employ: Toute sa recompense après sa destitution estoit d'estre entretenu aux dépens du public à trente sols par jour; pension

purement honorable , & qui demeu-  
reroit éteinte quand il passoit  
dans quelque autre dignité qui  
ne pouvoit estre qu'inferieure à  
la premiere. Ainsi rien ne le  
mettoit à couvert des plaintes  
que l'on pouvoit faire contre luy,  
que son innocence ; Il a obtenu  
depuis le reestablissement des  
Roys , une Place d'Aga de la  
milice des Zoaves , qui leur est  
affectée après ces trois ans de  
repos , & qu'il est pourtant obli-  
gé de meriter par son assiduité  
à faire sa cour. Il ne sert encore  
que six mois dans ce poste , il  
n'a quand il le quitte que la pen-  
sion qu'il avoit avant que de le  
prendre , & il passe le reste de sa  
vie dans une condition privée.  
Cette milice de Zoaves est de  
deux mille Maures ; elle a esté  
créée par Osman , le premier des  
Roys qui a remonté sur le  
Trône.

Trône. Leur solde comme celle des Jannissaires, est depuis quatre aspres par jour, jusqu'à huit, selon l'ancienneté de leur service. L'Aga les commande avec un pouvoir absolu, & les juge sans appel, assisté des Officiers du corps. Le plus sensible de tous les chastimens qu'il leur impose, est le retranchement de la paye; & c'est aussi le plus frequent, parce qu'il en profite.

Le sous Aga juge en l'absence de l'Aga, & luy succede quand il a fait son temps. Les autres Officiers montent aussi de degré en degré,

Les Chiaoux sont des Huissiers qui assistent à l'Audiance, qui executent les ordres de l'Aga, qui emprisonnent les debiteurs ou les criminels, & qui assignent les parties à comparoistre; enfin qui font à peu près toutes les

fonctions de nos Huiffiers du Parlement.

Il y en a huit cammandez par un Chiaoux Bachi ; le plus ancien accompagne le Bey à la recette des impositions , & on le fait Chiaoux Bachi à son retour.

Le Chiaoux Bachi est le Chef des Huiffiers ; il se tient debout au Divan derriere la chaise de l'Aga ; il marche devant luy quand il entre au Conseil ou quand il en sort ; il appelle les causes ; il avertit les Juges pour entendre les Parties ou leurs interpretes , & il fait faire silence quand l'Aga prononce les Jugemens. Il exerce cette Charge pendant six mois : Il faisoit après sa cour au Pacha ; il l'a fait à present au Roy , & il peut parvenir jusqu'à la Royauté s'il en est estimé digne.



Les deux Ecrivains sont proprement deux Greffiers ; ils tiennent les Registres de tout ce qui se passe dans le Conseil ; ils expédient les Arrests , & ils dressent les Actes qui sont faits aux Jugemens des Particuliers ; Ils estoient dépositaires du Sceau du Pacha , & scelloient toutes les Pieces authentiques : Ils font la mesme fonction sous les Roys. Leurs Charges sont d'un grand revenu & d'une grande autorité , parce que toutes les affaires du Royaume passent par leurs mains.

Les Bouluc Bachi , au nombre de deux cens , sont les Chefs des Janissaires , & les Gouverneurs nez des Villes & des Places. Ils portent le titre d'Aga , & rendent la justice dans leurs Gouvernemens ; leur administration finie , ils sont obligez d'assister

au Conseil , elle ne dure que six mois ou un an , selon la distance des lieux.

Les Bachi Oladar font quatre Conseillers du Divan , qui font six mois de service , & remplissent après la premiere place vacante dans le Corps de Bouluc Bachi ; ils jugent avec l'Aga & le sous Aga les causes qui sont plaidées par les Parties ou par leurs interpretes.

Les Oda Bachi ou Chefs de Chambre , commandent chacun une troupe de vingt-cinq Jannissaires, qui font une Chambre ; ils assistent au Divan quand ils ne sont point occupez ailleurs, & passent de cette fonction à celle de Solaki.

Les Solaki estoient une maniere d'Exempts du Pacha ; ils marchoient toujours à sa suite, & portoient ses ordres ; ils deve-

venoient ensuite Bachi Oladar ou Conseillers du Divan, & passoient delà successivement aux autres dignitez.

Tous ces Officiers s'assembloient & s'assembloient encore tous les jours en un lieu qu'on nomme le Divan, c'est à dire le Conseil. L'Aga est assis au fond & au milieu de la salle sur une chaise un peu élevée; le sous Aga se met à sa droite & les deux Ecrivains à sa gauche, mais sur des sieges un peu plus bas. Les Bouluc Bachi sont placez après les Ecrivains & dans le mesme rang. Les Oda Bachi sont assis derriere sur des bancs plus hauts. Les Bachi Oladar se tiennent debout à l'entrée de la salle; & le Chiaoux Bachi pendant toute la sceanee demeure toujours droit derriere la chaise de l'Aga.

Quand il y a des causes à juger, le Chiaoux Bachi appelle les Bachi Oladar qui s'approchent de l'Aga, & après luy avoir fait une profonde reverence, écoutent les Parties ou leurs interpretes. Le fait succinctement déduit, ils disent leur sentiment, sur lequel si l'Aga ne trouve point de difficulté il prononce le Jugement; mais s'il y en trouve, il fait appeller par le Chiaoux Bachi le reste de l'Assemblée, & alors l'affaire est exposée tout au long & jugée à la pluralité des voix. Les Parties mécontentes, si elles ne sont point de la milice, ont la voye d'appel devant le Pacha. Cette Sceance dure deux heures, après laquelle l'Aga accompagné de quelques Officiers du Divan, passe dans une maison publique où il s'occupe jusqu'à la nuit à

juger tous les petits differens qui naissent dans le jour ; telle estoit la disposition & la forme de ce Conseil.

Sinan croyant avoir suffisamment pourvû par l'établissement de ce Divan, à la conservation & à la police du Royaume, alla recueillir le fruit de sa victoire à Constantinople, & laissa le Gouvernement à Kilich-Ally, qui ne vécut que deux ans. La Porte qui s'estoit reservée le pouvoir de nommer & de changer les Pachas de trois ans en trois ans, remplit bien-tost la place vacante.

La domination de ce Pacha ne fut pas de longue durée ; le peuple l'a trouva si tyrannique, qu'il se resolut de la transférer à l'Aga du Divan, & de ne leur laisser que le soin de payer les troupes. On ordonna au Tre-

forier General de leur en remettre le fond ; & pour le consoler de l'abaissement de son autorité , on luy accorda pour sa subsistance la dîme du territoire de Tunis , & le dixième de toutes les prises qui seroient faites sur mer.

Ce changement fut entrepris dans une conjoncture favorable ; le Grand Seigneur avoit de grands ennemis en teste , & la moindre de ses affaires estoit celle de Tunis ; le Pacha se voyoit abandonné de la milice , il ne se pouvoit flatter d'aucun secours de la Porte , & il fut contraint de ceder à la volonté du peuple.

Le nouveau Gouvernement déplut encore davantage ; on ne fut pas long-temps à connoître qu'on n'avoit fait que changer de Tirans , & qu'on en  
avoit

avoit mesme pris un, dont la tyrannie estoit d'autant plus violente qu'elle estoit plus courte. Le Pacha dans trois années d'administration avoit le temps de faire quelque montre de probité, sans prejudicier à ses interests; mais l'Aga dans six mois d'exercice, n'avoit pas le loisir d'estre homme de bien, ny même de le paroistre, sans renoncer à sa fortune. Ainsi pressés de s'enrichir, ces Souverains d'un semestre ajoutèrent les violences aux concussions & se rendirent bien-tost plus odieux que n'avoient esté les Pachas.

Le murmure du peuple produisit d'abord des factions & des assemblées tumultuaires; les Grands du Royaume pour en prevenir les suites se mirent à la teste du peuple, & en peu de temps on prit la resolution de

retablir la Royauté: Il ne fut plus question que de choisir un digne sujet. On jetta les yeux sur Osman; c'estoit un homme sage, courageux & desintereffé; il eut les suffrages de tout le monde, & il fut couronné en l'année 1595. On luy livra le Château pour en faire son Palais, on luy donna une garde Turque commandée par un Aga, on luy assigna soixante mille piaftres de revenu fixe, & on le fit maistre du casuel du Royaume, qui rendoit de tres-grandes sommes.

Une  
piaastre  
vaut un  
écu,  
mon-  
noye de  
France.

Osman ne changea rien à l'ordre du gouvernement, mais il augmenta de beaucoup la milice; & pour trouver le fond de la solde, il mit des impositions sur le bois, le charbon, les grains & les fruits, & créa des Receveurs de ces nouveaux droits; il



prit quarante Officiers domestiques, dont les principaux sont le Kiaia, & le Haznadar ; l'un est grand Maistre, & l'autre le Tresorier de sa maison.

Il s'assujettit à donner tous les jours une audience publique, dans laquelle il jugeoit toutes les causes civiles & criminelles qui venoient devant luy, ou par appel du Divan, ou en premiere instance, s'il ne trouvoit pas à propos de les renvoyer à l'ordinaire ; Il ne jugeoit pourtant pas les criminelles quand elles estoient capitales ; il croyoit qu'un Roy qui se regarde comme le pere de ses Sujets, se devoit dispenser de les condamner à la mort, & se tenir au pouvoir de leur donner la vie. Il remettoit donc au jugement du Moufty & du Cadis, qui sont les chefs de la Loy, tous le cas qui

meritent le dernier supplice , & il se contentoit de prononcer sur les autres chastimens qui peuvent passer pour des corrections paternelles. Il estoit assisté dans cette audience d'une personne commise de la part du Pacha , & d'un autre de la part du Bey , des Chiaoux , & de deux Ecrivains du Divan , du Capitaine du Port , du grand Douïannier , & des Caïds , qui sont les Fermiers du Royaume. Ainsi toutes les personnes publiques , dont on pouvoit avoir des plaintes à faire , estoient-là presentes & en estat répondre de leurs actions.

Ce Prince pour n'estre pas à la discretion du Pacha , & des Jannissaires , mit sur pied un corps de deux mille Maures naturels , qui sont les Zoaves dont nous avons déjà parlé. Il y ajoûta

d'autres milices pour la garde du Pais & de la Ville ; Cependant son autorité n'estoit absolüë que parce que sa Justice luy avoit gagné le cœur des peuples. Le Pacha qui recevoit les ordres de la Porte , avec laquelle on n'avoit osé rompre entièrement , commandoit un corps de près de trois mille Janniffaires ; & le Bey sous pretexte de la recolte des tributs , qu'il falloit lever à main armée , avoit encore des troupes plus nombreuses à sa disposition. Ces deux personnes partageoient avec luy la puissance & les forces du Royaume ; & dans les regnes suivant , le Bey l'a presque toute usurpée , comme nous verrons dans la suite.

Le regne d'Osman fut un regne de douceur & de justice , & il ne luy manqua pour rem-

plir les vœux du peuple, que d'être de durée. Il n'eut que douze ans de terme, & c'estoit trop peu pour un Etat, qui avoit esté si long-temps agité, qu'on eust dit que sa mort estoit l'avant-courriere de la mort de tous ses Sujets. On ne scavoit où prendre un successeur de sa Couronne, qui le fust de ses vertus : La providence en donna un aux larmes du peuple.

Yussuf qui fut élu après Osman, fit voir sur le Trône la même fermeté, & la même sagesse, & la fit voir plus long-temps. Son regne fut de 25. années, & finit avec sa vie en 1632. Il laissa un fils opulent en argent, en maisons & en esclaves.

Mourat luy succeda. C'estoit un Genoïs, qui avoit renié la Foy Chrestienne dès son enfan-

ce. Il estoit lors de son élection, General des Galeres de Tunis, & passoit pour le plus hardy Corsaire de son temps. Ce métier ne devoit pas beaucoup promettre de son intégrité, ny de sa clemence. Il eut pourtant ces deux grandes qualitez au plus haut point, & il les exerça continuellement jusqu'à sa mort, qui arriva dans l'année 1646. Il laissa un fils qui vit encore, & qui possede tous les biens que son pere avoit acquis.

Ahmet Kodgia prit la place de Mourat & ne suivit pas son exemple, sa clemence, ny son intégrité: Tout son soin fut d'ammasser de grands tresors. Il sembloit qu'il sceust qu'il n'avoit que trois ans à vivre; il mourut en 1649. & laissa de grandes richesses à Mahomad, Seïbir, Hamud, & Mahemmet ses enfans.

Mameth Laz fut le cinquième Roy. On parle peu de son élection & de son regne, il mourut en 1656. sans heritiers. Le Divan s'empara de ses biens.

Mustapha ne pouvoit vraisemblablement jamais aspirer à une Couronne. Il estoit de la lie du peuple, & il avoit esté long-temps esclave sur les Galeres de Malte. Mais sa bonne conduite & ses belles actions, avoient si bien effacé le malheur de sa naissance & de sa fortune, qui fut élu du consentement de tout le monde. Son regne fut de douze ans: Il n'eut point de posterité: Le Divan fut son heritier.

Karaguze, après la mort de Mustapha, fit une brigue si puissante, qu'il s'empara sans peine de la Souveraineté. Nous aurons occasion de parler de son regne

ailleurs, parce qu'il fait une des revolutions dont nous avons à traiter.

Nous avons crû devoir placer icy cette fuite de Rois, pour garder quelque ordre, & pour n'être pas obligé de la rapporter à contre-temps. Nous allons remonter au premier regne, qui sert d'Epoque à cette Histoire.

Osman gouvernoit le Royaume dans une tranquillité profonde, quand des Corsaires amenèrent à Tunis parmy beaucoup d'esclaves Chrestiens un enfant corse âgé de neuf ans. Son nom estoit Jacques Senty; sa famille estoit pauvre & obscure; le lieu de sa naissance s'appelle Elevy, il est situé dans les montagnes vers le Nor-Oüest de cette Isle, assez près du Golfe qui forme les bouches de Boniface. Il fut pris sur un petit bastiment en

traversant ce Golfe ; il échut en partage à Soliman Bey, qui le fit changer de religion & luy donna le nom de Mourat.

Soliman trouva tant de vivacité, d'adresse & de bonne grace dans cet enfant, qu'il en prit un soin tout particulier, & qu'il le traitta plutôt en fils qu'en esclave. Il s'en servit pendant quatorze ans dans les offices les moins penibles & les moins ravallez ; & persuadé de sa capacité, il l'envoya en qualité de Caïd \* à la montagne de Chizera, qui est voisine de Tunis : C'est une montagne escarpée qui a vingt mille de tour, & qui peut armer trois mille hommes ; Elle est fertile en huile, en cire, & en miel, & elle paye tous les ans dix mille piaftres de tribut. Les habitans furent si satisfaits de la probité de Mou-

\* Re-  
ceveur.



rat , que son maistre crût le devoir élever à de plus grands emplois , mais l'amour sembla s'opposer à sa fortune : Il se laissa toucher par la beauté d'une femme corse nommée Jasmine qui l'occupoit entierement. Soliman s'en apperçût & il eut la complaisance de la luy faire épouser : Il sortit de ce mariage un fils qui fut nommé Amouda , & qui n'eut pas moins de merite que son pere.

Aprés que Mourat eut passé trois ans à gouverner la montagne de Chizera , Soliman le rappella & le fit son Lieutenant. Le courage de Mourat suivoit sa fortune , & croissoit avec elle : Il osa lever les yeux jusque sur la fille de son maistre ; & Turquica , c'estoit le nom de cette fille , ne crut point les abaisser en les jettant sur luy : Il avoit l'air si

libre , qu'on ne pouvoit le regarder comme un esclave , & il avoit si bonne mine , qu'il estoit aisé de le voir comme un amant. Turquia estoit un objet également digne de son amour & de son ambition : Il ne put tenir contre ces deux passions impérieuses ; le peril ne faisoit que les irriter. Enfin persuadé , que pour estre heureux il falloit estre temeraire , il eut la hardiesse de dire qu'il aymoît , & le plaisir de connoistre qu'il estoit aymé. Songe-tu , luy dit Turquia , que tu es l'esclave de mon pere , & qu'il y va de ta vie ? Oüy répondit Mourat , mais je suis encore plus le vostre , & je veux bien mourir pour vous ; Il nous en couteroit trop à tous deux , repliqua-t'elle , sauve-toy de la colere de Soliman , & ne te prévaux pas de ma bonté.

La conversation ne put estre plus longue , ces amans ne se parlerent depuis que des yeux ; Mais malgré leur circonspection , leur mystere fut bien-tost découvert. Une legere indisposition fit garder la chambre à Soliman. Il appella sa fille pour passer le jour auprès de luy ; Mourat la rencontra sur le vestibule , elle estoit seule , il prit la liberté de luy baiser la main. La porte estoit entre-ouverte , Soliman s'estoit levé ; Il se remit au lit , & après avoir révé quelque temps , il dit à sa fille , qu'on fasse venir Mourat. Turquia obeït à cét ordre , Mourat vint : Soliman se fit habiller , entra dans son cabinet , en sortit un moment après , la main passée sous sa veste , chassa ses esclaves de sa chambre , leur ordonna de demeurer à la porte , & leur dé-

fendit de laisser entrer personne. Toute cette ceremonie jetta les deux amans dans une grande inquietude. Soliman fit plusieurs tours comme un homme agité d'une passion violente; & après les avoir laissez l'un & l'autre plus d'une demy-heure en suspens, il s'arresta devant Mourat, & luy dit: tu es jeune, Mourat, & tu crois avoir long-temps à vivre; prepare-toy à mourir, & fais ta priere; Il tira en mesme temps un cimenterre qu'il tenoit sous sa veste. Mourat sans s'étonner luy demanda, que t'ay-je fait, Seigneur? Tu le sçais, répondit Soliman, mais je veux bien te faire sentir ton crime avant ton supplice. Tu es mon esclave, & tu n'avois que neuf ans quand je t'achetay, ton âge me donna de la compassion, ton naturel me donna de l'esperan-

ce ; J'ay pris plus de soin de t'élever que n'auroit fait ton pere ; je t'ay mis d'abord dans un employ honneste , je t'ay vû détourné de ton devoir par l'amour , j'ay eu de l'indulgence pour toy , & je t'ay marié avec ta maistresse ; je t'ay rappelé auprès de moy pour te faire mon Lieutenant , & je me dispoisois à t'establir dans les premieres dignitez du Royaume : Mais au lieu de répondre à mon amitié , tu me trahis , ingrat , tu perds le respect pour ton maistre , & la reconnoissance pour ton bienfaicteur , & tu t'occupe à seduire ma fille. Tu mourras : moy , Seigneur , s'écria Turquia ! Taisez - vous , reprit Soliman , je vous uniray tous deux. Mourat connut bien qu'il l'avoit vû baiser la main de Turquia ; Il jugea qu'il estoit inutile de se défen-

dre, & qu'il n'avoit plus que le temps de justifier sa Maistresse, il s'en voulut servir : Seigneur, dit-il à Soliman, la mort dont tu me menace ne m'épouvente point, mais les reproches que tu me fais me suprennent : Me permettras-tu de parler, je seray content de mourir ? Parle, dit Soliman. Mourat réveillant tous ses esprits, luy dit d'un ton ferme ? Seigneur, je suis ton esclave par un caprice de la fortune, mais je suis né libre : Tu as eu pitié de mon malheur, parce que tu n'es point barbare : Tu m'as fait du bien, parce que tu es genereux. Quelle est mon ingratitude ? Ne t'ay-je pas servi avec fidelité, avec respect, avec amitié mesme ? Tu m'opposes l'amour que j'ay eu pour Jasmine ; J'estois jeune, elle estoit belle, nous estions de mesme

Païs.

Païs. Que vois-tu-là qui ne soit ordinaire, sommes-nous les maîtres de nostre temperament & de nostre cœur ? Et si nos passions nous détournent, n'est-ce pas beaucoup qu'elles ne nous égarent pas ? Tu m'accuse d'avoir songé à seduire ta fille, je l'ayme trop pour avoir rien conçu d'indigne d'elle, je te revere trop pour avoir rien fait d'indigne de toy : Je vois bien que tu m'as vû luy baiser la main, je l'ay baisée par respect, elle l'a souffert par surprise : Je confesse ingenuement que je sens sa beauté & son merite ; mais qui ne les sentiroit pas ? Je suis en cela plus malheureux que coupable, que je n'ay pas mesme souhaité d'être heureux. Je ne luy ay jamais dit une parole qui ait pû t'offenser non plus qu'elle. Si pourtant tu te fais une injure d'un mouve-

D

ment involontaire dont tu n'aurois aucune preuve, si je ne te l'avoüois peut-estre avec trop de franchise. Lave-là dans mon sang, cette injure prétendue, mais épargne-toy le remords éternel d'avoir légèrement égorgé ta fille. Je te jure par le Prophete & par le Dieu mesme, devant qui je vais rendre compte, qu'elle est innocente: Après cela, frappe, me voilà prest. Soliman leva le bras, Mourat presenta la teste, le coup demeura suspendu: Une secrette horreur retint Soliman! Ah faut-il que je te perde, s'écria-t'il? je t'ay tant aymé; que ne m'as-tu dit que tu aimois ma fille, & que ne me la demandois-tu? Seigneur, répondit Mourat, quoy n'es-tu pas mon maistre, est-ce-là une confidence & une demande à faire par un esclave? J'estois



resolu d'aimer toujours & de ne parler jamais. Tu ne peux donc pas t'empêcher de l'aymer, reprit Soliman ? non Seigneur, repliqua Mourat, hé bien je te la donne, dit Soliman: Ne te plains plus que la fortune t'a fait mon esclave, elle t'a fait aussi mon fils: Regarde moy comme ton pere. Mourat plus saisi de la bonté de Soliman, qu'il n'avoit esté surpris de sa fureur, n'eut pas la force de répondre: Il se laissa tomber à ses genoux, il les embrassa & les noya de ses larmes. Soliman le releva & luy jettant les bras au col, oublie, luy dit-il, Mourat, oublie ma colere, & souviens-toy toujours de ma tendresse. Venez, ajouta-t'il, venez Turquia, recevez Mourat de ma main. Turquia ne répondit point; Ils s'aprocherent d'elle, ils la trouverent

étenduë sans couleur & sans respiration ! Ah , s'écria Mourat . elle est morte . Soliman luy porta la main sur le cœur , il y trouva encore un peu de mouvement , il luy distila quelques gouttes d'essence dans la bouche , elle revint peu à peu : Elle s'estoit évanouïe au moment qu'elle avoit vû briller le cimenterre . Elle eut à peine les yeux ouverts , qu'elle rencontra le visage de Mourat ; elle crut estre en l'autre monde avec luy . Te voila donc mal-heureux Mourat , dit-elle . En achevant ces mots , elle vit son pere , & pensa retomber dans sa pamoïson . Prens courage ma fille , luy dit Soliman , je te donne Mourat pour époux . Ces paroles acheverent de la guerir ; elle demeura pourtant étonnée , & dès qu'elle eut repris ses sens , on luy aprit com-

ment s'estoit terminée l'avanture qui luy avoit donné tant de frayeur. Elle fut quelque temps à balancer quel party elle devoit prendre ; le plus raisonnable à son gré fut de dire à Mourat : ah mal-heureux en quel danger m'as-tu mise ; mais pourquoy mon pere me donne-t'il à toy ? Tu fais un crime , je n'en suis point complice ? Tu en es récompensé , & j'en suis punie. Non ma fille , dit Soliman , je ne pretens pas que ce mariage soit une punition , tu pourrois trouver de plus riches partis dans le Royaume , mais tu ne trouverois pas un mary qui eût autant de merite. Aime donc Mourat autant que je l'estime. Je luy donne la moitié de mon revenu ; il aura quelque jour ma Charge , & il sera mon unique heritier : Que peut il arriver de

mieux ? Cette bourasque ainsi passée, ces amans eurent le plus beau jour du monde ; ils se trouverent unis comme Soliman l'avoit dit, mais plus heureusement qu'il ne l'avoit pensé.

Ce mariage surprit toute la Ville & attira tous les yeux sur Mourat ; Ses bonnes qualitez justifierent bien-toft l'amour de Turquia, & le choix de Soliman ; Elles parurent dans toute sa conduite, & principalement dans les fonctions du Beilik qu'il exerça du vivant de son beau-pere : Elles se firent voir encore avec plus d'éclat quand il devint maistre de cette Charge importante : Ce bon-heur luy arriva cinq ans après, mais la mort de Soliman l'accompagnoit, & Mourat estoit trop honneste homme pour n'estre pas plus touché de ce qu'il perdoit, que

de ce qu'il gaignoit par cette mort ; Il s'affligea comme un fils , & ne se consola point comme un heritier ; sa douleur fut aussi longue qu'elle estoit vive , & jamais le meilleur des fils ne pleura plus amerement le meilleur des peres.

Mourat donna plus de lustre à la dignité de Bey , qu'il n'en avoit reçu d'elle ; Il en étendit le pouvoir sur des lieux , & sur des peuples qui ne le connoissoient pas encore , ou qui ne le vouloient plus connoistre ; Il assura les tributs , établit & fit de nouveaux tributaires. Ce droit d'aller & d'exiger des impositions luy mettoit les armes à la main ; le Roy & le Pacha luy prestoient quelques - fois les milices du Royaume , mais il avoit des troupes qui marchaient sous ses ordres , & il en levoit

de son autorité. Ainsi il estoit plus puissant que le Pacha qui n'avoit qu'un corps de trois mille Jannissaires, & que le Roy qui n'en avoit qu'un de deux mille Zoaves ; Il l'estoit mesme plus que tous les deux ensemble, puisque leurs forces inferieures aux siennes dépendoient encore des finances dont il estoit le maistre.

La fortune n'avoit pas assez travaillé pour Mourat en luy donnant le pouvoir de faire la guerre, elle luy en fournit encore l'occasion ; Les habitans des montagnes de Lamedon, de Vizelat, d'Amoran, & de la Province de Laâma, voulurent s'affranchir du tribut par une revolte generale : Mourat se mit à la teste de trois mille Turcs, & de deux mille Zoaves, & marcha d'abord vers Lamedon, qui n'est qu'à

qu'à quinze mille de Tunis, & qu'à trente mille de Tabarqua. Cette montagne à cinquante mille de tour: Elle peut mettre sur pied huit mille combattans, mais de peu de service, & qui ne sont armez que de lances: Elle est abondante en grains qu'elle debite aux habitans de Tabarqua, & elle payoit douze mille piaftres par an.

Mourat fit faire halte à son armée au pied de la montagne, & luy donna un jour de repos. Il la divisa le lendemain en six bataillons, qui forcerent autant de passages & de retranchemens. Les Revoltez prirent la fuite & abandonnerent leurs habitations aux troupes, qui n'y trouverent que du bétail, dont ils firent un grand butin. C'est la seule richesse de ces misérables, qui n'ont pour tous meu-

bles qu'une couverture qui leur sert de lit & de vestement. Cette expedition ne fut que de trois journées.

La montagne de Vizelat luy coûta plus de peine , mais elle luy acquit plus de gloire. Il y avoit long-temps qu'elle se défendoit contre Soliman , & Mourat en quatre jours la mit dans l'obeïssance.

Il fondit ensuite sur la Province de l'Aama , si accoutumée à la rebellion , que toutes les milices du Royaume estoient presque toujours occupées à la reduire. Il n'avoit pas une armée assez nombreuse pour la vaincre , mais il avoit une réputation assez établie pour l'intimider. La frayeur des ennemis grossissoit ses troupes : Il paroïsoit en tant de lieux , il donnoit tant d'allarmes , & il faisoit tant



d'attaques, qu'on ne pouvoit croire qu'il n'eust pas beaucoup de forces. Enfin ces Revoltez de peur de se laisser vaincre, se resolurent à se soumettre.

La montagne d'Amoran luy donna deux fois la fatigue de la remettre dans le devoir. Mais ce fut-là que la rebellion fit les derniers efforts, & qu'elle reçût les derniers coups.

Mourat chastia tous ces Revoltez par la mort de leurs Chefs, par le pillage de leurs bestiaux, & par l'augmentation de leurs tributs: Et après avoir calmé & enrichy l'Etat par ces victoires, il se rendit à Tunis, où il fut reçu par le Roy, par le Divan, & par le peuple, avec tout l'honneur qu'on peut faire au merite.

Il estoit de la destinée de Mourat de ne recevoir jamais un

grand bien , qui ne fust ou fuivi ,  
ou precedé d'un grand mal. Il  
jouïssoit plainement de sa vertu ,  
de sa fortune , & de son amour ;  
Il n'avoit rien à fouhaiter , & il  
sembloit qu'il n'avoit rien à  
craindre , quand une maladie  
violente surprit Turquia , & la  
luy ravit en trois jours. Il avoit  
esté sur le point de mourir quand  
elle luy fut donnée , il fut sur le  
point de mourir quand elle luy  
fut ravie : Sa douleur fut égale  
à sa tendresse , & l'une & l'autre  
estoit si bien fondées , qu'on  
n'ozoit entreprendre de le con-  
soler. L'affliction d'un si grand  
homme fit une consternation ge-  
nerale ; Ce fut une espece d'é-  
clipse dans les plus beaux jours  
de l'Etat : Tout le monde pleu-  
roit Turquia , parce qu'elle  
estoit digne d'estre pleurée ,  
mais bien plus parce que Mou-

rat la pleuroit ; le seul plaisir qu'on pense donner aux affligez est de s'affliger avec eux. Mourat avoit ce triste plaisir , & n'en estoit que plus fidele à sa douleur : Le plus infailible de tous les consolateurs , le temps , ne gaignoit rien sur son esprit : On attendoit tout de la raison , mais enfin on se lassoit d'attendre. Il y avoit plus d'un an que Turquia estoit morte. Et Mourat estoit encore inconsolable : Il negligeoit les affaires , le Royaume commençoit à se sentir de son abbatement. Le Divan se pleignit , le Roy s'allarma , les gens de guerre murmurerent , on resolut de faire un dernier effort contre son chagrin , & sa consolation devint une affaire d'Etat ; Le Roy l'entreprit , il rendit visite à Mourat & luy dit.

J'ay pris jusqu'à present beaucoup de part à la perte que tu as faite , tout le monde l'a sentie comme si c'estoit une disgrâce publique , mais s'en fera bientôt une , si tu ne prens courage : Songe que la rebellion renait , que les tributs ne viennent point , que le Divan s'inquiette , que le soldat crie , & que le peuple se lasse. Le public t'a fait l'honneur d'entrer dans tes maux , entre dans les siens : Nous luy devons plus qu'il ne nous doit , & nous luy appartenons plus qu'à nos familles. Ne diroit-on pas que tu ne tiens à l'Etat que par ta femme , & qu'elle morte , tu n'aye plus rien à faire ? Veux-tu renoncer à ta charge , à ton devoir , à ta gloire : Si tu es dans cette disposition , & que feras-tu de ce fils unique dont la jeunesse donne de si belles esperances ?

As-tu resolu d'en faire la victime de Turquia, & deviendrois-tu cruel pour luy, pour avoir esté trop tendre pour elle? N'étouffes pas sa fortune, & rappelle ta vertu.

Seigneur, répondit Mourat, tu sçais les raisons que j'avois d'aimer Turquia: Je la perds à la fleur de son âge, & je vis encore; c'est avoir ou trop de foiblesse ou assez de force. Crois-tu que ce soit la crainte de la mort qui me conserve la vie? ce que j'ay fait jusqu'icy te défend de le croire; l'Etat & mon fils me sont plus obligez qu'ils ne pensent; l'un se plaint sans raison, l'autre n'aura jamais raison de se plaindre. Je vois bien que ma douleur te semble trop longue, je ne sçavois pas qu'on pust s'affliger par mesure: Qu'il est aisé de consoler ses amis,

des maux dont on ne se consoleroit peut - estre pas soy - même : Mais enfin puisque tu m'ordonne de me consoler , & que l'impatience du peuple marque le temps de ma consolation , j'obeis autant qu'il m'est possible ; je feray dans huit jours à la teste des troupes , seras - tu content ?

Non , repliqua le Roy , je t'aime trop pour ne pas craindre tout de ta douleur : Je te veux voir dans une assiette d'esprit qui me réponde de toy. J'ay resolu de marier ton fils avec une fille du feu Roy ; tu sçais qu'il n'en a laissé que deux , qui sont ses uniques heritieres. Ce mariage portera , & beaucoup de bien , & beaucoup d'honneur dans ta maison ; Le Divan le propose , je le souhaite , la famille d'Osman l'a-

grée , tu n'as qu'à consentir.

Cette proposition ne pouvoit estre que tres-agreable & tres-avantageuse : Elle eut la force d'ouvrir le cœur de Mourat à la joye. Tu me montre bien , dit-il au Roy , que tu sçais regner jusque sur les cœurs : Je reçois l'offre & l'honneur que tu me fais avec tant de joye , que je n'ose l'exprimer. J'ay honte d'être encore sensible à quelque chose , mais j'aurois honte aussi de n'estre pas sensible à ton amitié : Assure-toy , Seigneur , qu'elle fera toujours toute puissante sur moy ; Tu peux répondre à la famille d'Osman : Tu es maistre du pere & du fils , & nous nous ferons une loy éternelle de suivre toutes tes volontez.

Il y a donc encore quelque chose de plus à faire , reprit le Roy ; épouse l'aînée , ton fils

prendra la cadette , & vous aurez toute la succession d'Osman. J'ay mis l'une & l'autre affaire en estat d'estre concluë ; On s'attend également à toutes les deux , & il n'y a pas d'aparence de faire l'une sans l'autre. N'écoute point icy tes repugnances ; voicy un grand coup , ne le manque pas : la famille d'Osman s'offenceroit , si tu ne luy faisois honneur qu'à demy. Il importe d'ailleurs que tout le Royaume te croye en estat de le servir , & qu'il n'aprehende pas de toy un desespoir indigne d'un grand homme.

Mourat fut estonné de la dernière proposition , mais il estoit politique & il estoit pere. Il s'aperçût bien de l'adresse du Roy , il l'a trouva si obligeante qu'il luy fut impossible de s'en défendre : Il donna parole pour



ces deux mariages qui furent faits en trois jours. Le Roy demeura content de son entremise, & peu de jours après Mourat se mit à la teste des troupes.

Le bruit de sa marche calma tous les mouvemens des Provinces: On paya par tout volontairement, & jamais les tributs ne furent levez avec si peu de difficulté. Mourat de retour à Tunis trouva le Pacha mort, le Grand Seigneur peu de temps après luy donna le Pachalik avec la permission de se deffaire du Beylic en faveur d'Amouda; Il exerça cette nouvelle Charge pendant trois ans, & il ne vécut que cinq ou six mois après l'avoir quittée; la mélancolie où l'avoit plongé la mort de Turquia precipita ses jours, & il mourut avant sa quarantième année.

Tout le Royaume sentit cette perte comme il avoit senty celle d'Osman, aussi n'estoit-elle pas moins grande.

Mourat estoit un de ces hommes qui naissent pour les autres ; Il avoit de l'activité, de la pénétration & du courage, il estoit doux pour les gens de bien, severe pour les méchans, indulgent pour les foibles, tendre pour les malheureux, officieux pour tout le monde ; ses mœurs estoient faciles, ses amitiées constantes, ses promesses seures ; Il avoit de la sagesse dans ses desseins, de la fermeté dans ses résolutions, du secret dans ses entreprises ; Il estoit ardent dans les combats, intrepide dans les dangers, moderé dans les victoires : Toujours prest à se sacrifier à sa fortune, toujours prest à sacrifier sa fortune à sa vertu ;

Assez hardy pour aspirer à tout , assez modeste pour ne prétendre à rien , ne trouvant rien de grand que ce qui estoit difficile , rien de difficile que ce qui n'estoit point honneste. Enfin , pourvû de toutes les qualitez de l'honneste homme , du politique , & du heros , il s'estoit si bien acquis l'amitié , le respect , & l'admiration de tout le monde , que son Palais estoit regardé comme un lieu sacré , & comme un azile inviolable.

Amouda son fils unique , & son unique heritier , trouva dans sa succession des richesses immenses , en esclaves , en or , & en argent , en pierreries , en meubles precieux , en maisons de ville & de campagne ; Mais le plus apparent de tous ces effets estoit le Bardo. C'est un Palais situé à une lieuë de la ville

dans une plaine feconde. Muley-Assem Roy de Tunis l'avoit fait bastir, & Mourat l'avoit embelly; l'édifice étoit enrichy de colonnes de marbre & de porphyre, les dorures, les plafonds, les peintures à l'Arabesque, le nombre des appartemens, la sumptuosité des meubles, tout y marquoit la magnificence du Maistre; les jardins plantez d'orangers, les allées pallissadées de grenadiers & de jasmins, les ombrages, les prairies, les parterres, les canaux, les fontaines y forment le plus délicieux séjour de l'Affrique: mais les guerres civiles y ont ravagé tous les ornemens de l'art, & y ont à peine laissé les beautés de la nature.

Il avoit encore à Cartage un autre Palais moins superbe, mais aussi agreable: Les Spahi l'y es-

cortoient , & y faisoient garde à cause de la proximité de la mer & du danger des Corsaires.

Mourat par son testament mit Amouda sous la tutelle de Dgaffer , Dyussuf , & de Redgep Renegats Provençaux , tous trois gens de merite capables des plus grandes affaires , & éprouvez dans des occasions importantes. Yussuf - Dai , qui avoit tendrement aimé le pere , voulut encore se charger de l'éducation du fils ; & il prit tout le soin que Mourat en eut pû prendre. Les inclinations de ce jeune homme promettoient beaucoup , & alloient tous les jours au de-là de leurs promesses ; Il passa quatre ans à se former sous ses Tuteurs , mais sa vingtième année remplit toutes les esperances qu'on avoit conçûës de son naturel & de son éducation.

La mort de Mourat avoit ranimé la rebellion, & la jeunesse d'Amouda commençoit à l'enthardir. Les peuples de ces montagnes tant de fois subjuguées, crurent avoir trouvé le temps propre à secouer le joug pour la dernière fois. Ils refuserent les tributs, & chargerent ceux qui les alloient demander : L'insolence croissoit de jour en jour ; On s'assembloit, on armoit, on se retranchoit par tout, & on en vint à une guerre ouverte. Il n'y avoit point de temps à perdre, ces fortes de mouvemens s'estendoient jusqu'au cœur de l'Etat, parce que la solde assignée sur ces impositions venant à manquer, les milices se mutinoient, & suivoient l'exemple des revoltez.

Une conjoncture fâcheuse favorisoit ce desordre. Caïde Ben-Affari,

Affari Prince, descendu des anciens Roys d'Affrique & commandant les peuples d'Arabie, qui habitoit la Province de Canicia entre Alger & Tunis, estoit entré avec toutes ses forces dans le Royaume; Il avoit ravagé les frontieres, & menaçoit déjà de venir assieger la Capitale.

Le Bey informé de ce desordre par ses tuteurs alla demander au Roy une armée, pour chasser les ennemis de l'Etat, & punir les rebelles. Le Roy fut surpris & charmé de la resolution de ce jeune homme. Il reconnut en luy le cœur de son pere, & luy promit que l'armée seroit preste pour le mois prochain.

Amouda attendit ce temps avec une impatiance qui alloit jusqu'à l'inquietude, mais qui mettoit la confiance dans l'esprit

de tout le monde , & qui ne pouvoit estre que d'un tres. bon augure. Le Roy fit diligence , les troupes furent en estat avant le terme marqué. Amouda partit du Bardo , à la teste de trois mille Turcs & de quinze cens Zoaves ; Il avoit pour ses Lieutenans Yussuf & Dgaser ses tuteurs , qui avoient beaucoup d'experiance dans la guerre ; Il prit sa marche par le Gueridi & tomba sur la Province de l'Aama.

✓ Cette Province est à quinze journées de Tunis , l'accés en est difficile & perilleux. On n'y peut aborder que par un passage long de quinze mille , & large de vingt pas seulement : Il est borné des deux costez par des rivieres profondes , qui sont couvertes d'un sable dont le mouvement est presque impercepti-



ble , quoyque l'eau qui est dessous soit extrêmement rapide. Il est mal-aisé de reconnoître la terre ferme , si on ne marche toujours la sonde à la main , & pour peu qu'on s'écarte à droit ou à gauche , on enfonce , on s'abîme , & on ne peut estre secouru.

Les Arabes disent que ces deux rivieres sont si creuses que les plus longues sondes n'en trouvent point le fond , & si rapides qu'elles agitent violemment la main des sondeurs ; Ils ajoutent qu'elles sont si larges qu'on n'en connoît point les bords , mais c'est aparemment parce qu'on ne les peut distinguer de la terre ferme , à cause du sable qui couvre également la terre & l'eau , & qui paroît presque aussi fixe sur l'eau que sur la terre. Ils appellent ces rivieres les mers de Pharaon.

A cette fortification naturelle les rebelles avoient ajouté au bout du passage un grand fossé qu'ils avoient rempli d'une eau naturellement chaude, dont ils ont coutume d'innoonder & d'engraisser leurs terres. Ils avoient revestu ce fossé d'un parapet de pierres qui les couvroit de la mousquetterie.

Ces obstacles paroissoient presque invincibles, mais ils n'effrayerent point Amouda. Il assembla son conseil, & après avoir délibéré sur la maniere d'attaquer l'ennemy, & de forcer ses défences, il fit construire deux grandes Tours de bois, qu'il garnit de soldats; il mit sur chacune deux pieces de canon, & les fit avancer jusqu'au bord du fossé; il commanda aussi-tost l'attaque: Elle fut faite avec beaucoup de vigueur, mais elle

eut peu de succès, les troupes d'Amouda marchoient trop à découvert, tous les coups des Arabes estoient des coups seurs, tous les coups des Turcs estoient des coups perdus.

La difficulté de réüssir ne fit que redoubler l'ardeur de combattre. Amouda regarda cette expedition, comme le fondement ou comme l'écueil de sa gloire, & il se resolut à vaincre ou à mourir. Il fit donner un second assaut, mais voyant qu'il n'avançoit gueres davantage, il se mit à la teste de cent braves choisis dans son armée, il se presenta sur le bord du fossé, & à la faveur du feu qu'on faisoit des Tours, il sauta dans l'eau. Les ennemis firent une grande décharge sur luy, mais ils ne purent l'empescher de passer à la nage; Il se trouva sur l'autre bord

suivy seulement de trois de ces braves qu'il avoit choisis, le reste avoit pery dans le fossé. Il auroit eû bien-tost la mesme destinée, s'il ne s'estoit mis à couvert de quelques palmiers qui bordoient le parapet.

L'exemple du General encouragea les plus lâches, & malgré le feu continuel des ennemis toute l'armée passa & se rendit auprès de luy. Cette hardiesse épouvanta les Arabes, ils abandonnerent leurs retranchemens, & s'enfuïrent en desordre. On les suivit, on les joignit, on les massacra, & on en prit un grand nombre de prisonniers. Les Chefs furent écartelez, le pays pillé, les Tributs doublez; Et pour s'assurer le passage chez eux, on bastit à la teste du chemin d'entre les deux rivieres une forteresse flanquée de quatre pieces

de canon , & défenduë par une forte garnison de Turcs.

Ce jeune Guerrier entra dans Tunis en triomphe , mais il ne s'y reposa pas long-temps : les aclamations publiques ne furent pour luy que d'instantes sollicitations de chasser Caïde Ben-assari au delà des frontieres. Cet ennemy estoit fort , & Amouda n'estoit pas en estat de luy faire teste avec le peu de troupes qu'il avoit ramenées de la Province de Laama : Mais en attendant que l'armée fût prestee , il voulut tanter si son premier exploit n'auroit point refroidy les Maures , ou si la reputation de sa vaillance , relevée par quelque éclat de sa generosité , ne pourroit rien sur un Prince dont les ancestres estoient également vaillans & genereux : Il envoya un Ambassadeur à Ben-assari

pour luy demander son amitié,  
& des presens pour l'obtenir.

Ben-assari reçût avec beaucoup d'honesteté les presens & l'Ambassadeur : Il promet plus qu'on ne luy demanda , & il ajouta ce compliment à ses promesses. Je n'ay rien icy qui soit digne d'Amouda , ny qui puisse répondre à sa liberalité , je le prie seulement d'accepter cette cavalle & de s'en servir , & pour luy donner une marque de mon amitié , je veux bien l'avertir que s'il souhaite faire la guerre avec succès , il faut qu'il se serve d'Arquebuziers à cheval.

La promesse de Ben-assari fut mal executée , mais son conseil fut bien suivy : Amouda fit promptement un corps de quinze cens cavaliers armez d'arquebuzes ; & l'armée se trouvant preste , il la fit marcher à grands  
pas

pas contre ce Prince qui avan-  
çoit toujours. Ils se rencontre-  
rent dans une plaine à cinq jour-  
nées de Tunis, & camperent en  
presence.

Amouda voyant beaucoup de  
gloire à acquerir contre Ben-  
Assari, qui passoit pour le plus  
grand Capitaine de toute l'Af-  
rique, brûloit de l'ardeur de le  
combattre, & il eut peine à pren-  
dre le loisir de délasser ses trou-  
pes. Il sortit de son camp le troi-  
sième jour, & se mit en bataille:  
Ben-Assari en fit autant. La con-  
tenance des deux Partis étoit  
également fiere, les escarmou-  
ches furent vives & frequentes,  
mais elles ne durerent pas long-  
temps; l'aîle droite de l'armée  
Tunezienne commandée par  
Yussuf, attaqua brusquement la  
gauche de l'armée ennemie,  
qu'elle ne put faire plier; l'aîle  
G

gauche commandée par Dgafer enfonça celle qui luy estoit opposée, mais Ben-Affari envoya huit cens chevaux pour la soutenir. Ce secours arresta Dgafer, donna le moyen aux Maures de se rallier, & rétablit le combat, les deux corps d'armée s'ébranlerent, & tout se méla : La haine que les Maures ont pour les Turcs, & le mépris que les Turcs ont pour les Maures, se signalèrent en cette journée. Ces deux passions changeoient la vaillance en fureur : Un party n'estoit pas plutôt poussé, qu'il revenoit à la charge, jamais affaire ne fût plus opiniâtrée. On se battit plus de cinq heures sans avantage, mais enfin l'heure de midy devint fatale aux Maures : Ben-Affari fut envelopé par la cavalerie Turque, & contraint de se rendre. Il y a quelque apparence



qu'il se repentit alors du conseil qu'il avoit donné ; sa prise fit perdre courage & prendre la fuite à son armée. Amouda détacha cinq cens chevaux après les fuyards, & demeura maistre du champ de bataille : le carnage fut grand du costé des Maures, & la déroute generale : la perte fut legere du costé des Turcs, & la victoire complete. Les dépouilles & le butin pouvoient enrichir l'armée victorieuse ; Mais Amouda préfera l'honeste à l'utile, & content de sa gloire, il ne songea qu'à faire éclater sa vertu.

Ben-Affari fut gardé tout ce jour & la nuit suivante avec beaucoup de soin, mais servi avec beaucoup de respect, on le mena le lendemain dans la tente d'Amouda. Ce jeune vainqueur environné des principaux Offi-

ciers de son armée , luy fit un accueil extraordinairement honneste , & après l'avoir loué , consolé , carressé ; Je te rends graces , luy dit-il , de l'avis que tu m'as donné de me servir d'Arquebustiers à cheval : j'aurois bien voulu en avoir profité aux dépens de quelqu'autre , mais je m'en prévaudray quelque jour pour ton service ; cependant pour te marquer ma reconnoissance , je te rends ta liberté , & tous tes prisonniers ; Et pour te mettre en état de retourner chez toy , je te laisse sept mille chameaux , dix mille bœufs , vingt-cinq mille moutons , & autant de chèvres , je te demande ton amitié , & je te prie de ne plus inquieter les frontieres de ce Royaume.

Caïde Ben-Assari touché d'un procedé si genereux , luy répondit , Tu as eû la gloire de me

vaincre, & tu la dois à ta fortune, mais tu as la gloire de me gagner, & tu ne la dois qu'à ta vertu. Je seray ton amy puis que tu le veux, ou plutoft puis que tu le merites; je te sacrifie mes pretentions contre Tunis, & je te serviray en toutes occasions de toutes mes forces. Ils passerent le reste du jour à se regaler, & ils se separerent le lendemain. Amouda donna ses ordres pour la seureté des frontieres, & revint à Tunis. Ben-Affari s'en retourna dans sa Province de Canicia, il ramassa dans son chemin les débris de son armée, & arriva chez luy en assez bon ordre.

Canicia est, comme nous avons dit, une Province située entre Alger & Tunis: Elle est grande & fertile, elle obeit à une race des anciens Roys d'Affrique; les

peuples y possèdent tous leurs biens en commun, ils vivent sous des tentes comme les anciens Scytes, ils sèment où ils campent, & ils campent où ils trouvent de bons pâturages: Ils mènent à la guerre leurs femmes, leurs enfans, & leurs bestiaux. Les Algeriens qui sont leurs ennemis de tout temps, n'avoient jamais eû d'avantage sur eux.

Cette victoire devoit vraisemblablement rendre l'Etat tranquile. Cependant certains peuples nommez Bleïd-Seïd, qui habitent à l'Orient de Tunis, eurent l'audace de faire des courses jusqu'aux portes de cette Ville: un grand nombre des habitans de l'Aama se joignit avec eux: & ils formoient ensemble un corps de cavalerie assez considerable. Ils estoient braves, mais si mal armez, qu'ils ne

pouvoient tenir contre des troupes réglées.

Le Bey à la teste de mille chevaux, & de deux mille hommes de pied Janissaires & Zoaves, les alla surprendre dans une plaine, où il les chargea sans leur donner le loisir de reconnoître le petit nombre de ses troupes. Ces barbares épouventez par les armes à feu dont ils n'avoient point l'usage, prirent la fuite: On en tua quelques-uns, & on en fit beaucoup de prisonniers. La terreur que leur donna cette défaite les empescha bien de se commettre au hazard d'un second combat; mais elle ne les empescha pas de continuer leurs incursions & leurs pillages. Amouda employa quinze années toutes entières à les reprimer, & les battit si souvent, qu'il les mit enfin hors d'état de nuire.

Cette guerre finie, la montagne de Matta, se jetta dans la revolte & luy donna de nouvelles affaires. Il y trouva huit mille hommes qui se deffendirent quarante jours avec beaucoup d'opiniâreté, il les défit & la reduisit à l'obeïssance. Cette montagne est à l'Orient de Tunis & voisine de Sfacheki. Elle abonde en huile & en figues, elle fait un grand commerce de laine, & de Berans, qui sont une espece de manteaux que portent les Turcs. Le Bey la contraignit à s'aquitter des arrerages de toutes les années precedentes; & pour la rendre exacte à l'avenir, il fit bâtir dans l'endroit le plus éminent une forteresse, où il laissa une garnison de Turcs sous le commandement d'un Aga.

La montagne de Fughus entra plus vîte dans le devoir, qua-

tre mille hommes qu'elle avoit armez abandonnerent les passages à la veuë d'Amouda, & livrerent par leur fuite un grand butin de chameaux & de bestes à corne.

Après toutes ces expéditions, il voulut reculer les bornes du Royaume : Il partit de Tunis avec une armée de deux mille cinq cens chevaux & d'autant de fantassins. Il traversa la Province de l'Aama, & alla s'emparer des montagnes de Medellé, de Freschea, de Terüan, & d'une partie de celle de Dgibel-atied; celle-cy s'étend depuis les confins du Royaume de Tunis, jusqu'en Ethiopie, ses habitans sont de couleur olivâtre tirant sur le noir, ils sont fameux par leurs cruautéz, ils habitent dans des cavernes, ils ne s'habillent que d'une couverture de laine

blanche, qui leur sert de lit, & ils ne portent point d'autres armes que des flèches; toute la montagne est sèche & sablonneuse, & il n'y pleut jamais. On ne laisse pas pourtant d'y recueillir beaucoup de dattes, d'orge, de figues, & de raisins; elle nourrit beaucoup d'Autruques, de Gazelles, & de Bœufs sauvages, dont le poil est fort long, & on y void des moutons qui ont la teste & les jambes comme des cerfs.

Le Bey après avoir imposé le tribut à ces nouvelles conquêtes, fit bâtir des forts par tout, & y laissa des garnisons, qui ont maintenu jusqu'à present les peuples dans l'obeïssance. Il acheva par l'entiere destruction des Bleid-Seid, & par la défaite des habitans des montagnes d'Amedun & de Veflat: il y trouva une



resistance extraordinaire , & il fut trois ans à les soumettre ; Mais ce fut la fin des guerres intestines , & le couronnement de ses travaux.

Pendant vingt années que durèrent toutes ces guerres, Amouda fut toujours vainqueur. Il est vray que le passage de l'Aama , qui fut la premiere de ses actions , & la bataille contre Ben-Affari , qui fut la seconde , furent les seules éclatantes qu'il eut occasion de faire en toute sa vie ; les autres , quoy que perilleuses , exercèrent plus son courage qu'elles ne releverent sa reputation ; Il eut souvent affaire à des gens à qui un leger interest faisoit prendre les armes , & à qui une vaine fureur tenoit lieu de vaillance : gens mal armez , mal retranchez , mal commandez , & plus diffi-

ciles à contenir, qu'à vaincre ; mais il faut avouer aussi que ces deux premiers exploits ont quelque chose de si heroïque, qu'il n'est point de Conquerans qui ne voulussent avoir finy par où il a commencé, & qui ne pussent convenir que s'ils ont sur luy quelque avantage, c'est seulement d'avoir eu de plus grands interests à défendre, & de plus grands ennemis à combattre.

La rebellion étouffée, la valeur d'Amouda demeura sans matiere ; mais il est des vertus heroïques qui regnent dans tous les temps, & dans tous les états de la vie ; Amouda les avoit toutes, & il parut Heros dans la paix, comme dans la guerre ; il s'occupa tout entier à maintenir les sujets dans l'obeïssance, les Puissances dans l'union, les troupes dans la discipline ;

Il passa ensuite au soin de sa famille, il en voulut assurer l'établissement par la concorde de ses enfans, & pourvoir à la concorde de ses enfans par le partage de ses biens.

Il avoit trois fils, l'aîné s'appelloit Mourat, le second Mameth-Laffis, ou Laffi, le troisième Assan. Il avoit eu Mourat d'une Princesse Maure, Mameth de la fille de Dgaser l'un de ses Tuteurs, Assan d'une de ses Esclaves.

Avant que de regler le partage de sa succession, il crût à propos de fonder la fortune du plus jeune de ses fils qu'il estimoit beaucoup, & qu'il aimoit tendrement; il l'envoya épouser la fille d'Osman Pacha de Tripoly, & luy fit faire ce voyage à la teste d'une Armée commandée par Mourat son

aîné : Les nopces furent faites à Tripoly avec beaucoup de ceremonie , & les mariez amenez & reçûs à Tunis avec beaucoup de réjouïssances.

Peu de temps après il vint un ordre du Grand Seigneur qui le nommoit au Pachalik de Tunis ; il prit possession de cette dignité , & en mesme temps il se resolut de partager le Beylic entre Mourat & Mameth , & de leur faire à chacun un département separé.

Il donna à Mourat la partie Occidentale du Royaume , où sont les Provinces de Ghiridi & de l'Aama , les montagnes de Matta-Moutta , de Fughus , Sibech , Medele , Frechen , Queferüan , Gibel-Abied , Lamedon , Secheja , & Cosmer ; avec les villes de Ghapis , Nefix-Teuva , Nefita , Chazien , Ta-

bourba , Kefe , & Begia. Tous ces païs font d'une grande étendue ; il y en a une grande partie habitée de peuples errans , qui campent sous des pavillons , & qui payent d'aussi grands tributs que les autres. Mourat en recevant ce partage fut chargé de fournir tous les ans au Pacha cent quatre-vingts mille deniers , pour une partie de la paye des Janissaires.

Il donna à Mameth Laffis la partie Orientale , où sont du costé de la mer les Provinces de la Galipa , de Mametha , de Suza , de Monastero , de Landedia , de Sfacheki , & l'Isle de Girby : & du costé de la terre celles de Ghebessa , Tozera , Tota , & Caravau , avec les montagnes de Vislat de Chezera , & de Bergu. Cette partie est plus peuplée que l'Occidentale , &

Mameth fut chargé d'en rendre tous les ans au Pacha , cent foixante mille piaftres pour le reste de la paye de Janiffaires , quarante mille au Roy pour la folde des cinq cens cavaliers destinez à sa garde , de cinq mille chevaux , & quatre-vingt mille pour mille Spahis qu'il est obligé d'entretenir.

Affan n'eut ny Charges ny Provinces , aussi ne fut-il sujet à aucune redevance. Son lot consistoit en plusieurs grandes Seigneuries , dont la principale estoit Mattera , en beaucoup de maisons de ville & de campagne , & un grand nombre d'Esclaves qui furent partagez entre Mourat & luy , avec leurs habitations qu'on appelle vulgairement les Bagnes. Mourat eut les Bagnes de Saint Joseph , & de Saint Leonard , & Affan ce-  
luy

luy de Sainte Lucie. Mameth n'en voulut aucun , parce qu'il avoit nouvellement fait bastir celuy de Sainte Croix.

La grandeur de cette maison parut par ce partage , & fit naître l'envie : Buzandola premier Ecrivain du Divan , homme riche & ambitieux , aspiroit à former un quatriéme party dans le Royaume , & n'y pouvoit réussir , tandis que la maison d'Amouda demeureroit assez puissante pour maistriser les autres. Il se persuada que l'occasion de l'affoiblir estoit née , & qu'il n'y avoit qu'à diviser les enfans , comme le pere avoit divisé les biens. Il envoya d'abord ses Emissaires publier l'inégalité des partages , & jeter le mécontentement , la jalousie , & la défiance entre les freres. Il n'y en eut pas un à qui

ſecretement il ne fiſt faire des propoſitions & des offres , & à qui il ne fiſt craindre des caballes , pour le diſpoſer à en faire luy-mefme : Enfin il mit tant de ſuppoſitions & tant d'artifices en uſage , que cette famille reſſembloit déjà à ces corps , où les humeurs amaſſées cauſent des peſanteurs , des abattemens , des dégoûts , & n'ont plus qu'à ſe mettre en mouvement pour faire de grandes maladies.

Amouda vit le mal , il en chercha la ſource , & il la découvrit ; Buzandola fut arreſté par ſon ordre , envoyé à Mourat , mis entre les mains des gens de Loy , appliqué à la torture , & ſacrifié au repos de l'Etat.

Cette conſpiration fut ſuivie de quelques autres , qui avortèrent toutes , & qui au lieu d'ébranler la fortune des Beys ne



firent que confirmer leur puissance par la perte de leurs ennemis, & que remplir leur bourse par la confiscation de leurs biens. Amouda extermina toutes ces factions pendant le temps de son Pachalik, qui finit trop tost au gré des peuples: il l'avoit exercé avec une intégrité, dont on n'avoit pas même encore eu l'idée; il avoit supprimé beaucoup de droits établis par les Pachas ses predecesseurs; il avoit rendu la justice en aveugle à l'égard des personnes, & en homme éclairé à l'égard des interests; il avoit empêché les opressions, puny les violences, & soulagé les miseres; Il avoit même dans une occasion de famine ouvert ses greniers & ses coffres, nourry tous les pauvres, assisté tout ce qu'il y avoit d'honnestes familles malheureu-

ses , & secouru tout le peuple ;  
 enfin il avoit suivy les grands  
 exemples que son pere luy avoit  
 donnez , & donné à ses enfans  
 de plus grands exemples à  
 suivre.

La vie d'Amouda eut encore  
 cela de commun avec celle de  
 son pere , qu'elle ne dura gueres  
 plus long - temps. Il ne fit que  
 toucher à sa quarante-deuxié-  
 1668. me année , & il mourut en 1668.  
 entre les bras Dyussuf l'un de  
 ses Tuteurs : Il appella ses en-  
 fans avant que de mourir , &  
 après leur avoir dit tout ce qu'un  
 pere dans ces derniers momens  
 peut dire , & de plus sage , & de  
 plus tendre. Si vous voulez , ajoû-  
 ta-t'il , vous faire craindre , foyez  
 toujours unis , mais songez plus  
 à vous faire aimer qu'à vous  
 faire craindre ; Servez l'Etat ,  
 cherchez la gloire , suivez la ver-

tu, exécutez mes dernières volontés que vous trouverez écrites dans mon Testament, tenez-vous au partage que je vous ay fait de mes biens, souvenez-vous de moy, vivez comme j'ay vécu, & mourez comme je meurs. Ses enfans vivement pénétrés de ces paroles, ne luy répondirent que par des soupirs & des gemissemens; il eut peur de se laisser trop affoiblir, il se hâta de leur donner sa benediction, & il les écarta de sa présence; le reste de son temps fut employé à dicter son Testament, & à faire les derniers actes de sa religion.

Ce Testament contenoit une distribution des biens qu'il s'étoit réservés, & il estoit remarquable par quatre dispositions dignes de son humanité, de sa piété, de sa charité & de sa pru-

dence. Par la premiere il mettoit en liberté quatre - vingts Esclaves Chrestiens ; par la seconde il donnoit cinquante mille écus au tombeau de Mahomet ; par la troisiéme , il léguoit cent mille écus aux pauvres , & par la derniere il ordonnoit que son Palais du Bardo seroit possédé en commun par ses enfans, comme un lieu de plaisir propre à les assembler & à les entretenir dans l'union qu'il leur avoit tant recommandée. Il sembloit qu'il pressantist les malheurs dont la discorde menaçoit sa famille : Il avoit trouvé le moyen de les écarter , si sa seconde generation eust respecté ses ordres comme la premiere.

*Fin du premier Livre.*



# HISTOIRE

DES DERNIERES  
Revolutions du Royaume de  
Tunis, & des Mouvements du  
Royaume d'Alger.

LIVRE SECOND.

## SOMMAIRE.

- I. *Etat de Tunis après la mort d'Amouda : Un de ses fils détrône le Roy, & met Ali en sa place. II. Codia succede à la Couronne, & mécontente les Beys : Guerre contre la Ville. III. Histoire de Dom Philippes : Montessely proclamé Roy ; Conjuraton des Turcs. IV. Soulèvement des Tunesiens ; Election d'un nouveau Roy : Fuite de Mameth : Son oncle Assan surpris. V. Changement dans le Beylik : Blocus de Tunis : Bataille. VI. Retraite du Roy, sa mort : Entrée des Beys dans la Ville : Leur Ambassade à la Porte.*

**A** mort d'Amouda jetta tous les Grands dans la defolation, tout le peuple dans le

I.  
Etat de  
Tunis  
après la  
mort  
d'A-  
mouda.

desespoir ; on se portoit en foule à son Palais, on vouloit enfoncer les portes, on le demandoit à ses domestiques, & quand ils répondoient qu'il estoit mort, on pouffoit jusqu'au Ciel mille cris perçans, comme pour le forcer de le rendre : Les uns entroient pour le voir, & fortoient en s'arrachant la barbe, & en se déchirant le visage ; les autres comme des insensez couroient par les ruës, faisoient retentir par tout le nom d'A-mouda, & remplissoient toute la Ville d'horreur & d'effroy. Les Juges estoient contraints de quitter leurs Tribunaux, & les Marchands de fermer leurs boutiques ; il falloit renoncer aux affaires publiques & particulieres, abandonner sa maison, courir, pleurer, gemir, crier avec les autres ; enfin il falloit suivre l'emportement

l'emportement de la multitude, & il eût esté perilleux de n'avoir que de la douleur parmy tant de gens dont la douleur alloit jusqu'à la rage. Le Roy, le Divan, les Grands, les soldats, la populace, tout le monde prit le deüil, tout le monde accompagna la Pompe funebre, & on eût dit que tout le monde vouloit entrer avec Amouda dans le tombeau. La ceremonie achevée on se dispersoit dans les places, on s'attroupoit devant les Mosquées, & là quelqu'un commençoit l'Eloge du mort. Les assistans écou-toient quelquefois le discours avec un profond silence, & quelquefois l'interrompoient par des tons lamentables : chaque vertu, chaque action d'Amouda les forçoit d'éclater, & de solemniser par de longues cla

meurs la grandeur de leur perte. La nuit separa cette populace outrée, & renvoya chacun regreter dans sa famille, le pere de la patrie.

Caraguze regnoit dans ce temps-là. Il s'estoit élevé à la royauté depuis six mois par une brigue puissante ; Amouda ne s'estoit point opposé à son élévation, parce qu'il le voyoit assez vieux pour ne pas regner longtemps. Mameth-Laffis entreprit sa destitution, parce qu'il le jugea trop vieux pour regner : Le motif du pere étoit plus prudent que celui du fils, mais celui du fils ne fut pas moins efficace que celui du pere. Six mois après la mort d'Amouda, Mameth prit l'occasion de l'absence de son frere Mourat, & alla trouver Caraguze ; il luy representa qu'il estoit temps qu'il songeast



à se reposer, & que l'Etat avoit besoin d'un Chef capable d'agir; il le pria de donner les mains à l'élection d'un successeur, & de ne pas attendre qu'une caballe luy ôtast la dignité qu'une caballe luy avoit donnée. Caraguze ne pouvoit estre que tres-offensé de ce discours, mais il fit reflection sur la difficulté de se maintenir, & il n'osa éclater. Il sçavoit que ses partisans ne luy avoient esté utiles que parce que la famille des Beys ne luy avoit pas esté contraire, il ne douta point que Moura & Assan ne fussent d'intelligence avec Mameth, il desespera de vaincre un party si puissant, & il aima mieux consentir que d'estre forcé.

Mameth en sortant du Château alla faire assembler le Divan, & convoqua les princi-

paux de la Ville ; il leur exposa ce qu'il venoit de remontrer au Roy , & leur demanda leurs suffrages pour Adgi-Alli homme d'experience , & propre au gouvernement. La veneration qu'on avoit eüe pour Amouda passoit jusqu'à ses enfans : Mameth ne trouva dans toute l'assemblée que de la complaisance pour ses volontez ; il saisit le moment favorable , il envoya chercher Adgi-Alli , le presenta , le fit proclamer , & luy fit rendre les devoirs ordinaires. Caraguze fut mené dans son ancienne maison , où peu de temps après il mourut de chagrin. Son regne ne fut que d'une année.

Le regne d'Agi-Alli ne fut gueres plus long , ce Prince tomba d'abord dans la paralysie , il falut penser à une autre élection , les caballes se forme-

rent. Celle de Chaban-Codgia estoit forte : l'absence des Beys la rendit victorieuse. Il monta au Château , escorté d'un grand nombre d'amis ; il se fit reconnoître & reçût les hommages. La premiere de ses actions fut de méchante augure ; il s'empara de la personne de ce malheureux paralitique qu'il venoit de détrôner , il le fit conduire dans la maison de son Lieutenant , & luy deffendit d'en sortir à peine de la vie.

Les Beys occupez dans leurs departemens apprirent cette revolution avec beaucoup de surprise , & la regarderent comme une grande atteinte à leur autorité. Un Roy , l'ouvrage de leurs mains , dépossédé sans leur consentement ; un usurpateur couronné sans leur participation , leur donnoient beaucoup

II.  
*Cordia succede à la Couronne, & mécontente les Beys.*

à penser , & plus à craindre : la diffimulation leur parut plus de saison que la vengeance ; ils vinrent complimenter le Roy & luy offrir les presens qu'ils luy devoient pour son avènement à la couronne.

Les commencemens de Chaban - Codgia donnerent une grande esperance de la felicité de son regne ; il s'appliqua fortement aux affaires , il rendit la justice avec beaucoup d'integrité ; il fit quantité de beaux reglemens ; il rétablit la police dans la Ville , & l'ordre par tout le Royaume : Mais comme il n'estoit honneste homme que par art , il se lassa bien-tost de l'estre ; la nature en moins de six mois reprit le dessus , & le fit voir tel qu'il estoit. Il s'abandonna aux plaisirs , il renonça aux soins du gouvernement , il

vendit la justice ; il pilla , il the-  
sauriza , il prescrivit ; & après  
avoir étalé toutes les vertus d'un  
Roy , il exerça tous les vices d'un  
Tyran.

La prosperité le jetta dans  
l'insolence ; les avantages qu'il  
eut sur mer , & les prises qu'il  
fit sur les Chrestiens luy enfle-  
rent le courage jusqu'à luy faire  
entreprendre la ruine des Beys.  
Mameth , furnommé Dom Phi-  
lippe , entretenoit ce dessein , &  
pressoit le Roy de le faire écla-  
ter. Il s'en presenta deux occa-  
sions qui ne furent pas perduës :  
Un Esclave de Mameth Laffis fit  
une faute legere , le Roy le fit  
pendre. Quelques Maures sujets  
de Laffis eurent des differens &  
des querelles , le Roy en prit  
connoissance ; les Beys avoient  
toujours jugé souverainement  
leurs sujets , & aucun Roy n'a-

voit entrepris sur leur Jurisdiction. Chaban-Codgia voulut la revendiquer comme un droit de la Couronne : la raison estoit peut-estre pour luy, mais l'usage estoit pour eux.

Ils sentirent vivement ces deux injures, & les diffimulerent encore plus sagement ; Mais quand ils eurent appris que le Roy méditoit leur perte avec Dom Philippe, & avec Mameth Dgaser fils de ce Provençal qui avoit esté Tuteur d'Amouda, ils ne cachèrent plus leur ressentiment, & ne songerent qu'à pourvoir à leur seureté. Ils leverent des troupes dans leurs Gouvernemens, ils se mirent en moins d'un mois à la teste de cinquante mille hommes, & ils marcherent contre Tunis.

Mourat Bey mena ses deux fils Mameth & Ally à cette

guerre. Ils estoient si jeunes qu'il sembloit qu'ils y allassent seulement pour reconnoistre le theatre où ils devoient jouier quelque temps après tant de sanglantes Tragedies.

Les Turcs qui avoient favorisé le party du Roy, voyant les Beys si puissans, craignirent les suites d'une guerre civile, & proposerent un accommodement; on l'écouta, & on fit choix de plusieurs personnes de consideration pour aller negocier au Camp des Beys. Dom Philippe & Mameth Dgaser étoient du nombre des deputez.

Le sujet de la députation exposé, les Beys furent conjurez de la part du Divan de n'employer point contre l'Etat ces mêmes armes dont leurs peres s'estoient tant de fois servis pour le deffendre. Ils répondirent

qu'ils n'estoient armez que contre le Tyran ; que pour les defarmer on n'avoit qu'à le bannir & qu'à mettre Mameth Menteffelly sur le Trône , qu'ils ne demandoient que cette reparation pour tant d'injures que Chaban Codgia leur avoit faites.

Les Députez partirent pour aller porter cette parole au Divan , mais ils n'arriverent pas tous à Tunis. Dom Philippe & Mameth Dgafer , par l'ordre de Mameth Laffis furent arrestez en chemin , menez au camp , mis aux fers , & gardez sous une tente , pour estre conduis dès le lendemain dans une prison seure : le Château de Kefisca fut choisi pour leur sejour , Mameth Dgafer y fut transferé , mais Dom Philippe trouva le moyen de se sauver la nuit. Son évafion fut peut-estre facilitée par



Mourat qui l'avoit tendrement aimé, & qui ne put se résoudre de l'abandonner à la vengeance de Mameth Laffis.

Ce Dom Philippe estoit fils d'Ahmet Codgia, qui avoit re-  
gné à Tunis depuis 1646. jus-  
qu'en 1649. l'avanture qui luy  
donna le nom de Dom Philippe  
merite d'estre sçeuë. Huit Re-  
negats & quatre Esclaves tentez  
de revenir en païs chrestien, en-  
treprirent de débaucher le fils  
du Roy : ils luy représenterent  
l'Europe chrestienne comme le  
paradis de la terre, ils luy van-  
terent la grandeur des États, la  
magnificence des Cours, la dou-  
ceur des loix, la facilité des  
mœurs, la liberté des peuples,  
la politesse des habillemens, la  
délicateffe des vivres, la beauté  
des femmes, & tout ce qui peut  
flatter uue jeunesse curieuse &

III  
Histo-  
re de  
Dom  
Philip-  
pe.

penchante à la volupté. Ils ajoutèrent à cela les assurances d'un accueil favorable, d'une protection seure, d'un employ relevé, & enfin d'une vie tout-à-fait heureuse.

- Mameth enivré de ces grandes idées s'ennuyoit dans l'Afrique, & soupiroit pour l'Europe; les Esclaves chargeoient tous les jours leurs peintures de couleurs nouvelles, & ils nourrissoient si adroitement son ardeur & son impatience qu'ils le reduisirent à leur proposer la fuite. Ils sortirent tous ensemble sur une barque à la faveur de la nuit, firent voile du costé de Sicile, & prirent terre à Trapeno. Le Gouverneur reçût Mameth avec beaucoup d'honnesteté, l'envoya à Palerme, & l'adressa au Vice-Roy qui le fit baptiser, & le nomma Dom

Philippe : on luy donna une pension , dont il subsista quelque temps assez commodement.

Il ne demeura pas long-temps dans cette Ville sans devenir amoureux. Une fille de qualité nommée Isabelle eut le bonheur ou le malheur de luy plaire : Elle estoit belle , & pauvre , mais si vertueuse , que pour en jouïr il falût l'épouser. La pension estoit trop foible pour soutenir les charges du mariage , Dom Philippe se resolut de passer en Espagne. Philippe quatrième luy augmenta sa pension de cinq cens écus , & le fit Chevalier de Saint Jacques. Il voyagea quelque temps par tout le Royaume avec sa femme ; mais quand il se vid à Cadis , la maladie du païs le prit , peut-estre fut-elle aidée par le dégoust du Christianisme , ou par le peu de

charité qu'il trouva chez les Chrestiens. Enfin il s'embarqua avec Isabelle sur un vaisseau Anglois qui devoit faire voile en Italie, & soit qu'il eust gagné le Capitaine, ou que le mauvais temps l'eût gagné, il fut porté à la coste de Barbarie, & débarqué à la Goulette.

Dom Philippe vestu de velours noir à l'Espagnole, alla trouver Amouda qui estoit alors Pacha de Tunis. Amouda le fit raser & habiller à la mode du païs. Dom Philippe reprit sa Religion & son nom; il fit circoncire un enfant qu'il avoit d'Isabelle, & l'éleva dans le Mahometisme. Il voulut engager sa mere dans cette Religion, mais il ne la pût vaincre: Elle conceut mesme une telle horreur pour son inconstance, & pour une loy qui donnoit tant d'autres femmes à son é-

poux, qu'elle se retira en Italie, & entra dans le Monastere de Saint Joseph à Gennes, où elle vécut exemplairement, & mourut saintement. Dom Philippe depuis son retour d'Espagne estoit demeuré à Tunis jusqu'au temps qu'il fut deputé vers les Beys, dont l'un le fit arrester, & l'autre le fit sauver.

Les autres Deputez rapporterent au Divan la réponse que les Beys leur avoient faite. Ils represententerent leurs forces & la necessité qu'il y avoit de les satisfaire. Les creatures de l'usurpateur murmuroient, mais le Divan & le peuple l'emporterent. Mentesselly fut proclamé & Chaban relegué à Zoan, où il mourut peu de jours après d'une mort qui ne passoit pas pour naturelle. Il laissa deux enfans avec de grandes richesses

mal acquises.

Ce changement pacifia tout, & rendit les Beys maistres du Royaume ; mais les Turcs qui habitoient à Tunis commencèrent à redouter une si grande puissance ; leur interest & leur politique ne pouvoit souffrir que des Tuneziens fussent en estat de leur donner la loy. Il y avoit à craindre que les Beys trop absolus ne remerciaissent le grand Seigneur de sa protection, & ne luy renvoyassent ses sujets. Aly-Laz & Mameth-Aga qui aspireroient l'un à la Royauté, & l'autre au Gouvernement des Provinces, firent entrer Aly-Berber Pacha de Tunis dans ces craintes, & ajoûterent que si la Royauté & le Gouvernement des Provinces pouvoient écheoir à des Turcs naturels, la domination du grand Seigneur seroit plus assurée,

furée, & l'autorité des Pachas plus étendue.

Aly-Berber goûta ces raisons, & les fit goûter au reste des Turcs ; mais il les persuada si viste, & si secretement, qu'avant que sa mine pût prendre vent, un gros de mutins s'emparèrent du Chasteau, en chassèrent Mentessely, & en investirent Ally-Laz, qu'ils placerent sur le Trône.

Mameth-Laffis se divertissoit alors à Gibellacadar, qui est une de ses maisons assez près de Tunis. Il n'avoit pas eu le moindre soupçon de toute l'intrigue, quand il en apprit le succès : il n'y a point de temps à perdre dans les maux que le temps ne fait qu'empirer. Mourat estoit à huit journées de Gibellacadar. Mameth partit sur le champ, & fit toute la diligence possible

pour l'aller informer de cette nouveauté.

*IV.*      Cependant on travailloit dans  
*Soulé-  
 vement  
 des Tu-  
 nesiens.* Tunis à confirmer l'établisse-  
 ment qu'on y venoit de faire, les factieux pour leur seureté armerent le peuple, & l'engagerent à demander la destitution des Beys. Les Turcs pour mieux profiter de ce mouvement, feignirent de le condamner. Ils députerent aux Beys, & les prierent de se rendre à la Ville pour arrêter le defordre par leur presence: le dessein estoit de se saisir de leurs personnes.

Mourat & Mameth aussi dissimulez que leurs ennemis estoient traitres, répondirent que l'état de leurs affaires ne leur permettoit pas d'aller à Tunis, qu'ils n'avoient rien à démêler, ny avec la Ville, ny avec le Divan; qu'ils se réjouïssent de la nouvelle



élection ; qu'ils estoient prests de reconnoistre le Roy, qu'ils traiteroient parfaitement bien quiconque les viendroit trouver de sa part, mais qu'en attendant le traité ils retenoient Caleffer pour leur servir d'ôtage ; Caleffer estoit parent du Roy, ils le retinrent, & renvoyerent les autres deputez. Cet acte d'hostilité suivy d'un grand amas de troupes, prepara tout le monde à la guerre.

Le Roy plus interessé que personne dans cette querelle, convoqua une assemblée generale, dans laquelle il remontra que le Royaume estoit tombé sous la servitude des Beys ; que les Roys n'étoient plus que leurs premiers esclaves, & qu'ils aneantiroient la Royauté, le Pachalik, & le Divan, si on ne s'opposoit de bonne heure à leur ambition ;

Quelle feureté , ajouta-il , pouvez-vous trouver avec eux ? Ne ſçavez-vous pas que Menteffelly , leur creature , a receu le Sceptre de leur main , à condition de faire mourir un grand nombre de Turcs , dont ils leur montra une liſte ſupofée ? La voicy , dit-il , c'eſt Mourat qui l'a écrite ; Cet uſurpateur de l'autorité Royale , n'a déjà fait que trop paroître ſa haine contre les \* Ofmanlis , par le maſſacre qu'il en fit faire après la bataille qu'il gagna contre les Tripolins. Voulez-vous rendre cette haine inutile ? ſongez à la rendre impuiſante.

\*  
Turcs.

L'aſſemblée prit feu ſur ces faits , qu'elle aima mieux croire que vérifier : le Roy les avançoit pour rendre les Beys odieux. Mourat n'avoit point ordonné de preſcriptions , & après ſa

victoire contre les Tripolins, il avoit mis tous les Turcs en liberté, quoy qu'ils eussent servy des ennemis qui avoient ravagé ses terres.

Tandis que le Roy par ces calomnies enflammoit tout le monde, & qu'il armoit le peuple, Mameth, fils aîné de Mourat Bey, arriva malheureusement à Tunis, il ignoroit tout ce qui s'estoit passé, & il eut le malheur de venir tout à propos pour les ennemis de son pere; Il apportoit les tributs du Royaume qu'il estoit allé recevoir, & il ramenoit un corps de Turcs qui l'avoient escorté. Le peu d'accueil que luy firent le Roy, & le Pacha, le jetterent dans le soupçon; Il alla chez son oncle Afsan pour s'éclaircir; mais à peine commençoit-il à conferer avec luy, qu'un grand bruit

rompit leur conversation ; Ils en-  
voyèrent ſçavoir ce que c'eſtoit,  
on leur rapporta que le peuple  
avoit pris les armes, & qu'il avoit  
mis en pieces Mourat Renegat  
Portugais, Zorzenaka, Affan,  
Sachel, Regep, Sachel Kalil,  
& Armanli, tous gens de con-  
ſideration ſuſpectés de corref-  
pondance avec les Beys. Cette  
nouvelle ſurprit le jeune Ma-  
meth, & luy fit concevoir peu de  
ſeureté pour luy dans la Ville. Il  
propoſa la retraite à ſon oncle :  
mais Affan eſtoit trop amoureux  
de ſa femme pour la quitter.

Mameth ſe ſauva tout ſeul, &  
alla joindre le reſte de ſa famil-  
le ; Affan connût bien-tôt qu'il  
avoit mal pris ſon party. On en-  
tra chez luy de force, on ſe ſaiſit  
de ſa perſonne, on le mit en pri-  
ſon, & on l'eût fait mourir, ſi on  
n'eût pas apprehendé la ven-

geance de ses freres, qui tenoient la campagne.

Le Roy qui estoit le chef de la sedition, mettoit le peuple en curée par le pillage des maisons appartenantes aux Beys ou à leurs partisans, & l'engageoit ainsi à s'unir avec luy par le desespoir de se reconcilier avec eux. Ce n'estoit tous les jours que proscriptions, qu'assassinats, qu'incendies; & quand il crût s'estre mis par la violence en état de n'avoir plus de contradicteurs, il assembla le Divan, & remontra qu'il n'estoit pas juste que le Beylic fust hereditaire dans une famille, qui s'en servoit pour abaisser l'autorité royale & pour opprimer la liberté publique, & qu'il estoit temps que le Roy & le Divan rentrassent dans le droit de disposer de cette Charge. La proposition fut bien re-

ceue , & dès le lendemain dans une autre assemblée où se trouverent le Pacha , le Moufti , les gens de loy , & tous les Grands , il declara qu'il donnoit le Beilic à Mehemet Aga , parce que les Beys ne luy obeiffoient point , & qu'ils avoient des liaifons avec des Princes Chrestiens à qui ils devoient livrer le Royaume. Que ce grand changement estoit necessaire à la seureté de l'Etat. Qu'il ne voyoit de peril que pour luy à l'entreprendre , mais qu'il en viendroit à bout pourvû qu'on luy prestât des forces.

Personne n'osoit parler , chacun craignoit pour sa teste ; le Moufti seul prit la liberté de dire , qu'il estoit dangereux d'écouter des rapports qui n'avoient pour fondement que l'interest & la haine. Qu'il estoit  
aisé

v.  
*Chan-  
gement  
dans le  
Beylic.*

aisé de calomnier ceux qu'on vouloit perdre : que les Beys estoient trop bons \* Muzulmans \* pour donner le Royaume en <sup>Turcs,</sup> proye aux Infideles ; & qu'ils <sup>ou Ma-</sup> estoient trop forts pour estre <sup>home-</sup> choquez impunément, qu'il fal- <sup>rens.</sup> loit demeurer en bonne intel- ligençe avec eux. Que si on avoit quelque reforme à faire, il estoit de la prudence de les appeller, & de prendre leur avis, & qu'autrement on les verroit bien-tost demander justice à la tête d'une Armée.

L'assemblée enhardie par la fermeté du Mufti applaudit à son sentiment. Mais Bournaca, homme seditieux, qui avoit esté Cadis, & qui s'estoit dévoué au Roy, soutint que les Beys n'é- toient point à craindre, qu'ils n'avoient que de méchantes troupes Arabes, qu'on battroit

L

sans peine ; que quand ils seroient plus puissans, on ne pourroit pas s'empescher de leur faire la guerre, puis qu'il s'agissoit de deffendre l'Etat, & la Religion ; & que le pis qu'il pouvoit arriver à ceux qui periroient dans une si juste querelle, estoit de mourir martyrs.

Ce discours raluma la fureur du peuple. On avoit respecté jusques-là les deux principaux Palais de ces deux Seigneurs. On y courut en foule, on abbatit les murs, on enfonça les portes, on démolit les maisons, on enleva les meubles, on égorgea les domestiques, & à peine sauva-t'on les femmes. Mais si on épargna leur vie, on n'épargna point leur pudeur ; on les dépouilla toutes nues, & l'insolence alla si loin, qu'on chercha leurs pierries jusques dans des endroits



que la bienfiance ne permet pas de nommer.

Après s'estre declaré par tous ces excés , le Roy envoya demander du secours aux Algeriens ; Il fit prier Don Philippe réfugié à Alger de revenir à Thumis. Il le présuinoit ennemy capital des Beys , parce que sans égard , ny pour sa qualité , ny pour sa députation , ils l'avoient fait arrester dans leur camp , & qu'après son évafion ils l'avoient réduit à quitter le Royaume , pour se dérober à leur vangeance ; Il se defendit pourtant d'entrer dans les mouvemens , dont il ne prévoyoit que des suites funestes , & il jugea bien de la difference qu'il y avoit entre la puissance des Beys , & la foiblesse d'une populace mutinée. Mais les Algeriens le forcerent de commander cinq cens

chevaux qu'ils envoyèrent à Tunis, & qui arriverent trop tard pour rendre aucun service.

Le Day envoya aussi au Château de Kefika, pour en tirer Mehemet Dgafer qu'on y tenoit en prison ; mais le Commandant voyant que l'ordre n'estoit pas signé des Beys fit poignarder le prisonnier, & s'en alla avec sa garnison grossir leur camp.

*VI.  
Blocus  
de Tu-  
nis par  
les Beys.*

Tandis que Tunis se préparoit à se défendre les Beys marchoient pour l'aller assieger. Mais avant que de faire aucun acte d'hostilité, ils voulurent travailler à leur justification ; ils adresserent au Divan une espece de manifeste, dans lequel ils répondoient à la calomnie, traitoient la nouvelle élection du Bey, d'attentat à l'autorité du Grand Seigneur, en deman-

doient justice, proteſtoient que ſi on ne la leur faisoit ils se la feroient eux-mesmes, & ajoûtoient qu'ils estoient seurs que la Hauteſſe leur ſçauroit bon gré d'avoir purgé l'État de tant de personnes, qui ne servoient qu'à le troubler.

Le Roy & le Divan mépriſerent ces menaces, & ne penserent qu'à s'en garantir, en tenant toujours le peuple sous les armes. La licence devint en peu de temps si affreuse, qu'il n'y avoit plus de ſeureté dans la Ville. Les honneſtes gens regardoient ce deſordre avec douleur, & n'y trouvoient point de remede; Le Pacha Alli Berber connut, mais trop tard, le tort qu'il avoit eu de donner les mains à la conſpiration: Il vit combien estoient vaines les esperances sur lesquelles on l'avoit

engagé. Son repentir suivit de près sa faute, mais son exil suivit encore de plus près son repentir; Le Roy luy fit mille indignitez & le relegua à Suza. Le bannissement de ce Pacha fut un coup si hardy, que le Roy n'eut plus de peine à chasser tous ceux qui luy donnoient quelque ombrage; l'exil des personnes de qualité fut suivy de la mort des riches, & la mort des riches causée par la seule avidité des confiscations.

Rien ne pouvoit plus s'opposer à la tyrannie, quand les Beys vinrent camper à la veuë de Tunis avec une armée de soixante mille hommes; ils ne formerent point d'abord de siege, & ils se contenterent de faire montre de leurs forces. Ils sçavoient que quand le mal est prochain on pense à l'éviter, & que quand

il est present on ne pense qu'à le combattre, que l'un fait naistre la crainte, que l'autre excite l'audace, & qu'il valloit mieux donner au peuple le loisir de raisonner & de se diviser, que de le mettre en estat de se desesperer & de s'unir. Ils profiterent encore de ce temps, pour ménager la sortie de leurs femmes, ils leur firent couler un avis de se rendre dans un faux-bourg, où ils les allerent enlever avec un party de cavalerie.

Les habitans de Tunis voyant une si grosse armée campée près de leurs murailles, songeoient assez aux moyens de se garantir de l'orage qui les menaçoit; mais on les avoit fait faire de si grands outrages aux Beys, qu'ils ne pouvoient plus qu'apprehender leur vengeance. Il y avoit d'ailleurs assez de

forces dans la Ville pour les empêcher de prendre des résolutions contraires à l'intérêt du Roy. Ainsi ils s'engagerent dans une défense qui leur parut aussi difficile que nécessaire.

La garnison ordinaire estoit de trois mille Janissaires, & de deux mille Zoaves; les troupes auxiliaires montoient à huit mille hommes de pied & cinq cents chevaux. Il y avoit encore un corps de cavalerie de douze mille Oledi-Seydi; tout cela sans compter les bourgeois capables de porter les armes, faisoit le nombre de vingt-six mille cinq cents hommes. C'estoit de quoy fournir aux gardes & aux fortifications, & par conséquent de quoy fonder la confiance & l'obstination des habitans.

Les Beys lassés d'attendre le repentir du peuple, se résolu-

rent de convertir le blocus en  
siege ; ils envoyent auparavant  
les troupes Arabes au fourrage.  
Un espion en donna l'avis au  
Roy , & l'assura qu'il restoit  
peu de monde dans leur camp :  
L'occasion parut trop belle pour  
estre negligée. Les Tunisiens  
firent sortir leur armée toute  
entiere à l'exception des Zoaves  
reservez pour la garde de la  
Ville.

Les Beys le lendemain à la  
pointe du jour virent paroistre  
les premiers bataillons : Ils s'as-  
semblerent pour déliberer sur le  
party qu'ils avoient à prendre.  
On proposa la retraite , pour  
attendre le retour des Arabes ;  
Mourat indigné de l'audace des  
ennemis rejeta ce conseil , se  
mit à la teste de quinze cens  
chevaux de ses meilleures trou-  
pes , marcha vers le Bardo , &

laissa à son frere le soin de le soutenir.

Mameth Laffis accompagné des deux fils de Mourat suivit avec le reste de l'armée, & tint une autre route pour prendre les ennemis en flanc. Mourat avoit déjà engagé le combat, sa valeur disputoit contre le nombre, mais il estoit sur le point d'estre accablé d'un grand corps de Turcs quand Mameth arriva. La difficulté de le joindre luy fit imaginer un stratagême, qui réussit heureusement; il lâcha cinq cens chameaux sur l'armée de Tunis: ces animaux qui entrent en fureur au son de l'airain se jetterent à travers les bataillons, & les mirent en desordre. Mameth s'estant ainsi fait jour, vint à la charge, & renversa tout ce qui se trouva devant luy. Le nouveau Bey qui comman-



doit l'avant-garde des Tunisiens fut le premier à lâcher le pied, les autres suivirent son exemple; la cavalerie Arabe & Turque mit son salut dans la vitesse des chevaux; toute la fureur tomba sur l'infanterie Turque, qui fut sacrifiée à la vengeance des Beys; & cette vengeance alla si loin qu'elle n'épargna pas trois cens soldats qui s'estoient retirez dans une mafure, où ils imploroient en vain la misericorde des vainqueurs.

Cependant Mameth pouffoit les fuyards jusqu'à la Ville. Les habitans qui craignoient que les vainqueurs n'entraffent avec les vaincus fermerent les portes à une grande partie de leurs gens, ils en virent le massacre du haut de leurs murailles, & ce fut un spectacle affreux ac-

compagné d'un bruit épouvan-  
table formé par les cris des mou-  
rans , & par ceux des femmes  
qui voyoient égorger leurs pa-  
rens & leurs maris. Tout en re-  
tentissoit dans la Ville , & on y  
attendoit la mesme destinée ;  
les cavaliers qui avoient pû ren-  
trer ne se croyoient pas en feu-  
reté dans les maisons , & se jet-  
toient en foule dans les Mos-  
quées. Les Officiers tâchoient  
en vain de relever leur courage,  
ils ne pouvoient leur faire aban-  
donner ces aziles , & ils furent  
contraints d'y demeurer eux-  
mesmes pour s'y défendre , &  
pour y meriter par leur resi-  
stance une capitulation hono-  
rable.

Le Roy avec ses domestiques  
& ses amis s'enferma dans le  
Château, où il pretendoit tenir  
& faire sa composition. Mais le

Divan à la teste de ses habitans, qui n'avoient pris aucun party, le somma de se rendre, & de ne point aigrir les Beys par une résistance inutile. Ce malheureux Prince, à qui tout le monde tournoit le dos avec la fortune, rendit le Château à ses citoyens, qui faisoient l'office de ses ennemis. Il obtint à peine pour ses gens un refuge dans la Mosquée Sydi-Mers, & pour luy un exil à la Mametha; trop heureux si ces conditions eussent esté seures. On mena ses gens à la Mosquée, & on le conduisit hors la Ville. Les Beys avertis de sa retraite luy dresserent une embuscade; il fut arresté sans peine & massacré sans pitié. On eut l'inhumanité de creuser sa fosse en sa presence pour luy donner le temps de faire des reflexions cruelles, &

de sentir toutes les horreurs de la mort. Cette ceremonie barbare achevée, on le mit en pieces à coups de sabre, & on le couvrit de terre.

Telle fut la destinée de cet ambitieux. Une sedition l'avoit mis sur le trône, une sedition le mit dans le tombeau. Il avoit tout hazardé pour estre Roy, & pour joindre la puissance absolüe à la dignité Royale, & tout cela n'aboutit qu'à un regne de quelques mois, & à une fin defastreuse. Ses amis dès le commencement de son entreprise luy avoient fait envisager les suites, mais il leur avoit répondu qu'il aimoit mieux regner & mourir dans le trouble, que de vivre heureux dans une condition privée.

Ce fut dans cette conjoncture que Dom Philippe parut

avec les cinq cens chevaux que les Algeriens envoyoyent sous son commandement. On ne scait pourquoy il ne s'estoit pas hâté davantage : mais soit fortune ou prudence, il arriva trop tard, & il s'en retourna porter à Alger la nouvelle de la desolation de Tunis.

Les Officiers du Divan qui s'estoient emparez du Château se rendirent encore maistres des portes de la Ville, & les ouvrirent à l'armée victorieuse ; les soldats coururent d'abord aux maisons des ennemis de leurs maistres & les pillerent. Les Beys d'un autre costé, pour asseurer leur vengeance, donnerent ordre qu'on arrestât tous les bastimens dans le port. Un brigantin tantta de se sauver à la faveur de la nuit : On le surprit, on fit main basse sur tout ce qui se trouva

dedans ; Il estoit chargé de personnes de consideration , entre lesquelles estoit Soliman Pacha de Tripoly , l'un des chefs de la conjuration. Tous les autres petits bastimens qui pouvoient servir à l'évasion des conjurez furent coulez à fonds.

Cependant le pillage continuoit ; les Beys ne pouvoient arrester la fureur & l'avarice du soldat. La maison du frere de Dom Philippe ne fut pas épargnée ; sa vie ne l'auroit pas esté s'il ne s'estoit sauvé par le toit de sa maison dans une maison voisine. Sa femme demeura exposée à l'insolence des gens de guerre ; elle avoit de la jeunesse & de la beauté , elle ne s'en aperçût que trop. Une partie de ce qu'on avoit pris dans cette maison , fut rendu le lendemain par l'ordre de Mourat , le reste demeura

demeura entre les mains des Esclaves du Bagne de sainte Catherine, à qui le voisinage avoit donné la facilité d'entrer & de voler.

Ces malheureux qui estoient fortis du Chasteau avec le Roy, & qui avoient choisi leur retraite dans la Mosquée de Sydi-Mers, n'y trouverent pas leur seureté. Il y eut ordre de les attaquer dans cet azile, qui devoit estre sacré, & de les en tirer morts ou vifs. Mourat commanda mesme qu'on abbastit la Mosquée à coups de canon, en cas qu'ils se missent en défense; & pour colorer cette action, qui ne pouvoit passer que pour un sacrilege, il promit de rebastir cette Mosquée plus grande & plus magnifique. Caide-Ally renegat Corse, chargé de cette execution, fit mettre deux pieces

\* Lieu  
d'où les  
gens de  
la loy  
appel-  
lent les  
Turcs à  
la prie-  
re.

de canon en batterie, & sommâ  
les refugiez. Ils luy répondirent  
du haut du Minaret \* à coups de  
mousquet. Il fit mettre le feu à  
son artillerie; il y eut bien-tost  
une brèche assez raisonnable;  
le combat y fut opiniâtré, parce  
que les assaillans avoient à faire  
à des desesperez à qui rien ne  
pouvoit arriver de moins rude,  
que de recevoir la mort en la  
donnant; ils furent tous écri-  
sez sous les ruines de la Mos-  
quée, ou tuez; on retira leurs  
cadavres, les enfans les traîne-  
rent long-temps par les ruës.  
Mameth Aga ne se trouva point  
entre les morts: On scût qu'il  
s'estoit sauvé par des maisons  
basties sur les murs de la Ville.  
On envoya le chercher; on le  
trouva quarante jours après sur  
le chemin de Tripoly, & on le fit  
mourir dans de longs & de cruels  
supplices.



Bournas & Adgi-Alli les trompettes de la rebellion, qui par leurs discours avoient enflâmé le peuple, jusqu'à luy faire piller & démolir les maisons des Beys, receurent une punition digne de leur faux zele. On mit leurs têtes sur des lances, & on les promena trois jours durant par la Ville.

Topal Mourat, Kiaia du Roy, fut écorché tout vif, & par ce supplice il expia tous les mauvais conseils qu'il avoit donnez à son Maistre. Enfin pendant plusieurs jours, on ne vit que morts, & que genres de mort differents; le nombre des suppliciez fut si grand, que les Beys les firent enterrer pour couvrir l'horreur d'une vangeance si étendue.

Après avoir comme purifié la Ville par tant de sacrifices,

Mameth Laffis accompagné de ces deux neveux, fit une entrée avec une pompe de triomphateur. Ce fut un grand sujet de reflexions sur la viciffitude des chofes humaines, que de voir ceux qui peu de jours auparavant eftoient animez à la perte des Beys, venir au devant d'eux, & fe réjouir de leur victoire. La face de cette Ville n'agueres fi hideufe paroiffoit toute belle, & toute riante: Les habitans eftoient fous les armes pour recevoir le vainqueur, & ils eftoient auffi parez que s'ils n'eftoient pas les vaincus; le peuple accouroit en foule fur fon paffage, & le conduifoit avec des acclamations, & des chants d'allegrefse. La cour de fon Palais retentiffoit du bruit de mille instrumens de musique; enfin on ne fcauroit imaginer, qu'une fi grande

consternation puisse faire place tout d'un coup à une si grande joye.

Le jour suivant Mameth & ses deux neveux allerent visiter Mentesselly. Il est à juger quels furent les transports de ce Prince, en recevant celuy qui l'avoit mis sur le Trône, & qui venoit l'y rétablir. Il leur rendit leur visite dès le lendemain, & à la teste du Divan, il les felicita de l'heureux succès de leurs armes. Il témoigna pourtant quelque inquietude de ne pas voir Mourat avec eux: Il leur dit que sa presence manquoit aux vœux de tout le monde, & qu'on ne pouvoit s'empescher d'augurer mal de son absence. Mameth, sans la participation de Mourat, avoit fait Mentesseli Roy, & il y avoit lieu de soupçonner que Mourat n'avoit pas voulu paroître.

tre pour ne pas approuver cette élection. Mameth répondit que son frere n'avoit esté retenu que par la religion d'un serment qu'il avoit fait de n'entrer d'un an dans une Ville qui les avoit traitez avec tant d'indignité. Le Roy & le Divan satisfaits de cette réponse, se retirerent pour aller donner ordre au rétablissement des lieux ruinez par la guerre, & à l'achapt des bleds, ou des autres provisions nécessaires dont la disette estoit si grande par tout le Royaume, qu'on y estoit menacé de la famine.

Mourat cependant songeoit à justifier sa conduite à la Porte, il fit revenir Ally Berber Pacha, & après l'avoir remis dans la possession de son gouvernement, il tira de luy & du Divan, des actes, par lesquels la der-

niere guerre estoit declarée juste & necessaire pour purger l'Etat d'un nombre de factieux, qui ne s'occupoient qu'à soulever le peuple, & à troubler la tranquillité publique. Il falloit envoyer ces actes au Grand Seigneur, & à son Grand Vizir par des Ambassadeurs chargez de presens. Le Roy en nomma quatre, le Divan quatre autres, & les Beys autant: On les embarqua sur huit gros vaisseaux, qu'on fit apprester en diligence. Ils arriverent heureusement & en peu de temps à Constantinople; la Cour n'y estoit pas, ils l'allerent joindre au siege de Kaminiék en Podolie. Ils trouverent la place renduë, & le Camp dans la réjouissance. La conjoncture estoit favorable, Achmet Grand Vizir, fils de ce grand Mehemet Kieu-pruli qui avoit possédé cette

charge avec tant d'éclat & de merite leur donna audience ; ils luy expoferent le fujet de leur legation , après luy avoir prefenté vingt grandes couvertures de laine d'Espagne teintes en écarlatte & garnies de grosses franges d'or , vingt autres couvertures de foye de differentes couleurs , cinquante gros cha-pelets de coral, cinquante écharpes de foye admirablement travaillées , vingt-cinq paires d'étriers d'argent , vingt arquebuzes marquetées de nacre , & enrichies de pierres precieufes , douze jeunes & beaux Esclaves blancs , douze Eunuques noirs , & vingt-cinq mil ducats. La veuë de ces prefens , & la disposition de l'esprit du Vizir leur firent obtenir ce qu'ils fouhaitoient , & ils s'en retournerent avec des lettres d'approbation de tout  
ce

ce que les Beys avoient fait devant & après la guerre, & de la guerre mesme.

Le succès de ce voyage promettoit un grand calme à l'État; mais une revolte qui avoit pris naissance dans les derniers mouvemens, remit les affaires dans une agitation nouvelle. Balcassino-Choc eut la hardiesse de l'entreprendre; il l'avoit méditée avant la guerre qui fut trop courte pour luy estre utile, mais il avoit fait de si grandes démarches qu'il ne pouvoit plus retourner en arriere. Il aima mieux éclater incontinent après la paix, que d'attendre qu'elle fust affermie.

Balcassino estoit creature de Mameth Laffis, qui estoit Seigneur dominant des montagnes de Caravan, de Zelletti, de Suza, & de plusieurs autres. Mameth

N

Laffis content de ses services, luy avoit donné le gouvernement de ses montagnes : Balcaffino avoit fait son devoir avec tant d'exactitude qu'il avoit mérité la confiance de son maistre : mais il n'avoit songé à la mériter que pour le trahir avec plus de facilité. Il exerça dans cette Charge une infinité de concussions, & il s'enrichit bientôt aux dépens des peuples. On fit de grandes plaintes contre luy, qui ne furent presque pas écoutées. La bonne opinion qu'il avoit donnée de sa probité étouffoit tous les murmures qui s'élevoient contre son avarice. Cependant comme une passion vient souvent au secours de l'autre, l'ambition luy découvrit un moyen de mettre son avarice en seureté, il crût qu'après avoir dépouillé les



sujets , tout son salut consistoit à dépouiller le maistre , & que pour n'avoir plus le pouvoir souverain à craindre , il falloit l'usurper. L'audace ne luy manquoit pas pour un si grand dessein , il y joignoit l'adresse , il changea de conduite : il adoucit la rigueur de son administration , il se montra juste , tendre , & mesme genereux. Enfin il fit tout ce qu'on fait pour gagner l'amitié d'un peuple aussi facile à appaiser qu'à irriter. Les habitans de ces montagnes lassez de demander justice à leur Souverain furent bien-tost reconciliez avec un Gouverneur qui se reduisoit de luy-mesme à la rendre. Ainsi tout devint aisé à ce rebelle , il assembla des troupes , il achetta des armes , & il se pourvût de munitions de bouche & de guerre. Tout cela

ne passa d'abord que pour une sage précaution contre le mécontentement des sujets ; Mais la guerre des Beys contre les Tuneziens ne fut pas plûtost ouverte qu'on découvrit les intentions de ce traître. Il eut ordre de venir joindre l'Armée avec huit mille hommes , il s'excusa sous de faux pretextes ; & on apprit qu'il avoit des intelligences secretes avec le Roy , dont il avoit crû le party plus puissant que celui des Beys , & dont il avoit esperé pour recompense la souveraineté du pais dont il avoit le gouvernement.

L'évenement de cette guerre trompa son ambition , il apprehenda le châtiment : il voulut se justifier ; son fils aîné par son ordre vint protester aux Beys , que si son pere ne s'estoit pas rendu dans leur camp , ce n'avoit esté

que par une pure impossibilité d'amener les troupes qu'ils luy avoient demandées, & que pour leur donner des marques de sa fidelité & de son obeïssance il estoit prest de leur remettre son gouvernement, & de se rendre à leur suite.

Mameth satisfait en apparence, retint pourtant le fils de Balcassino, & marcha vers les montagnes. Balcassino étonné de ne voir point revenir son fils, & d'apprendre la marche de son maistre, se mit sur la défensive; Mameth arrivé au pied de la montagne en fit attaquer les deux passages. Les gens de Balcassino les deffendirent vigoureusement. Le combat dura long-temps sans avantage, & sur la fin du jour Assan Aga Lieutenant general des Beys fut renversé d'un coup de mousquet.

Sa mort rallentit l'ardeur des soldats : Mameth fit sonner la retraite , il dépescha un courrier à Mourat pour l'instruire du succès de cette premiere attaque , l'avertir de la mort d'Assan , & luy demander du secours.

Mourat par le recit de ce courrier jugea l'entreprise plus difficile qu'on ne l'avoit cruë. Il fut d'avis que son frere revint après avoir retranché ses troupes le plus près qu'il pourroit des montagnes ; & il l'assura qu'il l'accompagneroit au Printemps avec des troupes suffisantes.

Mameth suivit ce conseil. L'usurpateur flatté par cette ombre de prosperité , fit de plus grands preparatifs pour la guerre , fortifia ses postes , coupa ses passages par de nouveaux retranchemens ; & attendit la cam-

pagne avec une plaine confiance.

La montagne de Zelletti, qui estoit le theatre de cette guerre, est à cent mille de Tunis, & à vingt-cinq mille de la mer. Elle est tres-pierreuse, & n'est accessible que par deux passages fort ferrez, distans l'un de l'autre d'une portée de mousquet, & si bien fortifiez par l'art & par la nature, que les revoltez les regardoient comme deux écueils où la puissance des Beys viendroit se briser infailliblement.

Au delà de ces deux passages on trouve un vallon où les eaux qui tombent de toutes les costes de la montagne s'assemblent, & forment par leur union une petite riviere, qui passe entre la Nocalla & Sakfa. Les rives en sont bordées d'une grande quantité d'oliviers, qui s'étendent

dans la plaine, où il semble qu'ils aillent couronner les prairies. Ce beau vallon estoit en perspective à la maison de Balcassino, qui estoit bastie à my-côte.

Les habitans de cette montagne sont olivâtres, marchent presque tous nuds, & ne se parent des injures du temps que par une couverture de l'aine noire, qui est tout leur meuble. Leur nourriture n'est pas plus délicate; mais quoy qu'ils ayent besoin de peu de chose pour subsister, ils ne laissent pas d'estre si laborieux qu'ils cultivent jusqu'aux rochers. Ils y apportent de la terre, & après ils y sement plusieurs sortes de grains, & y plantent plusieurs especes d'arbres fruitiers qui viennent heureusement. Ils ont beaucoup d'oliviers, de carubes, d'orge, & de bons fruits, & prin-

cipalement de figues & de raisins d'une beauté & d'une bonté extraordinaire.

Le mois de Mars ouvroit à peine le Printemps , que les Beys se mirent en campagne : leur armée estoit composée de cinq mille Spahis qui portoient des armes à feu , de deux mille fantassins Turcs , de deux mille cinq cens Zoaves, & six cens Andalous ou Maures chassez d'Espagne , & d'un grand nombre d'autre Maures à pied & à cheval ; cinq cens des principaux du Royaume en grand équipage suivoient les Beys comme volontaires.

On fit camper l'Armée dans une belle plaine , entre l'habitation de Balcaffino & la montagne de Caravan. Les Beys y firent la revue de leurs troupes le 14. Mars 1674. & les trouve-

rent tres-lestes. Les deux enfans de Mourat parurent chacun à la teste d'un escadron de jeunes gens bien armez, & montez sur de bons chevaux richement arnachez. Aly, qui est le cadet, se faisoit remarquer par sa belle taille & par sa bonne mine: Il montoit une Jument blanche fiere & noble; il portoit une veste de brocard d'or & vert à manches pendantes, ceinte d'une ceinture bordée d'or & enrichie de perles & d'émeraudes. Son turban estoit de mouffeline blanche, bordée au bout d'un tissu d'or qui luy pendoit sur le col; son arc & son carquois relevoient encore la richesse de ses habits. Il manioit son cheval avec une dexterité surprenante, & en cet état il s'avança la lance à la main à la teste de son escadron, & vint se pla-



cer auprès de Mameth Laffis son oncle, qui l'accabla de caresses & de loüanges.

La reveuë faite, l'Armée marcha vers l'habitation de Balcaffino, & fit halte à deux mille de ce lieu, pour camper; mais quelques cavaliers trop impatiens s'avancerent si près du premier retranchement des ennemis, qu'ils en effuyèrent une gresle de mousquetades suivie d'un torrent d'injures. Ces cavaliers piquez de l'insolence des Arabes mirent pied à terre, donnerent dans ce retranchement, le forcerent, & y planterent cinq étandars.

Les Beys avertis de cet avantage inopiné monterent à cheval, menerent des troupes & du canon contre le second retranchement, firent prompt-

ment dresser une batterie , & commanderent l'attaque. La batterie fut inutile , & ne fit qu'éfleurer le retranchement. L'attaque fut violente , mais les ennemis la soutinrent avec une opiniâreté incroyable : La honte du premier succès n'avoit fait qu'enflammer leur courage : Ils repoufferent vingt fois les assaillans , qui retournerent autant de fois à la charge. La nuit survint , on sonna la retraite , & l'action fut indecise.

Le lendemain Mourat s'avisâ d'un expedient qui jetta une grande consternation parmi les Arabes. Il commanda quatre cens Esclaves pour aller couper les oliviers qui couvroient les retranchemens , & en suite ceux de la plaine. La veuë de ces arbres ren-

versez & livrez aux chameaux qui les dépoüilloient de leur verdure, donna un triste sujet de reflexion à ces rebelles. Ils perdoient en un jour l'esperance de la recolte de plusieurs années ; & cette perte leur parut plus terrible que toutes les autres extremitez de la guerre, ils commencerent à murmurer contre l'auteur de la rebellion, & il s'en falut peu qu'ils ne jetassent les armes,

Mourat qui l'avoit ainsi prevû voulut profiter de leur desordre ; il ordonna l'attaque pour le jour suivant, les tambours & les trompettes dès la pointe du jour appellerent les soldats à l'éten-dart. On marcha contre les retranchemens qu'on avoit abandonnez, & où les ennemis étoient revenus ; Mustapha Portugais commandoit les cavaliers Turcs.

à l'attaque du pas de la Nocale, Uzun Achmet menoit les autres Turcs & les Zoaves au pas de Sakfa, les milices des Arabes avoient ordre de soutenir. On donna dans les premiers retranchemens de l'un & de l'autre côté avec tant de vigueur que les ennemis furent forcez de se retirer dans les seconds, où ils firent ferme. Les Beys firent pointer leur canon, l'ignorance des Canonniers le rendit longtemps inutile; mais enfin le hazard conduisit leurs coups contre la muraille d'un des retranchemens, & la jettant par terre on vit les ennemis a découvert, & on fit un si grand feu sur eux, qu'ils s'enfuirent en desordre vers leurs habitations; il n'estoit pas aisé de les suivre, les passages estoient ferrez & commandez par des hauteurs en talus, dont

ils roulerent de gros quartiers de pierre. Un grand nombre de Turcs en fut écrasé. Mais les autres ne laisserent pas de franchir ces détroits, & arriverent jusqu'aux habitations qu'ils trouverent desertes. Les Arabes s'étoient sauvez par des chemins inconnus, il n'y eut pas moyen de les suivre. On ne pût que prendre le party d'attaquer un troisiéme retranchement qu'ils avoient fait sur le haut de la montagne.

Les Beys avertis de cette attaque y accoururent, ils trouverent leurs troupes si lasses, & les ennemis si bien fortifiez, que Mameth fut d'avis de se contenter du succès de cette journée. On proposa de camper sur la montagne, mais Mourat ne fut pas du sentiment qu'on demeurast la nuit exposé aux surprises,

& il fit retourner l'armée dans le Camp.

Il y avoit apparemment de l'imprudence à quitter tous ces retranchemens qu'on avoit gagnés avec tant de peines. Les ennemis s'en ressaisirent la nuit, & firent mine de les deffendre, mais ils en furent chassés sans rendre aucun combat. On mit le feu par tout, & on brûla jusqu'aux habitations. Cet incendie acheva de vaincre l'opiniâtreté des rebelles. Un gros d'Arabes parut sur une hauteur avec un pavillon blanc en signe de paix. On envoya vers eux : Ils demanderent misericorde : on la leur accorda : Ils la receurent avec de grands cris de joye, & l'allerent annoncer à leurs compagnons. Ils amenerent peu de temps après un gros plus considerable, qu'on assura de la mesme

me

me grace. Une si grande facilité parut suspecte, & quelques-uns la regarderent comme un appas dangereux. Mais pour leur oster tout sujet de défiance, on leur envoya un chapelet, qui parmy les Arabes est le gage d'une fidelité inviolable: Il n'en falut pas davantage pour les engager à se rendre: Ils promirent mesme de livrer leur Chef, & ils se retirerent pour executer cette promesse.

Mourat voyant les affaires si bien disposées avança jusqu'au vallon, qui est entre Sakfa & Nocale. Il y rencontra une troupe de Maures qui luy amenoit un Cherif, qui avoit esté le conseiller & le confident de Balcasfino. Ce prisonnier fut interrogé sur beaucoup de particularitez de la rebellion, & dédai-

O

gna de répondre. On l'envoya dans une des tentes de Beys sous une feure garde.

Mameth-Laffis vint joindre son frere dans le vallon , & attendre avec luy le Chef des rebelles. Mais on ne leur apporta que sa teste au bout d'une lance. Ils eurent du plaisir de le voir mort , ils en auroient eu plus à le voir mourir , & à luy faire declarer dans les tourmens, en quel lieu il avoit caché ses tresors. Ils reprocherent aux Arabes de ne l'avoir pas amené vif , ils répondirent qu'il s'estoit tué luy-mesme , après avoir tué sa femme.

Cette expedition terminée , les Beys retournerent sous leurs pavillons , ils y trouverent le Cherif qui n'attendoit que la mort , ils le firent attacher sur la bou-



che d'un canon chargé à cartouches, & il mourut d'un coup qui auroit pû tuer cent hommes. Ce fut là tout le respect qu'on eut pour le sang du Prophete : Les principaux des Arabes luy firent compagnie, mais on les fit partir avec moins de bruit, & on se contenta de les tirer l'un après l'autre à coups de mousquet. Ces châtimens furent suivis du bannissement de tous ceux qu'on jugea capables de remuer à l'avenir. On s'affura des passages de la Nocale & de Sakfa ; & après avoir triplé le tribut de la montagne, les Beys ramenerent les troupes à Tunis. Le Roy, le Divan & le Pacha vinrent au devant d'eux, & le peuple se réjouïit de leur victoire.

La reduction de la ville de Tunis, & de la montagne de Zelet.

ti, mettoit la puissance des Beys hors d'atteinte. Ils ne pouvoient plus avoir d'ennemis redoutables qu'eux-mesmes. Mais c'étoit assez. Les causes étrangères ont beau nous épargner, nous portons en nous les principes de nostre destruction, & il n'y a point de composé qui ne perisse tost ou tard par la seule action de ses parties.

Mourat n'a plus d'occasion de travailler pour la gloire, il s'abandonne à la volupté: il remet à son fils aîné le commandement des troupes, & le soin des finances. Il se retire au Bardo: Il n'est point de plaisir qu'il n'y trouve avec excés. Ce changement de vie le jette dans une grosse fièvre, & il meurt le 19. Aoust 1675. dans sa quarante-cinquième année.

Le merite de Mourat , quoy qu'inferieur à celuy d'Amouda, ne laissa pas de le faire regretter avec beaucoup de raison. Il avoit la mine haute , l'ame grande & fiere , l'esprit vif & doux , la conversation aisée & grave , la conduite sage & adroite. Il avoit scû profiter en habile homme de l'antipatie naturelle des Turcs & des Arabes : & il les avoit toujours animez si à propos les uns contre les autres , qu'il les avoit rendus incapables de luy nuire ; il aimoit la profusion , & ne dédaignoit pas le ménage. La guerre l'avoit engagé dans des dépenses extraordinaires. Cependant on trouva son patrimoine accru d'un grand amas d'argent & de pierreries , de huit cens esclaves , de deux galeres equipées , & de trois gros

vaisseaux armez en guerre. Il  
laisa quatre fils & deux filles  
Mameth, & Aly en âge, & les  
autres dans l'enfance.

*Fin du second Livre.*





# HISTOIRE

DES DERNIERES

Revolutions de Tunis, &  
d'Alger.

LIVRE TROISIEME.

## SOMMAIRE.

- I. *Nouveaux troubles dans l'Etat : Divisions des deux fils de Mourat : leur rupture. II. L'entremise de leur oncle : Mameth interesse le Roy contre son frere : Laffis declaré Bey par le Divan. III. Fuite de Mameth : Commencement des troubles : Armement de Laffis. IV. Le Roy rompt les mesures de Laffis : Ce qu'il fait en faveur de Mameth : Fuite de Laffis & son arrivée à Tripoly. V. Irresolution d'Aly son neveu : Entrevue des deux freres : Mameth entre dans Tunis ; Traitement qu'il fait à sa tante. VI. Fuite d'Aly au Royaume d'Alger : Secours qu'on luy donne : Histoire qui se passe à la Cour du Sultan Arabe : Comment Aly apprend le dessein de son pere, & comment il épouse la fille du Sultan.*



LE Royaume qui commençoit à jouir de la paix & de l'abondance, retom-

ba dans les divisions, & dans la misere par la perte de Mourat. Mameth & Aly ne purent s'accorder sur leur partage. Leur ambition & leur incompatibilité leur mirent les armes à la main, & le desordre de leur maison devint le malheur de l'Etat.

Mameth avoit l'humeur altiere & farouche. Aly estoit plus traitable, mais il n'estoit pas endurant. L'un vouloit tout: l'autre vouloit sa part. Le premier se faisoit un titre tirannique de son droit d'aînesse, & contoit déjà son frere pour un de ses sujets. Le second se faisoit un point d'honneur de n'estre pas à la discretion de son frere, & n'en pretendoit pas faire son maistre. Il estoit aisé de prévoir ce qui naîtroit de cette opposition d'esprits & d'interests,

I.  
Nouveaux  
troubles  
dans  
l'Etat.

rests , mais mal-aisé de l'empescher.

Ally allarmé par ces dispositions alla trouver Mameth Laffis son oncle , & luy propofa un expedient pour couper chemin aux disgraces qui menaçoient leur famille : Mon oncle , luy dit-il , prenez poffeffion de la Charge de Bey , puisque par un ordre du Grand Seigneur , elle vous appartient après la mort de Mourat. Voila le feul moyen de nous accorder , & de nous garantir d'une chute qui vous entraînera vous-mefme. Saisiffez-vous de l'autorité pour maintenir la justice & la paix. Il faut, fi vous rejettez le Beylic , ou que mon frere l'ait tout entier , ou qu'il le partage avec moy. Il ne voudra pas l'un , & je ne souffriray pas l'autre. Le Roy , le Pacha , & le Divan , jaloux du

pouvoir de cette Charge , & flattez de l'esperoir de l'aneantir, entreront dans nostre querelle autant qu'il sera necessaire pour nous aider à nous perdre. Nous diviserons tout l'Etat tandis que nostre sort sera incertain , & nous ferons ou suivis, ou abandonnez, selon que nos armes seront heureuses , ou malheureuses. Enfin nous allons estre les joiets de la fortune, & de la politique. Vous remediez à tout cela si vous gardez ce qui vous est legitimement acquis ; mettez-vous donc en droit de regler nos partages, de nous forcer à vivre bien ensemble , & de nous reduire à vous rendre à l'envy nos respects. Le temps vous apprendra qui de nous est le plus digne de vous succeder , & s'il vous prend envie alors de vous décharger



du poids des affaires, vous verrez sur quelle tête il doit tomber, & vous l'y ferez tomber seurement.

Laffis se seroit rendu à de si bonnes raisons, si sa nonchalance luy avoit permis de preferer l'avenir au present & le repos qu'on luy faisoit esperer à celui dont il jouïssoit. Il s'excusa sur les fatigues inséparables de la Charge, & sur les incommoditez que l'âge & le travail luy avoient apportées. Il offrit de se rendre mediateur entre ses neveux, il promit de reparer amplement de son bien le tort que l'aîné pouvoit faire au cadet, & il conseilla à ce mesme cadet de cultiver l'amitié de son frere. Ce conseil ne plût point à Ally, mais il vit bien qu'il ne gagneroit rien sur l'esprit de son oncle, & qu'il

faloit ceder au temps.

Mameth sur la nouvelle de la mort de Mourat revenoit de la recepte des tributs. Ally resolu de faire toutes les avances d'amitié alla au devant de luy, le salua du nom de Bey, & n'épargna ny caresses ny soumissions: Ils revinrent ensemble du côté de Tunis, & rencontrèrent leur oncle, qui leur témoigna une extrême joye de les voir tous deux à la tête des troupes.

On croyoit que le jeune Bey feroit son entrée dans la Ville; mais il estoit trop dissimulé pour accepter cet honneur dans un temps où il vouloit paroître uniquement touché de la mort de son pere. Il chargea un de ses cousins du soin de cette cérémonie, & il se rendit au Bar-do avec Ally pour y recevoir les visites de ses amis, ou plutôt

pour y prendre connoissance de ses affaires.

Ces deux freres vécurent quelque temps dans ce Palais en bonne intelligence ; mais l'humour ombrageuse de l'aîné troubla bien-toft la tranquillité de cette retraite ; son esprit ouvert à tous les rapports prenoit toutes les impressions qu'on luy vouloit donner. Bach-Chelebi, ennemy de Mameth-Laffis, se prévalut de cette credulité, il fit couler adroitement dans la chambre du jeune Mameth une lettre, par laquelle on l'avertissoit que son oncle devoit la nuit prochaine s'emparer du Bardo à main armée, se saisir de leurs personnes, & se rendre maistre par leur mort & du Beylic, & de leur heritage.

Mameth donna grossierement dans cette imposture ; il

appella son frere , luy commu-  
niqua la lettre , mit l'allarme  
dans toute sa maison , arma les  
domestiques , & s'arma luy-mes-  
me pour aller prévenir son on-  
cle. Un Renegat Genoïis éveïl-  
lé par le bruit , & surpris de voir  
tout le monde sous les armes ,  
demanda la cause de ce mouve-  
ment : Tenez , luy dit Mameth ,  
lisez cette lettre. Ally, c'estoit le  
nom de ce Renegat , estoit un  
homme de bon sens , il remar-  
qua que la lettre estoit sans  
sein & sans aveu. Hé quoy Sei-  
gneur , répondit-il , allez-vous  
si viste dans une affaire de cette  
importance. Si c'est un amy qui  
vous donne cet avis , pourquoy  
vous cache-t'il son nom ? Si c'est  
un ennemy , ou un imposteur ,  
pourquoy le croirez-vous con-  
tre vostre oncle ? Vous allez  
peut-estre faire un affassinat , &

vous pouvez vous en exempter par un éclaircissement. Laissez-moy le soin de verifïer cette nouvelle. Vous voila sur la précaution ; il n'y a qu'une lieuë d'icy à Gibellacadar , j'iray voir en quel estat font les choses ; & si je trouve de la disposition à cette entreprise , je joindray vostre oncle , & je vous répond de sa mort. Je feray de retour dans deux heures ; & si je ne reviens pas , marchez , & venez ou joiür de vostre vangeance, ou vous asseurer de vostre ennemy.

Les deux freres trouverent cet expedient raisonnable. Ally monta aussi-tost à cheval , & courut à toute bride au Palais de Mameth-Laffis. Il y trouva tout le monde dans un profond sommeil. Il se fit ouvrir les portes , il entretint quelque temps le Bey ; & après avoir bien

observé la tranquillité de son esprit, il l'informa de l'allarme de ses neveux. Mameth-Laffis étonné de leur legereté & offensé de l'injure qu'ils luy faisoient, protesta qu'il ne les verroit de sa vie, & renvoya le Genoïs leur rendre compte de sa surprise & de son ressentiment. Ally de retour remit le calme dans leurs esprits, & leur fit une leçon prudente pour les mettre en garde contre les artifices & contre les calomnies.

Le lendemain les deux freres envoyèrent demander audience à leur oncle: il la leur refusa, & jura qu'il ne les verroit jamais s'ils ne luy découvroient l'auteur d'une si grande perfidie. Ils l'ignoroient, & ils ne pouvoient satisfaire sur cet article: Ils ne laisserent pas pour-

tant d'aller à Gibellacadar. Ils y furent receus d'abord avec beaucoup de froideur ; mais ils firent tant d'excuses & de soumissions, qu'ils engagerent leur oncle à s'expliquer.

Il débuta par des invectives contre leur foiblesse, & poursuivant avec chaleur. Avez-vous oublié, leur dit-il, que je suis vostre oncle, sur quel fondement vous aurois-je voulu faire perir ? Seroit-ce pour avoir vostre bien, n'en ay-je pas plus que vous ? Seroit-ce pour reprendre tout le Gouvernement, hé pouvez-vous m'en empescher ? Le Grand Seigneur ne me le remet-il pas après la mort de vostre pere ; & depuis sa mort, n'ay-je pas déclaré que je ne voulois point m'en charger ? Quoy donc, ay-je une famille à établir à vos dépens ; n'estes-

vous pas mes seuls heritiers, & par quelle fureur bizarre aurois-je voulu éteindre la race du grand Mourat vostre bifayeul? Surquoy donc m'avez-vous crû capable d'une action si lâche & si barbare. Vous ay-je donné quelques marques de haine? Ha vous n'avez que trop de preuves de mon amitié, que n'aurois-je point fait pour vous, ingrats, que j'ay touûjours regardez comme mes enfans? J'aurois prodigué cette vie que vous avez voulu m'arracher, si en la perdant j'avois crû vous rendre les plus grands Seigneurs de l'Afrique. Je vois bien que de tels sentimens vous passent. Nostre race commence par vous à tomber dans la barbarie, & dans les mœurs Affriquaines. Vous n'en demeurerez pas là: Gardez-vous l'un de l'autre, je me gar-



deray de vous deux.

Ce discours plain de vehemence mit ses deux neveux hors d'estat de répondre. Ils se contenterent de demander pardon, & ils se retirèrent assez confus de leur faute. Il sçeuvent le lendemain que leur oncle estoit allé à la Ville, ils s'y rendirent en diligence. Ils crurent qu'il alloit faire éclatter leur attentat : qu'il les perdrait de reputation, & qu'il les rendrait odieux à tout le monde. Il estoit important de parer le coup ; ils arriverent au Palais de Laffis presque aussi-tost que luy ; & ils y parurent avec tant de douleur & de repentir, qu'ils obtinrent leur grace. Ils s'occupèrent ensemble à chercher l'auteur de la lettre. Ils découvrirent que Cheleby l'avoit concertée avec Chember : On les

bannit tous deux ; & peut-estre qu'ils en furent quites à trop bon marché.

La paix de cette famille, pour estre de durée, auroit eu besoin de beaucoup d'autres victimes. Mais il auroit falu dépeupler la Ville & le Royaume, pour n'avoir plus de broüillons & de factieux à craindre. Cette nation est naturellement inquiete & mercenaire, avide de nouveautez, & remplie d'artifices. Il n'est pas jusqu'aux esclaves, qui ne s'intriguent dans les affaires, & qui ne se mélent de jeter, ou d'entretenir la discorde entre les parens ; ils se font par là des appuis, & s'attirent des recompenses.

Quelques domestiques de Laffis qui avoient oüi la proposition qu'Ally avoit faite à leur Maistre, de s'emparer de toute

la Charge de Bey, en rendirent bon compte au jeune Mameth. Il n'en falut pas davantage pour aigrir son esprit, il consulta sur cet avis ses confidens ordinaires, qui pour le servir à sa mode nourrirent ses craintes, luy firent observer les liaisons particulières de son frere avec son oncle, & luy conseillèrent de veiller sur leur conduite. Il estoit trop violent pour s'en tenir à la simple précaution. Il traita son frere comme un ennemy déclaré, & ne luy parla plus qu'avec emportement. Ally rebuté s'attacha davantage à son oncle, & par cet attachement il fortifia les défiances de son frere; L'imagination de Mameth se porta d'abord à tout ce qu'il y a de plus extrême, & il n'aprehenda pas moins qu'une conspiration contre sa vie. Il prit sur

cette crainte des mesures si extraordinaires & si outrageuses, qu'Ally se resolut à une rupture ouverte. Il commença par la demande d'un partage des biens de la succession, & de la portion du Royaume qui appartenoit à son pere.

Cette demande estoit juste. Mameth répondit que cette portion du Royaume estoit inseparable de la Charge, & indivisible comme elle. Cette réponse estoit purement frivole, puis qu'Amouda leur ayeul avoit déjà fait un semblable partage, entre leur pere & leur oncle. Ainsi on voyoit clairement que Mameth vouloit dépoüiller son frere : chacun d'eux avoit ses partisans, & tout tendoit à une guerre civile, si la prudence de Laffis ne l'eût détournée par un accommodement.

L'entremise de cet oncle devoit estre suspecte , & par consequent inutile ; mais il scût si bien détruire la prévention de son neveu, qu'il le fit consentir à ceder tout le costé du Ghiridy.

Ally parut content de ce partage. Les flatteurs de Mameth, à qui la guerre promettoit plus de bien que la paix ne leur en pouvoit donner , luy persuaderent qu'il estoit lezé ; que Laffis avoit agy en politique , & qu'il l'avoit affoibly , pour l'opprimer plus aisément , & pour élever Ally avec moins de peine.

La legereté & la défiance de Mameth luy rendirent ce raisonnement plausible ; il resolut de ne rien tenir de ce qu'il avoit promis , & il chercha des pretextes pour se tirer de son engagement ; il n'en trouva

point d'assez specieux : Il eut recours à la force majeure, & il interessa le Roy dans l'inexécution de ce traité.

II.  
Ma-  
meth in-  
teresse  
le Roy  
contre  
son fre-  
re.

Ce Prince jugea de la difficulté de rompre cet accommodement. Les raisons d'Etat pour forcer le jeune Mameth de garder ce qu'il venoit de céder à son frere, luy paroissoient suspectes de trop d'affectation. Il estoit difficile de les faire valoir au Divan, & dangereux de les alleguer. C'estoit offenser Mameth-Laffis que de toucher à ce qu'il avoit réglé. Enfin la seule proposition de cette affaire pouvoit produire des inimitiez secretes, & sa decision des guerres civiles. Mais ces reflexions s'évanoüirent à la veüe d'une grande somme d'argent, que le jeune Mameth fit porter au Palais, & l'avarice li-  
vra

vra le Roy à l'iniquité.

Mameth le lendemain mena Ally chez le Roy, la conversation tourna d'abord sur des choses indifferentes & generales: Mais sur la fin le Roy leur demanda en quel état estoient leurs affaires. Mameth expliqua de quelle maniere son oncle les avoit terminées. Le Roy feignit de la surprife, & leur dit qu'il ne voyoit pas que cet accord pût subsister: Que le Divan estoit las de reconnoistre tant de Beys, & que cette charge, non plus qu'une femme, ne devoit appartenir qu'à un seul homme. Il faut donc, répondit Ally, l'oster ou à mon frere, ou à mon oncle; le Divan a fait assez d'en souffrir deux, repliqua le Roy, il feroit trop d'en souffrir trois. Je suis pourtant fils de Mourat, reprit Ally, & mon frere n'en

Q

est pas le seul heritier. Il se leva en achevant ces mots, & prit froidement congé du Roy.

Au sortir du Chasteau il se rendit chez son oncle; & après luy avoir rendu compte de la visite qu'il venoit de faire, il luy dit, Si tu n'as la bonté & le courage de prendre le Gouvernement tout entier, je suis resolu de le disputer à mon frere, le sort des armes en decidera; je ne connois point d'extremitez que je n'épouse plutôt que d'abandonner ce qui m'appartient; l'Etat en souffrira, mais ce fera ta faute plus que la mienne.

Lassis indigné de l'ingratitude du Roy, qui estoit sa creature, & allarmé des maux qui menaçoient & sa famille & le Royaume, se détermina sur le champ, & assura son neveu qu'il se revestiroit de toute la



Charge de Bey : Il n'y avoit point de temps à perdre. Il se haſta de prévenir tous les Officiers du Divan, & il acheta le ſuffrage du Pacha qui avoit une caballe puiffante.

Ally perſuadé que ſa partie n'eſtoit pas mal faite, fit dire à ſon frere que puis qu'il ne vouloit pas ſe tenir au jugement rendu par leur oncle, il falloit ſe rapporter à celui du Divan : Mameth y conſentit, & crut le pouvoir faire ſans riſque.

Les deux neveux & l'oncle ſe trouverent à l'aſſemblée, Ally prit le premier la parole & défendit ſes droits avec beaucoup de force. Il ſe ſervit de l'exemple d'Amouda qui avoit partagé le Gouvernement & ſon domaine, entre Mameth-Laffis & Mourat. Il ſou tint qu'il n'y avoit pas de raiſon de faire une

loy nouvelle à son préjudice, ny de l'exclure de la succession paternelle, que l'Etat n'avoit aucun interest dans leur partage; que la division du Beylic ne pouvoit estre qu'avantageuse aux autres Puissances, & qu'il n'estoit pas naturel que le Roy la voulust empescher. Mais que si on avoit resolu de faire la réunion de cette Charge il se consoleroit, pourvû que ce ne fust pas en faveur de son frere.

L'Aga du Divan surpris de cette proposition, l'arresta brusquement. Hé à qui veux-tu qu'on la donne, luy dit-il, si on vous l'oste à tous deux? A mon oncle, répondit Ally: C'est à luy seul qu'elle appartient; Vous ferez justice en la luy conservant, & vous suivrez l'intention du Grand Seigneur.

Laffis rompit alors le silence: Il est vray, dit-il, qu'un ordre de sa Hauteſſe me rend le ſeul poſſeſſeur de la Charge: mais il eſt vray auſſi que le poids m'en paroïſt trop grand pour mon âge: mes neveux en feront mieux que moy les fonctions, qu'ils s'accordent, ou accordez-les, & je ſuis content. Non, reprit Ally, il faut obeïr à la volonté de ſa Hauteſſe, cela ne peut plus eſtre mis en queſtion.

Mameth étonné de voir balancer le Divan ſur une deciſion qu'il ſ'eſtoit promiſe toute favorable, ne ſongea qu'à rompre l'aſſemblée pour avoir le temps de prendre des meſures plus juſtes. Hé bien, dit-il, en interrompant ſon frere, puis que l'ordre du Grand Seigneur doit terminer la difficulté, j'en ay un

qui m'établit dans la Charge. Le Pacha le somma de le représenter, il promit de le rapporter au premier jour : le Pacha pénétra l'artifice : Et toy, dit-il à Ally, en as-tu un ? Non, répondit Ally, je n'en ay point non plus que mon frere. Montre donc le tien, continua-t'il, en s'adressant à Laffis. Tu le trouveras dans le registre du Divan, répondit Laffis. On ordonna sur l'heure à l'Ecrivain de le chercher, on le trouva. Cet ordre ne pouvoit estre suspect, l'enregistrement en faisoit un acte authentique, & il estoit précis. Il conferoit le Gouvernement à Amouda, & après sa mort à Mourat, & après la mort de Mourat à Laffis. Amouda l'avoit partagé de son autorité entre ses deux fils : Mourat par respect pour son pere, & par

amitié pour son frere avoit acquiescé à ce partage. Ces dispositions de gré à gré n'avoient point esté contredites par le Divan ; mais la contestation née remettoit les choses en estat d'estre réglées par la volonté du Grand Seigneur qui subsistoit toujours , & qui estoit la seule loy à suivre. Tous les Officiers du Divan donnerent dans ce sentiment , & adjugerent à Laffis le Beilik tout entier.

Le Roy n'ouvrit pas la bouche de peur de commettre son autorité: Le jeune Mameth n'avoit pas crû acheter si cher son silence ; toutes les creatures du Roy se turent à son exemple. Le seul Laffis parla contre luy-mesme. Je vous ay déjà déclaré, dit-il , que le Beilik convenoit mieux à mes neveux qu'à moy ;

il importe plus de les réunir, que de réunir la Charge. Nous vous avons entendu, dit le Divan, il n'est pas en vostre choix de le garder ou de le remettre; c'est à vous à obeir au Grand Seigneur, & à le servir dans l'employ qu'il vous a confié. Laffis ne put rien opposer à ces paroles; il finit par celles-cy. Le Grand Seigneur aura donc des marques de mon obeïssance; & vous, ajoûta-t'il en se tournant vers ses neveux, des preuves de mon amitié. Je te donne Maimeth, toute la part du Royaume qui m'a esté laissée par mon pere; & toy Ally je te mettray en estat de ne rien envier à ton frere: Vivez seulement bien ensemble, & vous serez assez heureux.

La generosité de ce procedé charma le Divan. Le Pacha envoya

envoya querir la veste d'honneur, Laffis en fut revestu, & on le conduisit en ceremonie jusqu'à son Palais. Ses neveux l'accompagnerent, & luy firent de grandes protestations de respect & de reconnoissance. Ally les faisoit veritables, & Mameth peu sinceres; il conservoit une secreete rage d'avoir succombé dans le Divan: La liberalité de son oncle l'auroit étouffée, si un mauvais naturel ne l'avoit entretenuë. Le mal qu'il venoit de manquer à faire à son frere le rendoit insensible au bien qu'il venoit de recevoir de son oncle. Il se fit pourtant beaucoup d'effort pour paroistre content: mais son oncle vit bien qu'il alloit en masque, & qu'on ne pouvoit trop se precautionner contre sa conduite.

R

Cette reflexion luy fit tenir ce discours aux deux freres. Je vous traiteray toujourns comme mes fils tandis que vous serez dignes d'estre mes neveux: J'espere, dit-il, en s'adressant aux Officiers du Divan qui l'avoient suivy, qu'aucun d'eux ne s'écartera de son devoir. Mais si par hazard les mauvais conseils les jettoient dans l'ingratitude & dans la revolte, je prie le Divan de se souvenir qu'il m'a forcé d'accepter l'autorité, & qu'il me doit aider à la maintenir. On l'assura qu'il auroit toutes les troupes à son service, & on le laissa plain de cette confiance.

Le reste de cette journée & les huit jours suivans furent employez à recevoir les visites de ses amis, de tous les Grands, de tous les corps de l'Etat, & prin-



cipalement de tous les Chefs des milices Turques, & Arabes, qu'il s'acquittait par des presens autant qu'on peut s'acquérir des creatures toujours prestes à se vendre.

Cependant le jeune Mameth retiré dans sa maison devoroit son chagrin, & consultoit une troupe de seditieux, dont il estoit toujours environné. Tous l'animoient à la vengeance & à la guerre, & souûtenoient de mauvais desseins par de mauvais conseils. Il rechercha l'appuy de Messery qui estoit un de ses parens, & qui avoit un grand credit parmy les Maures.

Laffis qui s'imaginoit que son neveu avoit lieu d'estre content, ne pensa point à l'observer, peut-estre mesme qu'il ne le jugea pas en estat de rien ofer. Il y avoit si peu de temps que les

affaires estoient réglées qu'il n'estoit pas vray-semblable qu'il eût eu le loisir de concerter une entreprise. Cependant Laffis, le vingtième jour après sa reception, apprit que Mameth estoit forty de la Ville la nuit dernière accompagné de Messery & de Moustapha-Guers, escorté de vingt-cinq cavaliers & de quelques Esclaves Chrestiens, qui conduisoient quatre mulets chargés de son argent & de ses piergeries, & qu'il estoit arrivé le lendemain à Keffé, place fortifiée par Mourat, & garnie d'hommes & de munitions.

Il estoit de la prudence de Laffis de le suivre promptement; mais il traita cette évafion comme une échapée de jeune homme, & il fit en cela une faute irreparable. Mameth en seureté dans cette place leva l'éten-

dart & déploya ses trefors pour acheter des troupes. On n'eut pas plûtoſt publié qu'il faisoit des levées qu'on accourut à luy de toutes parts. Il eut bien-toſt un corps d'armée assez considerable, & il vit venir à luy juſqu'aux Officiers qui peu de jours auparavant avoient reçû des preſens de ſon oncle.

Le bruit de cet armement ne réveilla point Laffis. L'amour de la tranquillité luy faisoit dédaigner la jeunefſe & l'inexpérience de ſon neveu; Il ſe figuroit qu'il tomberoit de luy-meſme, & qu'il n'eſtoit pas neceſſaire de le pouſſer.

Mais Ally, qui avoit touſjours eſté en campagne, voyant à ſon retour cette face d'affaires ſ'inquieta également, & du mouvement de ſon frere, & de l'immobilité de ſon oncle. A quoy

songe-tu, dit-il à Laffis, attends-tu que mon frere vienne avec une armée aux portes de Tunis demander ta teste & la mienne? Arme-t'il pour te venir faire sa cour en seureté; ou es-tu d'intelligence avec luy, pour t'emparer du Royaume? Comment donc peux-tu voir de sang froid sa revolte, ou par quelle espece de generosité laisse-tu augmenter ses forces pour le combattre? Ne crains-tu point que le Divan ne se repente d'avoir mis le Beylic entre tes mains, & qu'on ne dise que tu avois raison de ne t'en vouloir pas charger? Ah si tu veux negliger ton interest, ne neglige pas celuy de l'Etat, & ne t'attire pas le reproche d'avoir laissé perdre tout par une guerre civile, que tu pouvois étouffer dans sa naissance.

Laffis à ce discours sortit de son assoupissement. Il envoya sur le champ ses ordres à tous les chefs des troupes réglées pour marcher le lendemain, & donna le rendez-vous aux autres dans la plaine de Mornaca. On y campa quelque temps: l'Armée y grossit, & on s'y trouva assez fort pour aller attaquer les rebelles.

La lenteur avec laquelle Laffis s'estoit déterminé à prendre les armes, encouragea les partisans que Mameth avoit dans la Ville. Le Roy outré de dépit de n'avoir pû favoriser l'ambition de ce jeune homme, ny mériter son argent, crût d'avoir trouvé l'occasion de luy estre utile. Il avoit grand interest que Mameth fut du moins aussi puissant que Laffis. Il s'estoit déclaré pour le premier, il avoit

III.

Laffis  
arme  
contre  
Ma-  
meth.

trahy le second , & il estoit de son adresse d'opposer toujourns l'un à l'autre. L'exemple des Roys ses predecesseurs , deposez , exilez , égorgez , luy faisoit tout craindre d'un ennemy qui estoit devenu le seul maistre des finances & des troupes , & par consequent de toutes les forces du Royaume. Il estoit mesme de la politique de diviser cette Charge qui tenoit les Rois dans quelque espece de servitude.

Tous ces motifs engagerent le Roy à représenter au Divan que la guerre civile estoit inevitable si la querelle des Beys n'estoit promptement terminée, qu'il y auroit beaucoup de peine à les accorder dès qu'ils en feroient venus aux mains. Qu'il falloit les appeller , les entendre , & les réunir , & que si Mameth

ne revenoit pas , on le decla-  
reroit perturbateur du repos  
public , & on se joindroit à son  
oncle.

Ce sentiment fut suivy. On  
envoya un Officier dire à Laffis  
que le Divan estoit étonné qu'il  
ne luy eût point communiqué  
le sujet qu'il avoit eu de se met-  
tre en campagne , qu'on le  
prioit de revenir à Tunis ; qu'on  
avoit resolu de mettre son neveu  
dans le devoir , & que si on  
ne le ramenoit par la douceur ,  
on le reduiroit par la force.

Laffis joyeux de voir avorter  
la guerre , répondit qu'il n'avoit  
gardé le secret que pour ne pas  
engager l'Etat dans une querel-  
le de famille ; mais qu'il ac-  
ceptoit volontiers l'entremise  
du Divan , puis qu'il luy pro-  
mettoit son assistance. Il donna  
ordre en mesme temps à son

neveu de faire marcher les troupes à Tunis, & il renvoya même le Chef des Arabes.

Ally reçût cet ordre comme un coup de foudre ; il vid d'abord toutes les conséquences de cette retraite, & il les fit voir à son oncle. Mon frere, luy dit-il, ne te croira pas ou assez fort, ou assez hardy pour l'attaquer. Une contre-marche si prompte te va faire perdre la moitié de ton armée : Ces Chefs que tu laisses aller s'en vont à Keffe demander de l'employ : Le Roy & le Divan t'amusement tandis que mon frere se fortifie, & t'abandonneront quand il sera le plus fort. Il ne le sera jamais, répondit Laffis : Mais quoy qu'il en puisse arriver, je ne veux pas mettre le Divan de son party. Remenons donc l'armée du costé de la



Ville ; si ton frere demeure armé, nous en aurons fait un ennemy de l'Etat, & il y aura beaucoup de risque & peu de profit à le suivre. Ally obeit malgré luy, & la suite n'a que trop justifié sa repugnance.

Mameth sur le bruit de la marche de son oncle avoit déjà pris la resolution d'abandonner Keffe. Il n'avoit pas jugé à propos de s'enfermer dans une place, & il faisoit battre aux champs quand il apprit que Laffis s'estoit retiré. Cette nouvelle luy persuada qu'on le craignoit, & il passa tout d'un coup de la peur d'estre attaqué à l'audace d'attaquer : Il fit la reveuë de son armée, il la trouva grossie du débris de celle de son oncle, & il ne balança point à la faire marcher contre Tunis.

Laffis se repentit alors d'avoir eu trop de ménagemens. Il eut recours au Divan. Le Roy pour gagner temps fit résoudre qu'on députeroit à Mameth ; mais il l'avertit secretement de n'avoir aucun égard à la députation, d'avancer toujourns vers la Ville, & de presser vivement Laffis, dont les troupes estoient dispersées, & dont le Divan n'épouferoit point les interests.

On vid deux jours après le fruit de cet avis. Les députez écrivirent que Mameth les avoit retenus, qu'il ne vouloit point se rapporter de ses affaires au Divan, & qu'il ne pretendoit plus se confier qu'à son épée.

Le Roy content d'avoir amené les choses jusqu'à ce point, fit sçavoir à Laffis la réponse de Mameth ; Il luy fit dire que le Divan ne voyoit point de seure-

té à se declarer contre un homme qui avoit la force à la main , & de qui on seroit bien-tost contraint de recevoir la loy ; qu'ainsi le meilleur party estoit d'appuyer son neveu , & de luy faire des conditions avantageuses.

Cet expedient estoit rude. Mais Laffis trahy & abandonné n'en voyoit point d'autre à prendre. Le desespoir luy fit faire encore pis qu'on ne luy avoit conseillé, il envoya un de ses amis demander la paix à son neveu, luy presenter l'Etendart de Bey, & luy offrir toute la Charge. L'insolence de Mameth s'accrût par la soumission de son oncle. Apportez-moy sa teste, répondit-il, ou remportez son Etendart.

La ferocité de cette réponse rapella la vigueur de Laffis.

Ton frere est un barbare, dit-il à Ally, nous n'avons plus de temperamens à chercher avec luy; pourvoyons à nostre seureté, nous pourvoirons après à nostre vangeance. Sortons de cette Ville, qui est le centre de la perfidie; va liguier tous nos amis: Je vais à Constantinople interesser la Porte dans nostre deffense.

Ally tomba dans ce sentiment; Mais la difficulté estoit de trouver un bâtiment pour porter Laffis à Constantinople. La fortune en amena un tout exprés dans le port de la Goullette. C'estoit une Tartane Francoise qui alloit charger du bled au bastion de France. On pria Santy Consul de la nation Genoise de disposer le Patron à changer de route. Santy luy offrit un Nolis capable de le dé-

dommager. Le traité conclu, on fit porter toute la nuit dans la Tartane ce que Laffis avoit de plus précieux. Le lendemain on acheva de charger, on appareilla. Laffis suivy d'un petit nombre d'amis se rendit à bord, & n'y fut pas plûtost qu'il eut le déplaisir de voir piller par ses Esclaves les derniers ballots de son bagage. La crainte qu'il eut que cette sedition domestique n'eût de suites plus fâcheuses, l'obligea de commander aux Officiers de sa maison qui estoient encore dans les chaloupes, de presser leur embarquement. Ally son Tresorier, Chaban son Lieutenant, Assan Chef de ses Esclaves, les deux Moustapha, l'un Genois, & l'autre Portugais, soixante autres domestiques, & quarante Esclaves se jetterent avec précipitation dans

la Tartane , chargez de ce qu'ils purent prendre de meilleur , & laisserent les chevaux & les restes sur le rivage. Les Arabes se firent de tout , & pillerent comme leur ennemy , celuy que huit jours auparavant ils respectoient comme leur maistre.

De cruelles reflexions sur l'état de sa fortune , sur l'infidelité de ses amis , & de ses valets mesme luy rendoient la veuë de Tunis odieuse : Mais rien ne le fâchoit davantage que de laisser ses Vaisseaux & ses Galeres , une infinité de meubles somptueux , d'Esclaves , & d'autres richesses , à la disposition de son neveu , tandis qu'il se commettoit à la mer dans un bâtiment , où il y avoit tout à craindre. *Eloignons le port* , dit-il au Patron , *& mets le vent dans les voiles*. L'ordre fut executé. Le  
vent

vent estoit Nor-ouïest, & portoit à Tripoly, on y arriva en fort peu de temps.

Le Pacha & le Divan de cette Ville firent à Laffis un accueil aussi favorable que s'il n'eût pas esté malheureux. Ils luy offrirent du secours; & pour luy donner lieu de se fier à leur estime & à leur sincerité, ils le rendirent arbitre de la paix qu'on traitoit alors avec l'Angleterre. Il negocia si heureusement au gré des deux partis, qu'ils luy en témoignèrent une égale reconnoissance. Les Anglois luy donnerent deux vaisseaux de guerre pour le porter à Navarin, d'où il continua son voyage par terre jusqu'à Constantinople.

Ally n'eut pas plûtost perdu son oncle de veuë qu'il tomba dans de grandes irresolutions

sur la conduite qu'il avoit à garder. Ses principaux domestiques tâcherent de le raffermir ; mais toutes les difficultez qui se presentoient en foule à son imagination , le jetterent dans un abbatement , dont il n'avoit point encore paru capable. Il aima mieux se livrer à la mercy de son frere , que d'effuyer la froideur , & peut-estre le refus de ses amis. Il s'enferma dans sa maison , & il y attendit sa destinée. Il avoit eu le don de plaire à tout le monde , beaucoup de gens s'interessèrent dans sa disgrace , & firent tant qu'ils le reconcilierent avec Mameth ; mais celui-cy le reçût avec tant d'orgueil , qu'il sembla plutôt pardonner à un sujet qu'il avoit réduit , que s'accommoder avec un frere qu'il avoit dépoüillé. Ainsi selon toutes les apparences , cet-



te reconciation n'estoit pas trop  
seure.

Mameth estoit venu camper  
à la veuë de Tunis deux jours  
après le départ de son oncle. Le  
Roy & le Divan luy avoient fait  
ouvrir les portes, & quoy qu'il  
n'eût jamais tiré l'épée, on ne  
manqua pas de luy dire que sa  
victoire estoit d'autant plus bel-  
le, qu'elle n'estoit point san-  
glante. Il estoit trop cruel pour  
gôuter cette flaterie, & il sen-  
toit que la teste de son oncle  
manquoit à ce vain triomphe.  
Il auroit volontiers tourné sa  
barbarie contre sa tante, s'il  
n'avoit aprehendé que le sang  
d'une femme ne criât vangean-  
ce; Il se contenta de saccager  
son Palais, d'en murer les por-  
tes, & de la tenir captive. Cette  
Dame illustre par sa naissance,  
plus illustre par sa vertu, & aussi

*Traite-  
ment  
que Ma-  
meth  
fait à sa  
Tante.*

fiere que belle , ne daigna pas ouvrir la bouche pour se plaindre , & ne leva pas mesme les yeux sur son persecuteur.

Les creatures de Laffis croyoient leur perte toute certaine ; mais Mameth fut conseillé de les épargner , pour ne s'attirer pas la haine de tous les Grands , dont ils estoient ou parens , ou alliez. Ce ne fut pas sans peine qu'il suspendit sa rage , & qu'il differa tant de sacrifices. Le soin de s'établir l'emporta pourtant sur l'impatience de se vanger ; Il jugea qu'il n'y avoit rien de plus important à faire que de se mettre en possession de la Charge qu'il avoit usurpée. Il en alla faire les fonctions ; Mais avant que de partir il envoya son frere au Bardo , & luy fit deffenses d'entrer dans Tunis sur peine de la vie. Il luy

donna pour surveillant Mameth Ben-Ally son cousin maternel, à qui il laissoit le commandement pendant son absence.

Ally prit cette deffense injurieuse pour une précaution contre les intrigues qu'il pouvoit faire dans la Ville, mais il ne sçavoit pas qu'il estoit marqué & gardé comme la premiere victime que Mameth devoit immoler à son retour. Des amis plus clairs-voyans que luy découvrirent ce secret, & luy apprirent que sa mort estoit résolüe: Ils luy représenterent qu'il y avoit de la lâcheté à donner sa teste à un Tyran, contre lequel il pouvoit se défendre, & ils luy offrirent cinq cens chevaux prests à l'escorter, avec un grand nombre d'amis disposez à suivre sa fortune. Enfin ils le presserent de se déterminer sur

le champ , & ils luy dirent qu'ils ne luy répondoient de rien , s'il attendoit jusqu'au lendemain à se refoudre.

IV.  
Fuite  
d'Ally  
dans le  
Royaume  
d'Alger.

La nécessité de se sauver , le peril d'attendre , l'ardeur de se vanger , & l'esperoir de réussir déterminerent Ally à profiter de l'occasion presente. Il employa tout le jour à faire dresser son équipage , & il partit à l'entrée de la nuit ; Il ne s'arresta qu'à Bonne , place maritime du Royaume d'Alger , & de là il envoya Chelebi son beau-pere demander la protection du Roy & du Divan.

Les Etats voisins & concurrens ne manquent jamais d'estre ennemis , ou couverts , ou declarez. Les mécontens de l'un sont toujours bien reçûs dans l'autre , quand ils ont assez de credit pour allumer & pour en-

tretenir une guerre intestine dans leur patrie. Le Roy & le Divan d'Alger regarderent Ally comme un Chef de party qui leur pouvoit estre utile , ils l'accueillirent favorablement , & luy promirent toute sorte d'assistance.

Ce premier bonheur fut suivy d'un autre plus grand. Un Sultan Arabe , descendu de la plus ancienne race des Rois d'Affrique , voisin des Algeriens , sur qui il avoit gagné six batailles, maistre d'un grand Etat & d'une nation guerriere , & pourvû de toutes les qualitez d'un grand Prince , entra genereusement dans les disgraces d'Ally. Il avoit eu beaucoup d'estime & d'amitié pour Mourat , & peu d'occasions de luy en donner des marques. Il voulut faire valoir pour le fils les sentimens qu'il avoit

eus pour le pere. Il partit du fond de ses Etats, & vint exprés à Bonne pour offrir au malheureux Ally un azile, de l'argent, des troupes, & sa personne mesme. Ally le regarda comme son Ange tutelaire, le suivit, & s'abandonna tout entier à sa conduite.

Nous avons remarqué qu'il y avoit eu de grandes liaisons entre ce Sultan & Mourat. Ils avoient resolu tous deux de les fortifier par une alliance. Le Sultan avoit une fille âgée de quinze ans. Il l'avoit destinée à un des fils de Mourat, mais le choix en avoit esté reservé à la Princesse; les portraits avoient esté envoyez de part & d'autre. Le portrait de la Princesse avoit également charmé Mameth & Ally. Leurs portraits n'avoient pas également plû à la Princesse:

Mais

Mais elle les avoit regardez tous deux avec tant de froideur, que son pere n'avoit pû d'abord découvrir son panchant. Ne vois-tu rien là qui te touche ma fille , luy dit alors le Sultan ? l'un de ces deux freres sera ton époux : lequel te plaiſt davantage ? Celuy que tu choiſiras Seigneur, répondit la Prin- ceſſe. Non, reprit le Sultan, choiſis, je m'en remets à ton inclination. Et moy, Seigneur, à ton jugement, repliqua t'elle, mon inclination peut eſtre aveu- gle, ton jugement doit eſtre infaillible. Le Sultan ſatisfait de la modeſtie & de la défe- rence de ſa fille, luy dit : Ma fille n'employe point ton eſprit à trahir ton cœur. Je te laiſſe ces deux portraits, conſulte-les à loisir ; & puis que je te donne la liberté de te déterminer, n'at-

T

tends pas que je te détermine. Cet entretien finit , la Princesse se retira dans sa chambre , le Sultan fit appeller la Gouvernante des Esclaves , & la chargea d'observer ce qu'il arriveroit de ces portraits. Il apprit dès le mesme jour que l'un avoit esté abandonné sur un Sopha , & que l'autre avoit esté regardé long-temps avec beaucoup d'application.

Le lendemain le Sultan entra dans la chambre de la Princesse, il trouva le portrait de Mameth voilé , & celuy d'Ally découvert & placé vis-à-vis de son lit. Tu as donc pris party ma fille , luy dit-il , & voila ton époux ? Pourquoy Seigneur , répondit-elle ; est-ce une declaration en faveur de celuy-cy , que de l'avoir mis le premier en place. Tu n'avois qu'à venir un moment plus tard,



tu y aurois vû l'autre , & tu n'aurois remarqué aucune preference. Que de détours inutiles pour me cacher ton inclination, reprit le Sultan, ne t'ay-je point avertie d'occuper ton esprit à trahir ton cœur , & que si tu ne te servois de la permission que je te donne de choisir , je choisirois pour toy ? Et moy , Seigneur , repliqua la Princesse, ne t'ay-je pas dit que je trouvois plus de seureté à suivre ton jugement que mon inclination ? Le Sultan qui prenoit plaisir à exercer la modestie de sa fille , prit le portrait de Mameth & le luy presenta. Hé bien , puis que tu veux que ce soit icy mon affaire plus que la tienne , rends moy l'autre portrait , & garde celuy-cy. La Princesse pâlit à ce discours ; le Sultan après avoir surpris ce mouvement , ajoûta :

T ij

Tu as peur que ton inclination ne te trompe ; je ne veux pas estre trompé par la mienne. Ally ma d'abord parû digne d'estre mon gendre , je veux examiner s'il ne m'a point imposé : tu sçauras demain à quoy tu t'en dois tenir. La Princesse, à qui la couleur estoit revenuë, regarda son pere avec un peu plus de confiance , & luy dit : Seigneur, ne voudrois-tu point prendre encore celuy-cy pour les comparer tous deux ? Non ma fille, répondit le Sultan ; je vois bien que la comparaifon est toute faite dans ton cœur, elle l'est aussi dans le mien ; Ally sera ton époux. A ces mots il la prit entre ses bras, & en mesme temps il se sentit embrassé avec tant de tendresse, qu'il connût bien qu'il avoit rencontré l'inclination de sa fille. Il remporta

le portrait de Mameth ; celuy d'Ally demeura dans la chambre de la Princesse.

Ce jeu du Sultan, & le sort de ces portraits tenoit encore quelque chose de la galanterie que ce Prince avoit herité de ces ancestres. Ce fut une petite histoire qui ne fut pas secreete dans sa Cour, & qui bien-tost après se répandit plus loin.

Mourat l'avoit apprise du Sultan, mais il ne l'avoit point revelée : il avoit mesme soigneusement caché à ses deux fils une concurrence qui pouvoit faire naistre entr'eux de la jalousie & de la haine, & il avoit resolu de marier l'aîné assez avantageusement pour le mettre hors d'estat d'envier le bonheur du cadet ; une mort trop prompte avoit trompé la prudence de ce pere, l'attente du

Sultan, & les vœux de la Princesse, & à mesme temps elle avoit ruiné l'intelligence des deux freres.

Mameth avoit trouvé dans les papiers de son pere la lettre du Sultan. Jusques-là il n'avoit hay son frere que comme un concurrent en fortune, mais sa haine passa jusqu'à la fureur dès qu'il le regarda comme un rival en amour, & comme un rival heureux.

C'est assez de l'ambition dans le cœur d'un barbare pour y étouffer tous les sentimens de la nature. Que ne fait-elle point quand elle y est jointe à la jalousie ? Mameth possédé par ces deux passions violentes, s'estoit déterminé à répandre le sang de son frere. Le dessein de cet attentat, dont la cause estoit si secreete, avoit esté heureusement

découverte. Ally reduit à mandier du secours dans les Etats voisins, s'estoit par le bruit de ses malheurs attiré la protection du Sultan, qui l'avoit véritablement designé pour son gendre, mais qui avoit eu peut-estre d'autres veuës depuis la mort de Mourat. Ainsi Ally en fuyant un frere, qu'il ne connoissoit pas pour son rival, se rencontra auprès d'une Princesse qu'il ne connoissoit pas pour son Amante : & le jaloux Mameth en destinant son frere à la mort, ne fit que le livrer à l'amour.

Le Sultan ravy d'avoir trouvé dans la personne d'Ally encore plus qu'il n'avoit crû voir dans son portrait, se confirma dans le dessein qu'il avoit fait avec Mourat. Mais il ne s'ouvrit de rien pendant le voyage. Il voulut

tanter le cœur d'Ally comme il avoit tanté celuy de la Princeſſe , & connoiſtre ſ'il avoit pour elle les mouvemens qu'elle avoit eus pour luy. Il ne luy declara pas meſme qu'il avoit une fille ; & pour avoir tout le plaifir de le ſurprendre , il écrivit à la Princeſſe , & luy donna ordre de ſe meſſer avec ſes Eſclaves , & de ſ'habiller comme elles.

Ally arrivé au Palais du Sultan , & receu avec beaucoup d'appareil & de réjouïſſance, fut d'abord conduit dans un appartement ; le Sultan luy laiffa le temps de ſe delaffer & de ſe rafraîchir , & revint bien-toſt pour luy faire voir le reſte du Palais. La plus grande marque de confiance qu'on puiſſe donner aux étrangers , eſt de les introduire dans l'appartement des femmes. Le Sultan y fit entrer Ally. Elles

estoyent toutes parées de leurs plus magnifiques habits, & toutes brillantes de pierreries. Les Esclaves mesmes estoyent vestuës si proprement, que la Princesse confonduë dans leur nombre ne laissoit pas de paroistre avec toutes ses graces naturelles.

L'émotion que luy causa la presence d'Ally, qu'elle n'attendoit point, & qu'elle croyoit perdu pour elle, rendoit ses yeux enflammez & toutes ses couleurs plus vives. Le portrait qu'elle avoit de luy n'estoit peut-estre pas assez ressemblant pour ne luy pas laisser quelque doute; mais aussi il ne l'estoit pas assez pour s'éclaircir: Elle cherchoit la verité dans les yeux de son pere, qui la luy cachoit avec soin, & qui prenoit plaisir à l'embarrasser. Cependant plus il affectoit de froideur, moins

elle en sentoit. Elle se confir-  
moit de temps en temps par  
des œillades dérochées. Oüy  
c'est luy-mesme, disoit-elle, &  
si ce n'estoit pas luy, pourquoy  
mon pere l'auroit-il amené dans  
cet appartement, & pourquoy  
m'auroit-il voulu voir tra-  
vestie.

Tandis que la Princesse estoit  
dans cet embarras, Ally qui l'a-  
voit distinguée par je ne sçay  
quel air de grandeur & de li-  
berté qui démentoit le roolle  
qu'on luy faisoit jouer, la con-  
sideroit attentivement. Le Sul-  
tan ne perdoit rien de ce qui se  
passoit entre ces deux Amans;  
& après avoir bien remarqué  
que la Princesse arrestoit les  
yeux & occupoit l'esprit d'Ally,  
il rompit ainsi le silence.

Tu me paroiss triste, Seigneur:  
Vois-tu icy quelque chose d'af-



fligeant pour toy ? Je faisois une reflexion que tu n'as peut-estre jamais faite , Seigneur , répondit Ally , en s'écartant un peu de cette troupe de femmes , pour n'estre entendu que du Sultan : J'admirois , poursuivit-il , par quel bizarre principe d'humanité la servitude a esté introduite dans le monde ; & comment les hommes se sont imaginez qu'ils pouvoient se rendre maîtres de la vie & de la liberté de leurs semblables , te semble-t'il que le droit de la guerre doive s'étendre jusques-là ? Je sçais bien qu'on a pretendu que la vie du vaincu estoit à la disposition du vainqueur , & qu'il a paru moins barbare d'oster à nostre ennemy la liberté , que la vie. Mais sur quel fondement avons-nous crû que sa vie fust en nostre pouvoir , quand il n'est

plus en estat d'attenter à la nôtre. Tous les prisonniers de guerre, soit qu'ils ayent mis les armes bas, soit que nous les ayons desarmez, doivent estre en sûreté avec nous, parce que nous ne combattons pas pour tuer des hommes, mais pour conquerir des Etats. Combien avons-nous moins de droit sur la vie des peuples qui habitent ces Etats; & si leur vie n'est point à nous, pourquoy la leur faisons-nous racheter par leur liberté? Nous faisons pis encor, nous chassons aux hommes comme aux bestes. Nos incursions, & nos descentes ne sont-elles pas des especes de chasse? Nous enlevons tout ce que nous rencontrons, ou nous tuons tout ce que nous ne pouvons enlever; & nous faisons nos esclaves d'une infinité de creatures qui n'estoient point

nos ennemis. Que devient alors ce fondement de la servitude ; & par quel droit sommes-nous les maîtres de la vie de ces gens, dont nous nous contentons d'usurper la liberté? La plaisante humanité que la nôtre! Nous aimons mieux un Esclave, qu'un Maure. C'est dommage qu'un Maure ne nous est plus utile, nous l'aimerions mieux qu'un Esclave.

Voilà une reflexion bien sérieuse & bien profonde, répondit le Sultan ; tu n'es peut-être pas le premier qui l'a faite. Mais dis-moy je te prie, n'avez-vous pas aussi des Esclaves. Oüy, répondit Ally, mais c'est que nous ne sommes pas plus justes que les autres. Sçais-tu donc le moyen de faire une autre espèce d'homme, répondit le Sultan. Cela ne feroit pas necessai-

re , repartit Ally , il y a des Royaumes entiers où on ne connoist point de servitude , & tu sçais dès qu'un Esclave touche la terre de France il est libre. Cependant les François , & le reste des Européens ne sont ny plus justes , ny d'un meilleur commerce que nous. Hé bien Seigneur , repliqua le Sultan , il faut donc changer les mœurs de l'Asie , & de l'Affrique. Alons conquérir cette moitié de terre , & puis nous parlerons de la reformer , & peut-estre que , tout considéré , nous luy laisserons ses Loix , & ses Coûtumes. Qu'importe , après tout , si tous les hommes sont injustes , que nous le soyons de ce genre d'injustice , ou d'un autre. Que sçavons-nous si les sujets des Royaumes dont tu parles trouvent la domination de leurs Princes aussi

douce que la nostre. Pourquoy viennent-ils chercher à vivre chez nous, s'ils sont si bien chez eux ? Il y a grande apparence que leur condition n'est pas meilleure que celle de nos peuples, à qui il ne prend point tant d'envie d'errer par le monde. Mais dis-moy, Seigneur, d'où vient que cette reflexion ne t'est pas venuë en faisant la reveuë de tes Esclaves ? Voudrois-tu bien m'avoüer ce qui te la fait faire aujourd'huy.

Ally rougit à cette question. Le Sultan souÿrit & le pressa davantage. Je te confesse, répondit Ally, que je voy icy des Esclaves qui meritoient bien d'estre Reines. Je n'ay pû m'empescher de plaindre leur condition ; & la pitié m'a insensiblement jetté dans la réverie dont tu as voulu que je te rendisse

compte. Elles ne sont pas trop malheureuses , Seigneur , puis que tu t'interesses dans leur fortune , dit le Sultan , mais qui sont celles qui t'ont paru dignes d'un meilleur sort ? Ally trouva cette question délicate , & ne sçavoit comment y satisfaire ; il craignoit de découvrir trop indiscrettement ce qu'il sentoit pour la Princesse , qu'il prenoit pour une Esclave favorite , & en mesme temps il se fit un scrupule d'en indiquer une autre. Il s'avisa de l'expedient d'en montrer trois au Sultan , & la Princesse fut la troisiéme. Elle avoit presque toujourns eu les yeux sur Ally pendant cette conversation secreete , dont elle avoit oüy quelque chose. Elle avoit mesme pris garde qu'il la regardoit souvent , & d'une maniere si tendre , qu'elle marquoit

quoit beaucoup plus que de la compassion. Elle ne doutoit plus que ce ne fust l'époux qui luy estoit destiné, & que le Sultan n'eût pris plaisir à donner un air de galanterie & de mystere à cette premiere entreveuë : Mais quand elle vit qu'Ally la designoit la derniere, toutes ses pensées se confondirent : elle crût qu'elle luy avoit paru la derniere en merite, le dépit s'empara de son cœur, & le dédain de ses yeux : Elle baissa son voile, & ne voulut plus ny voir, ny estre veuë.

Cependant le Sultan commanda aux trois Esclaves d'approcher, & leur dit, Voicy un libérateur que le Ciel vous envoie, laquelle de vous veut estre libre ? Toutes garderent le silence. Le Sultan adressa la parole à Ally : Seigneur, luy dit-il,

apprend-leur quel bien c'est que la liberté : Tu vois qu'elles ne le connoissent pas assez pour le desirer. Je te donne les deux premières que tu as marquées, je voudrois te pouvoir donner la troisiéme, mais je luy ay promis de ne disposer jamais d'elle sans son consentement ; il faut sçavoir si elle veut bien passer de mes mains dans les tiennes.

Je ne comprends rien, Seigneur, à tout ce que tu dis, ny à tout ce que tu fais, dit la Princesse : mais si tu as besoin de mon consentement pour disposer de moy, tu cours risque de me garder long-temps. Je ne changeray point d'estat sans avoir de bonnes raisons pour le faire.

Ally picqué de la fierté de cette réponse, dit au Sultan : Cette Esclave, à ton avis Sei-



gneur, ne sçait-elle point ce que c'est que la liberté? elle est bien plus que libre, elle est fiere & elle sent bien que tu l'aimes. Ouy, Seigneur, je l'aime, repartit le Sultan, elle en est bien persuadée, & elle en fera bien-tost encore plus convaincuë. Quoy Seigneur, reprit Ally, te restet'il quelque chose à faire pour l'asseurer de ton amitié? Le principal, repliqua le Sultan. Je m'étonne comment tu en es encore là, dit malicieusement Ally; mais enfin tu sçais bien pourquoy tu as tant differé: Je t'attendois, Seigneur, dit Soliman, & sans cela ce feroit une affaire faite. Ally surpris s'écria, moy Seigneur, tu ne me connoissois pas; & d'ailleurs je ne suis gueres propre à te rendre service en cette occasion. Le Sultan souïriant luy dit, tu y

est plus propre que tu ne penses. Je n'en viendrois pas à bout tout seul, cette Esclave est mutine, & ne se rendra pas sans quelque cérémonie: Adresse-toy donc au Muphti, reprit brusquement Ally, car pour moy si j'avois crédit sur elle, je ne pense pas qu'il te fust utile. Tu n'es donc pas content de ces deux compagnes que je t'ay données, reprit le Sultan? Je te rends graces Seigneur, dit Ally, du present que tu m'en as fait. Je leur donne leur liberté, à condition qu'elle n'abandonneront point leur compagne, pendant tout le temps que j'auray l'honneur d'estre auprès de toy. Ce petit mouvement de jalousie ne déplût point à la Princesse, & divertit beaucoup le Sultan. Tu te vanges de ma raillerie, dit ce pere, qu'Ally

prenoit pour son rival , & tu veux mettre un obstacle à mon plaisir ; mais prend garde que ta vengeance ne retombe sur toy : tu voudrois quelque jour en voir une teste à teste , & les deux autres te feront incommodes. En voila deux livres , & à une condition qu'elles observeront peut-estre à tes dépens. Il n'importe , dit Ally : Mais n'affranchiras-tu point celle que tu gardes ? Je t'ay déjà déclaré que je l'aimois , dit le Sultan , repose-toy sur moy de sa fortune. Cependant laissons-les expliquer entr'elles sur leur nouveau sujet de joye , & allons faire un tour de promenade.

Cette conversation finie , ils sortirent ensemble , & s'allèrent promener à cheval dans un bois de palmiers , où après avoir plaisanté quelque temps sur l'a-

vantage des Esclaves, ils s'entretenrent de projets de guerre.

Le Soleil estoit prest de se coucher quand ils rentrerent au Palais. C'estoit l'heure de la priere : ils se retirerent chacun dans leur appartement. Le Sultan n'eut pas plûtoſt ſatisfait à ce devoir qu'il passa dans la chambre de sa fille, qu'il trouva d'une parure & d'une gayeté extraordinaire. Les deux affranchies qui estoient auprès d'elle estoient vestuës avec moins de magnificence, mais avec autant de propreté.

Il me semble, dit-il à sa fille, que tu as pris assez de soin pour plaire. Oüy Seigneur, répondit-elle ; Mais n'est-ce pas ton intention ? Je te trouve bien disposée à estre infidele, repliqua le Sultan, hé que deviendra cet Amant que je t'avois desti-

né ? C'est ton affaire Seigneur , dit-elle en riant , tu sçais bien par où tu en sortiras ; pour moy je ne le connois point , je n'en suis pas connuë , je ne sçay pas ses sentimens , il ignore les miens : que puis-je faire de mieux que de suivre tes volontez ? Je n'ay point changé pour luy , dit le Sultan. Ny moy , repartit la Princesse. Avouë pourtant , reprit le Sultan , que cet Etranger ne te déplaißt point. Non , répondit-elle , hé pourquoy me déplairoit-il , puis qu'il te plaißt assez pour le faire entrer dans tes plaisirs , & dans le secret de ta famille ? Tu n'as jamais fait cette grace à personne ; & celuy à qui tu la fais a la mine d'en recevoir bien d'autres.

Le Sultan vid bien que sa fille avoit reconnu Ally , & qu'il

estoit inutile de jouer davantage avec elle sur ce sujet. Je ne trouve pas, luy dit-il, le portrait que tu as assez ressemblant pour t'avoir si-tost fait connoistre l'original. Il faut qu'il t'aye fait une impression bien vive. Seigneur, répondit-elle, depuis que tu me l'as laissé j'ay eu le temps de l'étudier. Il est vray, repartit le Sultan, & j'ay eu le loisir de me repentir de te l'avoir laissé. La mort de Mourat, & le desordre de ses enfans m'avoient osté toute l'esperance de ce mariage. Je t'ay caché & l'un & l'autre, pour t'épargner la peine de combattre une inclination que j'avois bien voulu faire naistre. J'attendois que le temps la détruisist insensiblement; mais la destinée qui fait toutes les unions te ramene, contre toute esperance, un époux  
que

que je croyois perdu. Le Sultan prit icy occasion de luy raconter ce qu'il sçavoit de l'Histoire des deux freres, de l'usurpateur, & des attentats de l'aîné, de la fuite du cadet, & de l'oncle. Il ajoûta qu'il s'estoit resolu d'entrer dans les interests du malheureux, par l'estime qu'il avoit pour luy, & par la tendresse qu'il avoit pour elle; qu'il estoit allé prendre Ally dans les Etats d'Alger, où il estoit refugié, & qu'il pretendoit le faire rentrer dans son bien à la teste de trente mille hommes; qu'il ne doutoit point que cette protection n'engageât Ally à souhaiter son alliance, & que l'amour feroit le reste. Il l'avertit qu'Ally ne sçavoit pas encore qu'il avoit une fille, qu'il ignoroit mesme les mesures prises avec Mourat; & c'est pour cela,

continua-t'il, que j'ay voulu découvrir si son cœur estoit fait pour toy, comme le tien pour luy, que je t'ay fait déguiser, que je l'ay introduit dans l'appartement des femmes, & que je luy ay donné le choix de mes Esclaves. Seigneur, luy dit-elle en l'interrompant, n'as-tu pas remarqué que je ne suis pas la premiere sur laquelle il ait jetté les yeux ? Oüy, répondit le Sultan; mais j'ay observé que tu es la seule sur laquelle il les ait arrestez. Je me suis mesme aperçû de ton dépit: Cependant je suis bien trompé, ou la suite t'a bien défâchée. Nous en sçaurons bien-tost davantage, je vais le rejoindre, & je reviens avec luy. Fais retirer tes affranchies, & voile ce portrait.

Le Sultan partit ainsi de la chambre de sa fille, & passa dans



l'appartement d'Ally. Seigneur, luy dit-il, je t'ay laissé tout le temps d'adorer Dieu ; que t'a-t'il inspiré de nouveau, ou que luy as-tu demandé ? Sa bonté, répondit Ally, s'est assez déclarée pour moy, quand il m'a fait l'objet de ta generosité, & de ton amitié ; Je ne luy en demande, & à toy aussi, que la continuation. Ce que j'ay fait jusqu'à present, dit le Sultan ne t'en répond-il pas assez ? Je suis prest de faire davantage. J'ay une fille qui n'est pas tout-à-fait dépourveuë d'aggrémens, elle fera si tu veux ta femme ; mais je ne veux pas que tu l'acceptes par complaisance. Il faut qu'elle entre dans ton cœur par tes yeux, les peres sont souvent de mauvais juges du merite de leurs enfans. Je te diray pourtant qu'elle ressemble à l'Esclave que tu as veuë,

& que cette ressemblance est le fondement de mon amitié pour cette Esclave. C'est trop Seigneur, dit Ally, que d'estre si belle & d'estre ta fille : je n'ay garde de me refuser une fortune si flatteuse. Le bien que tu m'offres m'est un gage pour l'avenir, & j'espere que le Ciel me rendra tout ce qui m'appartient, puis qu'il me donne plus que je ne merite. Tranchons Seigneur sur ces honnestetez, dit le Sultan, allons voir si ma fille aura le don de te plaire. Je te prie de me le dire sincerement, je ne pretends pas te faire acheter mon secours. Je suis mon inclination en te donnant ma fille, ne force pas la tienne en la recevant : soit gendre, soit amy, compte sur mes services & fois seur que rien ne me detachera de tes interests. Je relâche

de la severité de nos mœurs pour te mettre en état de ne rien faire à l'aveugle. Je sçay qu'il faut connoistre avant que d'aimer ; allons donc voir si tu aimeras. A ces mots le Sultan prit Ally par la main, sans luy donner le temps de répondre, & le conduisit à la chambre de sa fille.

La Princesse, qui n'avoit jamais receu d'homme, ne sçavoit où jeter les yeux, & son visage se para dans un moment de toutes les graces de la pudeur & de l'amour. Ally après l'avoir saluée avec un profond respect, se contenta de la regarder, & n'eut pas la force de rien dire. Sa surprise & son silence charmerent le pere & la fille : Le pere prit la parole.

Seigneur, dit-il, me parleras-tu avec la sincerité que je

t'ay demandée ? Oüy Seigneur ,  
répondit Ally. Si tu me promets  
de ne rien déguiser, je te jure par  
le Prophete que tu sçauras de  
moy tout ce que je sçauray moy-  
mesme , dit le Sultan. Avouë  
donc , reprit Ally , que voicy  
l'Esclave que j'ay veuë tantost :  
Je ne te fais pas cette question  
pour avoir une raison de ne la  
pas épouser ; le plus grand Sei-  
gneur de l'Affrique seroit trop  
heureux d'estre son époux ; mais  
qui peut aspirer à cette qualité,  
si tu es son Amant ? Je t'ay dit  
que je l'aimois , repartit le Sul-  
tan , & qu'elle en seroit bien-tost  
pleinement persuadée. Tu as  
mal interpreté ces paroles , par-  
ce que tu as crû qu'elle estoit  
mon Esclave. Je vais t'apprendre  
la raison de son déguisement.

Tu n'as peut-estre pas ignoré  
l'estime & l'amitié que j'avois

pour ton pere, non plus que les raisons sur lesquelles l'une & l'autre estoit fondée. Nous avions resolu de nous unir par une alliance. Il m'avoit demandé ma fille pour un de ses fils; Je la luy avois promise. Mais pour rendre cette alliance heureuse, nous trouvâmes à propos que l'amour fust de la partie, nous voulûmes sonder vos cœurs, & on crût devoir commencer par celuy de ma fille. Ton pere m'envoya le portrait de ton frere & le tien. Voila celuy de ton frere, dit-il, en le tirant de deffous sa veste: & voila le tien, ajoûta-t'il, en levant le voile qui le couvroit: Ally pâlit en jettant les yeux sur celuy de son frere, & rougit à la veuë du sien. Ces mouvemens si prompts, causez par la haine, & par l'amour, ne luy laisserent pas la liberté de par-

ler. Le Sultan continua , & après luy avoir appris ce qui s'estoit passé entre luy & sa fille , à l'occasion de ses portraits, il ajouta. J'envoyay peu de temps après celuy de ma fille à ton pere , & je l'informay de l'effet qu'avoient fait les vostres. Il me manda qu'il s'en falloit tenir au choix de la Princesse : Mais que ses deux fils l'ayant trouvée tous deux également aimable , il ne s'estoit ouvert de rien. Qu'il alloit marier l'aîné pour lever la concurrence des deux freres , & pour conserver l'union dans sa famille. Il est mort dans ce dessein , & sa mort suivie de vos divisions m'avoit fait desespérer du succès de cette affaire. Ta fuite en Alger m'en a rendu l'esperance ; le bruit de tes malheurs a réveillé ma tendresse , & j'ay crû qu'après t'avoir une

fois regardé comme mon gendre, j'estois obligé de faire ma fortune de la tienne. J'ay quitté mes Etats pour t'aller offrir mes forces, & je t'ay amené chez moy, comme dans ta maison. Je ne t'ay point parlé de ma fille, parce que j'ay voulu connoistre si tu sentirois pour elle, ce qu'elle a senty pour toy. Je te l'ay fait paroistre déguisée & confonduë parmy mes Esclaves, tu l'as démeslée dans ce nombre: Mais si j'ay pris plaisir à voir ton cœur aller si droit, je ne me suis pas moins diverty à voir ton esprit s'égarer. Tu as pris ma fille pour ma maîtresse, & tu es devenu aussi-tost jaloux qu'amoureux. Comprends-tu à present pourquoy je t'ay dit que je t'attendois pour luy donner les dernieres marques de mon amitié? Mais dis-moy, Seigneur,

n'avois-tu point vû le portrait de ma fille , & si tu l'avois vû , comment ne l'as-tu point reconnuë ?

Seigneur , répondit Ally , je ne l'ay vû qu'un moment , Mourat ne fit que nous le montrer à mon frere & à moy ; mais nous voyant tous deux dans l'admiration , il le ferra , & nous laissa dans la pensée que c'estoit le portrait de sa maîtresse. Il avoit fait faire les siens & les nostres quelques mois auparavant par un voyageur Anglois , qui travailloit au Bardo ; & si je ne me trompe , c'est ce mesme Peintre qui a fait le portrait de la Princesse. Oüy , répondit le Sultan , ton pere me l'envoya tout exprés. Ces circonstances ne te doivent plus laisser de doute.

Je n'avois pas besoin de tou-



tes ces particularitez pour me  
resoudre à me donner à la Prin-  
cesse, dit Ally, j'ay senty dès le  
moment que je l'ay veuë que  
j'estois à elle; j'aurois esté con-  
tent de l'épouser Esclave, je ne  
sçay si c'est un bonheur de l'é-  
pouser Princesse: Elle eût esté  
seure de n'estre que l'objet de  
mon amour, & peut-estre croi-  
ra-t'elle n'estre que l'objet de  
mon ambition. Ce que tu as  
déjà fait, & ce que tu feras à l'a-  
venir, dit le Sultan, la persuadera  
de ton amour. Mais, Seigneur,  
consulte la du moins, & sçache  
si je n'ay point le malheur de luy  
déplaire, répondit cet Amant.  
Je suis garant de son obeïssan-  
ce, repliqua le Sultan, & de son  
inclination pour toy. Je donne-  
ray ordre dès demain aux cere-  
monies de vostre mariage. Ce-  
pendant trouve bon que tes af-

franchies la gardent , & qu'elle ne te voye plus jusqu'à ce qu'elle soit à toy. Je n'ay rien à dire contre cet ordre , dit Ally. Mais , Seigneur , puisque contre la coutume tu m'as permis de la voir , permets-moy encore de luy protester que rien ne manque à ma félicité que l'assurance de faire la sienne. Ma destinée est si cruelle que je n'ose..... Le Sultan ne le laissa pas achever. Je me charge , luy dit-il , de sa fortune & de la tienne , je n'ay pas esté jusqu'à présent trop malheureux : L'amour que tu as pour ma fille te peut faire tout craindre , mais l'amitié que j'ay pour toy te doit faire tout esperer. La conversation finit là , & la Princesse ne s'en mesla que par des regards bien plus touchans que des paroles.

Le Sultan prit huit jours pour se preparer à cette feste, où tous les peuples prirent le soin de témoigner leur joye par des réjouïssances publiques. Après la consommation de ce mariage, on songea aux preparatifs de guerre ; le Sultan fit des levées tres-considerables dans ses Etats; les Algeriens envoyerent des troupes, & les autres amis d'Ally firent si bien qu'il se trouva en peu de temps à la teste de trente mille hommes. Il vint camper proche le Berber, riviere qui separe les Etats d'Alger, de ceux de Tunis. Ce poste luy estoit tres-avantageux tant pour avoir des fourrages en abondance, que pour attendre une occasion favorable d'attaquer son frere. Les habitans des montagnes d'Amedon & de Zellety se declarerent en sa faveur, & luy fourni-

*Maria-  
ge d'Al-  
ly.*

*Secours  
des Al-  
geriens.*

rent tous les vivres dont il avoit besoin. Plusieurs peuples à leur exemple firent la mesme chose ; si bien qu'il se vit en estat d'attendre avec patience , & de faire subsister son armée commodement.

Mameth avoit appris avec une douleur inconcevable l'évasion de son frere pendant son absence , & pour se mettre en estat non seulement de luy resister , mais aussi de l'accabler , il avoit commandé que l'on fist des recrues , qu'on levast de nouvelles troupes , & qu'on fist des magazins de vivres de tous côtez ; il avoit mesme envoyé à la Porte pour se rendre le Grand Seigneur & son premier Vizir favorables , en leur envoyant des presens tres-riches , & des attestations du Divan , du Roy & des principaux du Royaume ,

qui justifioient que Mameth-Laffis & Ally estoient la cause des desordres.

Vingt personnes des plus considerables du Royaume, & de la faction de Mameth, furent destinées à cette Ambassade; & pour la rendre plus éclatante, cinq vaisseaux furent armez pour les porter. Mameth ne doutoit pas d'obtenir la protection de la Porte, & s'estoit resolu de l'acheter à quelque prix que ce fust. Ces vaisseaux partirent de la Goulette & arriverent heureusement à Constantinople quinze jours devant Mameth-Laffis, qui estant débarqué à Navarin, poursuivit son voyage par terre à petites journées. Il fit avertir le Visir de sa venuë, & il eut ordre de se rendre à Andrinople, où estant arrivé il s'alla jetter aux pieds du grand

Visir Acmet Kuprully , qui le reçût favorablement , & luy promit de luy faire justice , & de luy donner toute sorte de satisfaction contre son neveu Mameth.

Les effets furent encore plus avantageux que les promesses par la faveur d'Ibraïm Aga Lieutenant du Visir. Cet homme éclairé & tres-capable de son employ par la connoissance qu'il avoit de l'estat de l'Empire Ottoman estoit maistre de l'esprit du Visir , qui plus attaché au vin qu'au ministere se reposoit sur luy de toute chose , ne voyoit rien que par ses yeux , & ne terminoit rien que selon ses avis. Ibraïm profitant de sa faveur ne perdoit aucune occasion de s'enrichir ; il vendoit la Justice & les grands emplois , il recevoit des deux parties contraires pour  
une

une mesme affaire, & se déterminoit toujours en faveur de celuy qui avoit le plus donné; Mais il agissoit en cela avec tant de précaution & tant d'adresse, qu'il eust esté tres-difficile de trouver sur quoy condamner sa conduite.

Ce fut avec plaisir qu'après avoir receu le present de Mameth-Laffis, & avoir reconnu la disposition où il estoit d'en faire de plus considerables, qu'il le receut avec mille protestations d'affection, & luy promit sincerement sa faveur. Il concerta avec luy toutes les mesures propres à faire réussir son dessein, & luy procura l'accueil favorable qu'il eut dans la premiere audience.

Il avoit dit au Visir que Laffis estoit un homme considerable, riche, & puissant, qui estoit trou-

blé dans ses Etats par des canailles , ce fut le terme dont il se servit , qu'il se presenteroit le lendemain à l'audiance.

Enfin peu de jours après les députez de Mameth furent aussi admis à l'audiance , offrirent leurs presens , & presenterent au grand Visir les lettres & les attestations du Roy , du Divan , & des principaux de Thunis , qui accusoient Ally & Mameth-Laffis de tous les desordres arrivez à Thunis. Laffis fut appelé pour répondre à ces accusations ; il se presenta avec assurance , & se défendit avec fermeté : Il pria le Visir de considerer qu'un criminel n'apporte point sa teste au tribunal de la Justice ; que s'il s'estoit senty coupable , qu'il auroit fait comme son neveu , qui n'osant paroistre aux pieds de sa Hauteffe envoyoit des députez



avec des actes faits ou par force, ou par personnes interessées à la revolte ; qu'il prioit son excellence de considerer que la plupart des signatures estoient falsifiées, & que mesme aucun des Envoyez n'estoit du corps du Divan, mais tous gens à sa devotion. Ces raisons prononcées avec hardiesse & soutenues par d'autres, qui quoyque plus secretes, estoient plus puissantes, parce qu'elles estoient plus precieuses, furent tres-bien receuës du Grand Visir, qui voulant neantmoins observer les apparences de la justice, renvoya les parties, disant qu'il vouloit s'instruire encore plus exactement du détail de toute chose ; qu'après cela il exposeroit les raisons des uns & des autres à sa Hauteſſe, & feroit justice.

Le temps qu'il prit pour cela

servit à conclurre le marché avec Mameth-Laffis, qui outre la grande somme d'argent & la grande quantité de pierreries qu'il donna, promit de rendre l'autorité du Grand Seigneur absoluë dans Tunis. Les choses estant ainsi concluës, on appella les deputez de Tunis, & le Grand Visir leur ordonna de reconnoistre Laffis, non seulement pour legitime Bey, mais encore pour Pacha, puisque sa Hauteffe le jugeoit digne de leur commander en ces qualitez, & qu'elle avoit si bien resolu de l'y maintenir: Que si on faisoit difficulté de luy obeïr, elle envoyeroit une armée à Tunis, afin de le faire recevoir. Une declaration si formelle fut suivie de l'investiture de Castan, que le Grand Visir fit mettre sur Laffis au nom du Grand Seigneur,

pour marquer que sa Hauteſſe luy avoit conſeré le Pachalik de Tunis, & confirmé le Beylik. Le Grand Viſir luy dit enfin que les ordres eſtoient donnez pour luy fournir cinq mille hommes, qui l'accompagneroient dans ſon Gouvernement. Les Officiers des vaiſſeaux & les Deputez ayant eſté témoins de toutes ces circonſtances, crurent qu'il falloit ceder au temps. Ils vinrent avec emprefſement chez Laffis luy demander pardon, & l'aſſeurer de toute la fidelité poſſible par des expreſſions ſi fortes, que Laffis eſtant preſque perſuadé de leur ſincerité, crût au moins qu'il acheveroit de les gagner par toute ſorte de bons traitemens : Il les careſſa, leur promit des avantages conſiderables ; & pour leur témoigner de la confiance, il ſe ſervit d'eux

pour preparer les choses necessaires à son départ ; de sorte que tout son équipage fut embarqué en peu de temps sur leurs cinq Vaisseaux , sur trois autres de Tunis qui se trouverent à Constantinople , & sur deux d'Alger.

Mameth ayant esté exactement averty de ce qui s'estoit passé à la Porte à son préjudice , & ne doutant point de sa perte , si Laffis débarquoit dans le Royaume avec l'autorité dont il venoit d'estre revestu , s'appliqua aux moyens de prévenir un si grand malheur. Il remontra aux Officiers du Divan que son oncle prenant possession du Pachalik , ne manqueroit pas de faire mourir ou d'exiler tous ses ennemis , & feroit ressentir à tout le Royaume les effets de sa vengeance ; Qu'il venoit avec des

troupes de la Porte pour casser & chasser de l'Etat les milices du païs; Que pour le dédommager des grandes sommes qu'il avoit données à la Porte, on luy avoit permis de mettre sur le peuple tels impôts qu'il luy plairoit; Qu'on ne pouvoit se garantir de tant de malheurs qu'en l'empeschant d'aborder dans le Royaume.

Ces discours estoient trop vray-semblables pour ne pas faire une grande impression sur ces esprits; Mameth les voyant disposez à prendre les resolutions qu'il voudroit, changea tous les Gouverneurs des places maritimes, & y mit des gens à sa devotion, avec ordre de tirer sur les Vaisseaux de Mameth-Laffis pour l'empescher d'aborder. Il crût qu'avec ses précautions il pouvoit attendre la ve-

nuë de son oncle , lequel avoit envoyé ses Vaisseaux jeter l'ancre à Bechiktach bourgade voisine de Constantinople , située en Europe à l'entrée de la mer Noire , où est le tombeau du fameux Barberouffe , & d'où l'on est dans un poste plus aisé pour mettre à la voile , que du port : On peut partir de ce lieu pour telle route que l'on veut , en sorte que les armées du Grand Seigneur y viennent ordinairement mouïller.

Mameth - Laffis qui n'attendoit plus qu'un vent favorable , ne manqua pas d'en profiter dès qu'il parût. Il s'embarqua à Bechiktach , & vint passer à la pointe du Palais Imperial , nommé le Serail nouveau ou pointe S. Dimitre, mit en panne , c'est à dire disposa les voiles de telle maniere , que les Vaisseaux n'avançoient

n'avançoient ny ne reculoient. Il se débarqua & vint saluer le Grand Seigneur dans son Kiof-que ou pavillon, au bord de la mer à l'entrée du port; le Grand Visir luy mit la veste ou castan au nom du Sultan, & luy ordonna, s'il rencontroit quelque obstacle à son débarquement en Affrique, de retourner aux pieds de sa Majesté Imperiale, pour en recevoir une armée capable de le rétablir par la force. On ne pouvoit pas le congédier plus agreablement; il en prit aussi un nouveau courage, & se rembarqua incontinent avec Ibraïm Pacha de Tripoly, qui chassé par les peuples de son Gouvernement, s'y en retournoit en vertu d'un commandement du Grand Seigneur, afin de reprendre possession. Mameth-

Laffis en ayant receu des honnestetez tres-grandes à son passage à Tripoly , l'y avoit laissé paisible à son départ de cette Ville ; mais il ne fut pas si-tost arrivé à Coron , que ce Pacha le rejoignant par le moyen d'un Vaisseau qui l'y porta en diligence , luy apprit que les Tripolins le contraignoient de fuir en abandonnant tout son bien , & il n'en falut pas davantage pour exciter la reconnoissance de Mameth-Laffis. Sa propre disgrâce & le besoin pressant qu'il avoit de son argent pour luy-mesme ne l'empescherent point de prester soixante mille écus à Ibraïm ; & n'en demeurant pas là , il l'avoit si bien appuyé de son credit , que la Porte le renvoyoit aux Tripolins , avec un ordre exprés de le recevoir.



Lors que Laffis remonté sur son bord eut fait mettre les voiles au vent, tous les Vaisseaux firent en mesme temps trois salves de toute leur artillerie pour sa Hauteffe, qui ne se retira qu'après avoir perdu de veuë ces dix Vaisseaux. Laffis en chemin faisant, & sous pretexte du vent, s'estant approché de \* Thinne & de Corfou tenta d'y estre receu, se flattant de l'obtenir par la consideration qu'il venoit de faire à Constantinople un Traité de paix au nom de Tunis & d'Alger avec les Venitiens. Il leur fit dire que n'y ayant plus de guerre, ils ne devoient pas faire difficulté de laisser entrer ses gens dans leurs places, & ses Vaisseaux dans leurs Ports pour y prendre les rafraichissemens necessaires; mais c'é-

\* Isles qui appartiennent aux Venitiens.

toit dans le dessein de s'en rendre maistre pour le Grand Seigneur ; soit que son Grand Vifir Acmet Pacha luy en eust donné un ordre secret , & que ce fust pour cette expedition qu'il eust fait embarquer avec luy les troupes qu'il conduisoit, ou soit qu'il se fust porté de luy-mesme à cette entreprise , bien persuadé que si elle réussissoit, le succès en seroit agreable à la Porte , qui pourroit prendre possession de ces Isles sans s'exposer au blâme d'avoir violé la paix en feignant de les achepter des Tunesiens & des Algeriens ennemis de la Republique de Venise. Ils en estoient effectivement ennemis : Car le Traité qu'avoit fait Mameth-Laffis ne regardoit qu'un certain nombre de bastimens Marchands Venitiens qui pourroient aller

librement à Tunis & Alger y trafiquer. Il l'avoit conclu avec Monsieur de Morosini Baille de Venise à Constantinople, lequel long temps avant le départ de ce nouvel amy, & mesme avant la negociation, ne manqua pas d'écrire, & reïterer les avis dans toutes les Isles, qu'il devoit partir avec dix Vaisseaux tant de Tunis que d'Alger, afin que l'on se tint sur ses gardes, & que les bastimens Marchands se retirassent en lieu seur.

L'on estoit de cette maniere bien préparé à se deffendre contre Laffis, soit qu'il voulust employer la force ou l'artifice: On tira mesme sur luy. Il y auroit lieu de s'étonner qu'il eust tâché de se prévaloir d'un traité qui ne concernoit point la guerre, & qui estoit fait sans l'auto-

rité des Puissances d'Alger & de Tunis qui pouvoient l'approuver, ou le rejeter, si l'on ne consideroit qu'il ne risquoit rien dans sa tentative, & qu'il la faisoit seulement en passant, avec dessein de continuer sa route en cas qu'il ne réussit pas.

Cette entreprise donc ayant manqué, Laffis continua sa navigation & se rendit en peu de jours à Tripoly, où ayant jeté l'ancre, un batteau chargé de quelques députez vint à bord du Vaisseau commandant. On les presenta aux deux Pachas; mais ils s'adresserent au seul Laffis, luy declarant qu'ils venoient au nom du Divan, & des Tripolins, afin de l'asseurer de la satisfaction qu'ils avoient de le sçavoir dans leur Port, tout glorieux de l'heu-

reux succès de ses affaires, & pour luy protester qu'ils étoient prests à le servir de toute leur puissance avec autant d'ardeur qu'ils en apporteroient à empêcher Ibraïm Pacha de descendre à terre. Laffis les remercia de l'honnesteté du Divan, avec assurance que ne pouvant jamais oublier les bontez que Tripoly luy témoignoit, il croyoit aussi ne luy pouvoir donner une plus forte marque de sa reconnoissance que par le conseil en amy d'accepter Ibraïm Pacha, & de le remettre dans son Gouvernement, en executant le commandement du Grand Seigneur, duquel un Officier de la Porte estoit porteur. Il leur déclara enfin que les Tripolins n'obeïssant point s'attireroient l'indignation Imperiale. Les

Deputez n'estant pas fort étonnez de ces menasses, reiterent que toute la Ville periroit plutôt que de recevoir Ibraïm, & assurerent qu'on estoit resolu d'empescher son débarquement à quelque prix que ce fust.

Laffis affligé de ne pouvoir rien gagner sur l'esprit de ces mutins en faveur de son amy, & d'ailleurs ne voulant pas rompre avec eux, crainte de grossir le party de son neveu, conseilla à Ibraïm Pacha de prendre patience & de venir avec luy à Tunis, l'assurant que s'il terminoit heureusement ses affaires, il retourneroit pour le rétablir par la force des armes.

Ibraïm ne pouvant faire autrement y consentit. Toute l'Escadre mit à la voile à l'in-

stant , & l'on prit la route de Tunis ; Mais lors que l'on fut un peu éloigné de la coste , Laffis tomba dans une surprise incroyable de voir deux de ses Vaisseaux retourner à toute voile dans le port de Tripoly , deux autres prendre une route differente de la sienne , & les deux Algeriens tirer du costé de leur pays.

Ces six bastimens qui emportoient une grande partie de ses troupes luy causerent une furieuse douleur ; mais elle augmenta considerablement , quant se presentant à Dgirby pour entrer dans le port , le Chasteau tira sur luy , & l'empescha d'aborder. Il envoya faire ses plaintes à l'Aga , qui demeurant également inflexible aux promesses des recompenses , & aux menaces des châ-

timens , aſſeura qu'il couleroit ſes Vaiſſeaux à fonds ſ'il ſ'obſtinoit à vouloir entrer.

Ce malheur , quoy que grand , en produiſit un autre encore plus dangereux. Les Matelots des Vaiſſeaux qui luy eſtoient reſtez ne pouvant ſe reſoudre à s'éloigner de leur païs pour ſuivre la fortune de Laffis , & croyant qu'ils pouvoient impunément tout entreprendre contre un homme que ſa patrie meſme abandonnoit , ſe revolterent & paſſerent juſqu'à telle insolence , qu'il y avoit lieu de craindre qu'ils n'entrepriffent de ſe faiſir de Laffis , qui ne trouva point d'autre expedient pour ſe garantir de ce peril , que de faire dire aux Capitaines de ces trois Navires , qu'il les congedioit , & leur donnoit la liberté d'aller



où il leur plairoit ; qu'ils mis-  
sent seulement dans son Vaif-  
seaux les Janissaires qu'ils avoient  
dans les leurs.

Les Janissaires obeïrent aussitost à l'ordre de Laffis , & se firent mettre sur son bord. Après cela deux de ces Vaisseaux mirent à la voile & prirent la route de Tunis , & y porterent le Capidgi Bachi & le Chaoux de la Porte , qui furent bien-aïses de se servir de cette commodité pour aller porter à Tunis les ordres de l'Empereur.

Alors Mameth-Laffis se trouva dans de grandes incertitudes ; car il ne sçavoit à quelle route se déterminer. On délibera fort long-temps si l'on iroit à Alger , ou si on retourneroit à Constantinople , pour aller demander au Grand Visir l'accomplissement de ses pro-

messes : Mais avant que de faire voile on dépescha un Courrier à Ally, afin de luy faire entendre les raisons de la resolution qu'on avoit prise ; Son oncle luy promettoit de retourner en diligence avec une armée capable de battre les ennemis, & luy recommandoit de les incommoder le plus qu'il pourroit par des attaques continuelles, en attendant l'arrivée d'un si puissant secours.

Cette précaution si nécessaire fut suivie du départ de Laffis pour Navarin, où estant arrivé il apprit avec une douleur incroyable la mort du Grand Visir Acmet Pacha.

L'on n'a rien vû de plus extraordinaire dans l'Empire Ottoman que le bonheur de ce Ministre & celuy de son pere, qui ayant gouverné avec une

autorité absoluë , finit sa vie par une mort naturelle , & transmit son employ & sa puissance à son fils , lequel ayant eu la fortune aussi favorable que son pere , après avoir esté aussi absolu que luy dans le ministere , mourut comme luy de maladie: Destinée bien differente de celle des Visirs , dont aucun avant ceux-cy , n'a pû éviter de perir par la violence.

Mais quelque égalité qu'il y ait eu dans la fortune du pere & du fils , il faut avoüer que leur capacité estoit bien differente. Mameth ayant trouvé l'Empire sur le point de sa perte par les cabales & les factions qui l'agitoient continuellement , & par la consommation de ses revenus , dont sept années estoient dissipées par avance , rétablit l'autorité de son maître,

dégagea ses revenus, augmenta ses finances, & étendit les bornes de son Empire. Son fils luy ayant succédé à l'âge de vingt-sept ans, entra dans le Gouvernement d'un Estat florissant, & prit à vingt-neuf ans le commandement des armées, sans avoir passé par aucun employ ny exercice qui luy pust donner la capacité nécessaire pour un ministere où il eust eu quelque difficulté. La prise de Candie, après trois ans de siege, n'est pas un exploit qui doive faire passer ce Visir pour un Heros, principalement si l'on fait reflexion sur la politique des Vénitiens qui abandonnerent eux-mesmes la place, & sur la terreur dont les voisins de la puissance des Turcs se laissent abatre par une espece de fatalité qui ne peut estre attribuée qu'à

un effet de la colere de Dieu sur les Chrestiens : L'on sçait de quelle maniere les Allemans luy demanderent & obtinrent la paix , lors qu'il estoit reduit au desespoir après avoir esté battu par le Duc de la Feuilla-  
de ; & l'on n'ignore point la perte des Polonois au sujet de Cameniek. Il est donc certain que les quinze années de l'administration d'Acmet Pacha font plûtoft voir sa bonne fortune , que la conduite d'un grand homme ; mais en voilà trop pour une digression , il faut revenir à nostre sujet , nous reservant d'écrire en quelque autre occasion l'Histoire de ces deux Grands Visirs.

Le vin & l'eau de vie ayant abruty & fait mourir Acmet Pacha à l'âge de quarante &

un an quasi complets. Sa mort jetta Laffis, comme nous avions commencé de le dire, dans un embarras extrême. Il vit par cette perte ses grands accès à la Porte devenus inutiles, & sa dépense perduë. Il apprehendoit que l'on ne tint pas compte des promesses du defunt, & reconnoissant Mousta-pha Pacha son successeur à la Charge de Grand Visir pour l'homme du monde le plus interessé, & l'un des plus violens, en sorte qu'on le qualifioit Cara, qui veut dire Noir; Il concevoit aisément combien il luy faudroit essuyer de peines à traiter avec un Ministre nouveau, si difficile par son avarice & son orgueil, & qui ne luy paroissoit pas avoir l'intelligence, ny les talens de son predecesseur. Toutes ces reflexions n'empescherent

cherent point Mameth - Laffis d'écrire à Moustapha Pacha , tant pour le feliciter , que pour luy demander sa protection , en luy témoignant sa confiance ; qu'ayant succédé à la Charge d'Acmet Pacha , il voudroit bien aussi luy continuer les bontez du deffunt , & le proteger auprès de sa Hauteffe , luy procurant le moyen de rentrer dans son patrimoine , & de se mettre en possession des dignitez qui luy appartenoient par la liberalité Imperiale. Ces complimens enveloppez dans des expressions metaforiques & outrées au dernier point , afin de marquer une plus profonde fervitude , fervirent à chatouïller l'orgueil de ce nouveau Ministre , qui regarda cette occasion comme une ample matiere

à satisfaire l'avarice de son Maître & la sienne. Il sçavoit ce que Laffis avoit déjà dépensé , & concluoit que par le besoin où il se trouvoit , il y auroit moyen d'en tirer bien davantage ; mais afin d'y réussir , il falloit le faire venir à la Porte. Il luy en expedia l'ordre par Mouffa l'un de ses Courtisans , qui luy porta aussi ses réponses pleines de caresses & d'assurances qu'on luy donneroit toute la satisfaction possible. Laffis soit qu'il y ajoutast foy , ou qu'il ne pust faire autrement , écrivit ces belles apparences à son neveu. Ally donna ordre à ses Vaisseaux d'aller à Constantinople l'attendre , & accompagné du mal-heureux Ibraïm Pacha , & de Mouffa Aga , il prit la route d'Andri-



nople par terre, où il se rendit en vingt-huit jours. Il alla rendre ses devoirs à Cara Mousta-pha le lendemain de son arrivée, luy fit de grands presens, & le felicita sur son avenement à la premiere Charge de l'Empire. Le Visir le traita tres-favorablement, l'assura de son amitié & de sa protection, & luy promit tout de nouveau son rétablissement: Enfin il l'invita d'aller à Constantinople, où la Porte devoit s'ache-miner bien-tost, & qu'il ne manqueroit pas de luy faire ressentir les effets de ses promesses. Laffis partit peu de jours après, & s'estant rendu à cette capitale de l'Empire, il prit une maison au bord du canal de la mer Noire, à un lieu nommé Funducly sur la côte

284      *Revolutions, &c.*  
d'Europe, où nous le laisserons  
pour parler de ce qui s'estoit  
passé, & se passoit en Affrique  
pendant son absence.

*Fin du troisiéme Livre.*





# HISTOIRE DES DERNIERES

Revolutions de Tunis & d'Alger.

## LIVRE QUATRIEME.

### SOMMAIRE.

- I. Mameth empesche le retour de son oncle : Il envoie contre son frere : Succés du combat.  
 II. Les Tunesiens permettent à Mameth de lever des troupes : Ally les défait : Son adresse pour en avoir de nouvelles. III. Autre défaite de Mameth : Generosité d'Ally : Ses soins à l'égard de sa tante, & de ses ennemis après son entrée dans Tunis. IV. Nouvelle que Laffis reçoit pendant qu'il est à la Porte : Siege de Keffé : Mameth victorieux. V. Changement dans Tunis. Mameth envoie à la Porte, & continue la guerre. Ally joint le Sultan Arabe, & marche contre Mameth. VI. Combat entre les deux freres. Mameth vaincu leve de nouvelles troupes, & défait le Sultan. Ally vainqueur se rend maistre du Royaume par une victoire complete, & fournit à Laffis de quoy finir heureusement ses negociations à la Porte.



MAMETH ne croyant pas  
avoir assez fait d'empes-  
cher le débarquement de son

I.  
Précau-  
tions de  
Ma-

*meth  
pour em-  
pescher  
le retour  
de son  
oncle à  
Tunis.*

oncle y ajouta le soin d'ébloüir le Capidgi Bachy & le Chaoux par des apparences trompeuses ; Car ayant envoyé les recevoir avec des honneurs , & des démonstrations d'amitié incroyables , il fit si bien par ses émissaires , que le peuple crioit de toute sa force en demandant justice contre les violences de Laffis ; On entendoit des protestations tumultueuses formées par des milliers de bouches , de perir plutôt que de souffrir qu'il y eût un autre Bey que Mameth , duquel on ne parloit que par des expressions de loüange & de satisfaction , & ce fut au milieu de toutes ces clameurs que les Officiers de la Porte passerent en allant à la maison préparée exprés pour eux , où ils furent logez magnifiquement , & traitez de mesme ;

Tant qu'ils sejournerent à Tunis le peuple ne manqua pas de renouveler le mesme tumulte à tous leurs autres passages : Mameth cependant concevant bien la necessité de conserver aussi la campagne , ordonna à Hassan Chelebi , homme expérimenté , d'aller avec un camp volant se camper au pied de la montagne de Lamedon , pour empescher les habitans de fournir des vivres au Camp de son frere. Cet Officier s'y estant rendu , se posta fort avantageusement , en sorte qu'Ally , qui en recevoit de l'incommodité voulant s'en délivrer à tel prix que ce fust , commanda Moustafa Espagnol , homme d'esprit & de cœur , & le fit partir avec des troupes suffisantes pour contraindre les gens de Mameth à la retraite ;

Moustaфа connut l'importance de cette entreprise , non seulement à cause de son dessein de procurer l'abondance des vivres par l'ouvertute de ce passage , mais encore par la raison , qu'il estoit de la derniere consequence de faire réussir la premiere expedition des troupes d'Ally , afin de relever le courage de ceux de son party , & s'attirer par là beaucoup de monde.

Il prit donc toutes ses précautions , & marcha avec tant de diligence & de secret , qu'il chargea les soldats de Mameth avant qu'ils se fussent apperçûs de sa marche ; à leur surprise succeda la confusion , & Assan ne pouvant pas les arrester pour s'opposer à ceux qui l'attaquoient , fut contraint de ceder à sa disgrâce. Moustaфа profita

fi

si bien de ce desordre qu'il deffit  
entierement ses ennemis , après  
avoir fait mordre la poussiere à  
plus de cinq cens tant Turcs  
qu'Arabes ; & pour comble de  
la victoire , Assan qui avoit inu-  
tilement tâché de ralier ses  
troupes , craignant avec justice  
la fureur de Mameth , prit le  
peu de soldats qui se trouverent  
prés de luy , & vint offrir son  
service à Ally qui le reçût tres-  
bien , & le caressa beaucoup ;  
Il y en eût plusieurs qui firent la  
mesme chose , si bien que cette  
victoire ne servit pas seulement  
à ouvrir à Ally le chemin des  
convoys , mais encore à augmen-  
ter son armée par le débris de  
celle de son frere.

La nouvelle portée prompte-  
ment à Tunis , estoit capable  
d'y causer quelque revolution  
considerable , dont Mameth

Bb

prévoyant les suites fâcheuses ; & desirant de s'en garantir , sortit de la Ville en diligence pour aller à Kefé , sous pretexte de quelque affaire ; Il joignit à ce pretexte une autre ruse qui tomba sur quelques malheureux païsans , auxquels en chemin faisant ayant fait couper la teste , il les envoya à Tunis comme une dépouille remportée sur les ennemis après le combat ; pretendant par ce moyen , aussi-bien que par les bruits , que ses Emissaires semoient contre Ally , empêcher les Tunefiens de se soulever. On reconnut la fausseté de son trophée , & quoyque plusieurs en eussent horreur , cette cruauté n'eut point de suite fâcheuse , parce qu'Ally n'estant pas informé de la bonne disposition de ses affaires n'estoit point décampé pour s'aprocher



de Tunis, & ne songeoit pas non plus à pousser la pointe de sa victoire.

Mameth n'eut pas plûtost reconnu la nonchalance de son frere qu'estant retourné diligemment à Tunis, il y leva des troupes avec lesquelles il se mit en campagne, & attaqua la montagne de Lamedon appartenante à son oncle; il la força après un rude assaut, & poussa les habitans jusques sur des rochers inaccessibles, où il fut contraint de les laisser. On brûla par son ordre les habitations de ces malheureux, on gasta leurs terres, & après avoir coupé les arbres, & enlevé les bestiaux, il retourna à Tunis y joindre de nouvelles troupes qu'il vouloit employer à une expedition importante.

*11.  
Les Tunisiens trompez par Mameth luy permettent de lever de nouvelles troupes.*

Tout le monde cependant

Bb ij

continuoit de s'estonner de la tranquillité d'Ally qui avec une forte & nombreuse armée ne quittoit point son poste , envoyant seulement des partis pour ravager les lieux de la dépendance de son frere ; mais on a pretendu le disculper par la raison que ses troupes grossissant tous les jours par la desertion de celles de Mameth il cherchoit une occasion favorable de le combattre avec avantage ; il ne demeura pas long-temps sans la trouver , & en voicy les circonstances.

Mameth considerant que la montagne de Veslat fournissoit un tres-grand secours à Ally , se resolut d'en attaquer les habitans armez pour la deffendre ; son avant-garde les poussa si vigoureusement que ne pouvant soutenir une si grande fureur ,

ils prirent la fuite , & ne sçavoient où donner de la teste , lorsque trois mille hommes détachés par Ally , & commandés par son Lieutenant , les ayant joint le 15. Janvier 1677. les obligèrent à tourner visage , & à charger si vertement les troupes victorieuses qui ne s'attendoient pas à un pareil obstacle qu'elles furent contraintes de fuir à leur tour.

Mameth ayant appris le desordre des siens y accouroit en dilligence & faisoit ses efforts pour les rallier , quand tout d'un coup il vit fondre sur luy un gros de Cavalerie commandé par Ally , qui voulant soustenir son détachement de trois mille hommes , dont nous avons parlé , s'estoit mis à la teste de toute sa Cavalerie. Ce jeune General donna si à propos , & avec tant

de vigueur que Mameth tout étourdy & hors de luy-mesme d'un si rude choc , fut avant d'en pouvoir revenir jetté par terre , & auroit esté pris par un Cavalier More , si un de ses gens ne luy eust donné son cheval , avec lequel il se sauva sous les murailles de Kirvan : Son arriere-garde & le corps de reserve avoient pris la fuite sans coup ferir , & il n'y eut que son avant-garde qui combatit avec perte de mille soldats , de son Lieutenant Ben-Ally , & de quatorze de ses principaux Officiers.

Ally perdit fort peu de monde , il ne songea qu'à visiter ses prisonniers , il fit délivrer les Turcs ayant toujourns observé soigneusement de les bien traiter , mais il en demeura là ; sa non-chalance ordinaire l'empê-

chant de profiter de sa victoire, il se contenta de la défaite de son ennemy & ne poussa pas sa pointe comme il devoit. Il luy donna le temps de se reſtablir en ramassant le débry de son armée, & la fortifiant par de nouvelles levées qui le mirent en estat de disputer encore comme nous le verrons dans la suite. Mameth se trouvoit reduit dans une grande extremité, ce qui parut manifestement par l'aveu qu'il en fit luy-mesme, car le lendemain il dépescha au Roy & au Divan pour les avertir de son malheur, avec prieres de luy envoyer le plus de milices qu'ils pourroient en faisant marcher tout le monde depuis l'âge de quinze ans jusqu'à soixante, & sur tout il demandoit des Turcs. Ces nouvelles allarmerent ceux de son party: Ils mirent tout en

usage, & luy fournirent en fort peu de temps huit cens Turcs bien armez qui le joignirent sans opposition.

III.

*Nouvelle de  
faite de  
Mameth.*

Mameth après cette jonction se crut en estat, non seulement de se deffendre, mais aussi d'attaquer son frere; il divisa son armée en trois corps, envoya le premier vers le Quiridy pour la recolte des tributs, & marcha avec les deux autres contre Ally, qu'il pretendoit surprendre, mais il en arriva autrement; car Ally bien informé des desseins de Mameth s'avança en diligence contre ce premier corps détaché pour les tributs, & l'ayant fait promptement attaquer par son avant-garde, luy imprima une si grande terreur, que le Commandant se jetta à ses pieds, luy demanda quartier pour toutes ses troupes, & promit qu'elles le

serviroient avec beaucoup de fidelité. Ally accepta leur service, & sur l'information plus exacte qu'il eut de la marche de son frere par l'Officier qui venoit de se soumettre à luy, il retourna sur ses pas pour le trouver: C'est ainsi que les deux freres se cherchoient, mais Mameth qui s'étoit imaginé de surprendre Ally fut bien estonné de ne le pas rencontrer, & en auroit esté fort affligé, si par la pante trop naturelle aux hommes de se flatter, il n'eust crû qu'Ally n'osant l'attendre fuyoit au seul bruit de sa marche; il s'applaudissoit déjà d'avoir sans combattre fait fuir une armée victorieuse, lors qu'il entendit un grand bruit qui redoubloit incessamment, & son étonnement fut extreme, quand montant à cheval il scût que son frere ayant forcé le Camp, ne

trouvoit plus rien qui luy refistât. Il fit son possible pour s'en défendre, en menant ce qui luy restoit de troupes à la charge, mais il se fatigua inutilement, la frayeur estoit generale, & on ne songeoit qu'à se sauver. Mameth se voyant abandonné de la fortune & de tous les siens, à l'exception de trois hommes, seretira avec eux à toute bride à la Calle. Le victorieux Ally n'ayant pû le trouver, telle diligence qu'il y eust apporté, & ne voyant plus rien à combattre, pardonna à tous les vaincus, qui charmez de sa generosité, prirent party dans ses troupes; il les fit camper dans le champ de bataille où elles demeurèrent douze jours à se reposer des grandes fatigues de leur marche, ayant fait en deux journées autant de chemin qu'une autre armée en



auroit pû faire en quatre: Ally qui jusques alors n'avoit pas songé aux moyens de profiter de sa victoire, se réveilla à ce coup & envoya secretelement avertir le Divan de changer le Day, & mettre sur le Trône Adgi-Mamy Pissara, homme d'experience, & il jugea à propos d'apuyer cet ordre par la marche de toute son armée vers Tunis. Il la fit camper le II. du mesme mois à trois lieuës du Bardo, où un homme affidé luy porta la nouvelle de l'execution de ses ordres par le changement du Day, qui luy fut encore annoncée par vingt coups de canon que l'on tira du Chasteau; Il scût enfin que toute la Ville estoit disposée en sa faveur, & que l'on y desiroit ardemment sa venuë, que le Day depossédé s'estoit retiré dans sa maison où il attendoit ses ordres.

Ally ne voulant pas manquer une occasion si favorable entra le lendemain dans Tunis accompagné de tout son monde en tres-bel ordre. Tous les habitans sortirent au devant de luy sous les armes, le peuple incapable d'en porter solemnisoit son entrée par des chants d'allegresse, & tous les Officiers du Royaume s'empresserent à luy rendre leurs devoirs que l'on ne manqua pas de luy renouveler dans son Palais. Il y reçût pendant deux jours les complimens de tous ses amis, & de ceux qui craignant sa puissance cedoient au temps & à la fortune.

La premiere démarche d'Ally fut de visiter le nouveau Day Adgi-Mamy Pissara, qui le reçût avec tous les honneurs possibles, le faisant saluer à son entrée & à sa sortie du Chasteau de toute

l'artillerie, & luy témoigna toute la reconnoissance imaginable, mais leur entretien ne dura pas long-temps; car Ally impatient de rendre ses devoirs à sa tante femme de Laffis prit congé du Roy, se rendit en diligence chez cette Dame. On ne put exprimer l'estonnement & la douleur que luy causerent les principales portes de son Palais murées, mais sur tout d'y trouver sa tante dans un recoin sans équipage, ny suite, enfin dans un estat à faire pitié: C'estoit Mameth son neveu qui avoit ordonné que l'on la traittast avec tant d'indignitez dans la veuë de mortifier Laffis son mary dans tout ce qui pourroit le toucher.

Ally indigné de ce procedé ordonna que les portes fussent ouvertes incessamment, fit re-

venir ses domestiques & le train de sa tante ; & se jettant à ses pieds luy demanda mille fois pardon du mauvais traitement que son frere luy avoit fait souffrir : Elle luy témoigna une tres-grande obligation de son honnesteté, mais ce fut avec prieres de la laisser comme il la trouvoit jusqu'au retour de Laffis, & il n'y eut pas moyen de l'engager à prendre un autre sentiment ; elle demeura ferme dans sa resolution, & son Neveu n'ayant pû rien gagner sur son esprit fut contraint de retourner chez luy.

Cette Dame qui prevoyoit que la guerre de ses neveux pourroit bien encore changer de face ne voulut point sortir de la misere où elle estoit, crainte que si Mameth rentroit dans la Ville elle n'en reçût un traite-

tement plus rigoureux. Elle est sortie d'une des plus grande familles de l'Estat, mais sa naissance la rend bien moins considerable, que sa beauté & sa vertu, qui sont accompagnées d'un esprit extraordinaire; elle possède le Turc & l'Arabe parfaitement, écrivant en ces deux langues aussi-bien qu'il est possible, dont il y a des preuves tres-assurées par les belles lettres qu'elle écrivoit, & a continué d'écrire à son mary pour luy rendre compte exactement de tout ce qui se passoit dans Tunis & dans tout le Royaume; en estant bien informée par des personnes affidées & par des intrigues qu'elle entretenoit dans la Ville avec une conduite si sage & si adroite, que Mameth n'en a jamais rien découvert; elle faisoit aussi passer les mesmes

avis à son bon neveu Ally , lequel en ayant profité , aussi-bien que de la force , s'appliquoit tout entier à fortifier son autorité naissante. On le vint avertir que les partisans de son frere s'estant absentez se tenoient cachez tres-soigneusement ou dans les Mosquées ou dans les lieux qu'ils croyoient seurs : Ally naturellement genereux envoya Moustafa Espagnol dire à tous ces refugiez qu'ils pouvoient retourner chez eux y jouir du pardon qu'il leur accordoit de tres-bon cœur ; ce qui les charma tellement , que sans heziter ils coururent à ses pieds pour le remercier & luy témoigner leur vive douleur de l'avoir offensé ; il les caressa tous , & les convia d'estre de ses amis. Baco-Chelebi , & Adgi-Belmelek n'osèrent jamais revenir , & ne pouvoient

voient se figurer qu'on püst leur pardonner l'énormité des crimes qu'ils avoient commis ; aussi les accuſoit-on d'estre cause de tous les malheurs du Royaume & de toutes les injustices de Mameth.

Ally voyant ces deux misérables douter de sa générosité, s'expliqua si bien du desir de les avoir en sa puissance, qu'un matin les amis mesme de Bacchelebi l'ayant attiré entre leurs mains, sous pretexte de le mettre en lieu de sûreté, le livrerent à Ally, qui se moquant du pardon forcé que demandoit ce criminel, luy répondit qu'il n'estoit plus temps, que le Royaume souffriroit trop si on laissoit en vie un si méchant homme, & sans autre forme de procès il ordonna à deux esclaves de l'estrangler. La Sentence fut executée

promptement par le moyen d'un morceau de corde que le hazard fit rencontrer & qui servit à finir les jours de ce malheureux.

Ally le lendemain de cette expedition commença de se préparer pour le siege de Kefé, qui estoit la plus considerable place du party de son frere & où estoient tous les tresors, ne doutant point que par sa prise il ne mist son ennemy en estat de ne s'en plus relever : Mais cependant ayant reconnu le retour de Laffis tres-necessaire à remettre entierement tous les esprits dans leur devoir, il dépescha un Vaisseau à Constantinople l'avertir de l'estat des choses, & le prier de revenir en diligence.

Le Vaisseau arriva en fort peu de temps à Constantinople & mouilla à Bechiétache proche

IV.  
Ally  
envoye  
à Con-  
stanti-  
nople  
donner  
avis à  
Laffis  
du suc-  
cés de  
ses ar-  
mes.



la maison de Laffis, qui se transporta promptement chez le Vizir auquel il communiqua les heureuses nouvelles qu'il venoit d'apprendre avec de tres-instantes prieres de permettre son départ. Mais cét avare Ministre voulant preparer & refoudre Laffis par une longue patience à un grand déboursement, luy répondit qu'il ne trouvoit pas à propos de l'expedier sur une simple lettre de son neveu, n'estant point de l'honneur de la Porte de commettre une seconde fois son autorité, mais qu'il devoit afin d'agir sur un bon fondement renvoyer à Tunis y prendre des informations du Day & du Divan, seuls capables d'affurer l'Empereur du veritable estat des affaires, en sorte que sa hauteffe recevant par ces actes authentiques la con-

firmation des avis que Laffis tenoit de son neveu , on le renvoyast à Tunis , où il se mettroit facilement en possession du patrimoine & des dignitez qui luy appartiennent.

Mameth - Laffis conjectura tres - aisément que la crainte d'exposer l'autorité du Grand Seigneur déterminoit bien moins ce Vizir , que la passion de tirer une somme considerable , si bien que sans repliquer il fit une profonde reverence , & s'en retourna chez luy , d'où après s'estre éclaircy en quelque sorte des intentions secretes & interressées du Vizir , il écrivit à son neveu Ally de procurer des attestations du Day & du Divan en sa faveur , & sur tout d'envoyer de l'argent afin qu'il pust sortir d'un lieu où il mourroit de chagrin.

L'on trouva Ally devant Kefé qu'il assiegeoit depuis dix ou douze jours, l'ayant battu d'une si terrible maniere que la brèche se trouvoit suffisamment grande à donner un assaut general, auquel il se preparoit pour le lendemain, se promettant de l'emporter, & ne songeant à rien moins qu'à ce qui luy arriva par l'intrigue de son frere, dont voicy le détail.

Mameth après avoir perdu la bataille du Garavant se retira à la Calle, comme nous avons remarqué; mais n'y pouvant trouver toute la ressource necessaire, il s'estoit approché d'Alger dans le dessein d'obtenir du Roy & du Divan de cette Ville des secours qui pussent l'aider à se remettre en campagne: Il vint camper dans cette veuë avec les troupes qui luy

estoyent restées, & qui augmentoyent tous les jours du débry de son armée en un lieu nommé Alcarp, où durant quarante jours ayant tenté inutilement de retirer les Algeriens du party de son frere & les engager dans le sien, il s'en consola par le moyen d'un parent du Sultan beau-pere d'Ally qu'il attira à son service. Cet infidele deserteur s'estant laissé corrompre par argent, fit si bien que Mameth se vit incontinent à la teste de dix mille hommes, avec lesquels il vint camper à une petite journée de Kefé, où laissant son armée pour venir en diligence visiter la place, il y entra heureusement luy sixième. Il en reconnu la foiblesse, & l'impossibilité de resister à l'assaut que son frere devoit donner le lendemain; ce qui l'obligea de recourir à l'ar-

tifice le plus propre à détourner un coup qui ruïnoit entièrement ses esperances. La perfidie ordinaire des Turcs & la facilité qu'il s'imaginoit à gagner leur Chef dont il avoit esté abandonné à la bataille du Garavant, l'engagerent aisément à faire glisser deux de ces gens dans leur quartier, où ils ne manquerent pas d'avertir cét Officier, que Mameth se trouvoit fort proche de luy avec une armée de dix-huit mille hommes, dans l'intention non seulement de le recevoir en ses bonnes graces en oubliant le passé, mais encore de le bien récompenser s'il vouloit abandonner Ally. Il n'en fallut pas davantage pour flatter cét esprit inconstant, qui n'ayant quitté Mameth que par la crainte du chastiment, s'engagea facile-

ment de le servir par l'esperance du grand gain qui luy fut proposé ; il y travailla sur le champ avec tant de diligence, qu'ayant débauché tous les Turcs , ils promirent que le lendemain au lieu de monter à l'assaut ils tourneroient les armes contre Ally , avec assurance de le défaire si Mameth, faisant venir ses troupes toute la nuit , se trouvoit juste pour seconder leurs efforts.

Mameth ravy de cette nouvelle , envoya à toute bride vers ses gens qui se mirent incontinent en marche : Et Ally qui cependant attendoit avec impatience la pointe du jour , ne la vit pas si-tost paroistre qu'il s'arma & donna tous les ordres necessaires pour la grande expedition qu'il alloit entreprendre. Tout le monde estoit à cheval,  
&

& la cavalerie Arabe marchoit déjà, lors qu'Ally sortant de son pavillon bien monté, s'avança vers le quartier des Turcs qui estoit sur le chemin pour aller à l'assaut: Mais ces perfides le voyant à portée, firent une telle décharge sur luy qu'elle épouvanta tous ceux qui le suivoient, & leur fit prendre la fuite. Ally fort étonné d'un coup si fâcheux & si inopiné, ne sçavoit quel party prendre; Et ce qui acheva de le desoler, ce fut lors qu'il aprit des plus avancez que son frere estoit à la teste des Turcs rebelles, que la garnison sortoit, & qu'un corps d'armée considerable venoit l'envelopper s'il ne songeoit à la retraite, & enfin que son armée prenoit la fuite.

La douleur qu'il ressentit de ce changement ne put s'expri-

mer : Aussi ne vouloit-il pas survivre à une disgrâce si sensible, & avec le peu de monde qui luy restoit, il se seroit précipité sur son frere pour y perir, si ses amis qui l'enleverent de ce lieu, ne l'eussent par ce moyen délivré d'une mort assurée.

Mameth se voyant victorieux, dépescha à Tunis Ally Genoïis, avertir le Divan de la défaite de son frere & de toutes les particularitez de sa victoire ; ce qui fit aussi-tost changer de face à cette Ville. On y tira le canon en signe de joye, il y eut des ordres dépeschez à tous les Commandans des Fortereffes du Royaume d'ouvrir leurs portes à Mameth, & cela donna lieu à Ally Genoïis d'exécuter cette seconde commission, arrêtant le Roy Adgy-Mamy Pissarra qu'il fit étrangler. Il traita

V.  
 Chan-  
 gement  
 qui ar-  
 rive  
 dans le  
 Royau-  
 me de  
 Tunis.



de mesme Amor Chelebi , & mit en prison Yusuf , Kar Kiaya ou Lieutenant d'Ally. Toutes ces choses se passoient dans la Ville , pendant que Mameth faisoit partir une Tartane , où Mameth-Labar un de ses plus affidez , s'embarqua pour aller à Constantinople faire des offres tres-considerables au Vizir , afin que la Porte luy confirmast le Beylik qu'il venoit de regagner. Il fit écrire le Roy Adgy-Mamy qu'il venoit de rétablir sur le Trône. Le Divan écrivit aussi , & toutes ces lettres en sa faveur jointes aux offres que fit son envoyé aussi-tost après son arrivée à la Porte , engagerent le Grand Vizir à promettre de luy donner le Beylik s'il envoyoit mille trois cens bources de cinq cens écus chacune , que Labar fut obligé de promettre ;

Il partit avec ce Traité, & trouva son Maistre qui ne faisant pas un capital de sa negociation à la Porte, si son frere n'estoit entierement détruit, s'occupoit à des levées considerables pour achever le sacrifice de l'amour fraternel à son ambition.

Ally qui s'en doutoit bien, ayant pour se deffendre de la derniere ruine qui le menaçoit, usé de toute la diligence possible à ramasser le débris de son armée, marcha en diligence vers le Guiridy ou Ilgirid, afin de joindre le camp des Turcs qu'il avoit envoyez à la recolte des tributs.

Il les joignit à la seconde journée, & sans leur rien communiquer de son infortune, leur ordonna de marcher avec luy vers Zogan. Les Turcs ignorant la revolte de leurs camarades,

fuivirent Ally, qui pendant tout le chemin fut rejoint par quantité de ses troupes. Il reçût aussi avis que le Sultan son beau-pere estoit campé avec toutes les siennes à deux journées de Kefé, & qu'il attendoit avec impatience de ses nouvelles : Il luy dépescha un courier pour luy marquer le lieu de son campement afin qu'il y vint ; & cependant sur la peur qu'il eut que le bruit de son malheur qui se répendoit parmy les Turcs, n'y produisist un méchant effet s'il continuoit de le dissimuler, il leur déclara la trahison de leurs compagnons & sa défaite, dont leur ayant témoigné sa tres-juste colere & son esperance d'en tirer raison, il ne laissa pas de les assurer s'ils avoient envie de le quitter, qu'ils pouvoient le faire librement sans attendre

comme les autres l'occasion d'exercer une detestable perfidie. Les Turcs gagez par la franchise d'Ally, blâmerent la lâcheté de leurs camarades, & luy promirent de le servir contre tout le monde jusqu'à mourir mille fois s'il estoit possible, plutôt que de l'abandonner. La nouvelle de leur approche estoit cependant venue à Tunis, où l'on crut qu'ils alloient suivant l'usage ordinaire, faire leur entrée avec la recolte des tributs, & par ce motif on leur envoya le rafraîchissement accoutumé; mais les Tunefiens furent bien surpris d'apprendre leur declaration, qu'ils n'entreroient point dans la Ville si ce n'estoit avec Ally Bey. Cette réponse engagea les Officiers du Divan, & le Roy d'écrire à Ally; Ils le prierent

de renvoyer ce camp à Tunis, en luy remontrant que les troupes qui le composoient estoient destinées pour la garde du Royaume, & non pas pour périr dans des guerres civiles, qu'il pouvoit se battre avec son frere sans les Turcs, & qu'on reconnoistroit pour Bey celuy qui se presenteroit victorieux. Ally découvrant le piège qu'on luy tendoit, répondit qu'il ne demandoit pas mieux que d'épargner le sang Turc, & qu'il ne retiendrait pas un seul soldat de cette milice à son service, pourvû que son frere luy en montraît l'exemple. Ce n'estoit pas assurément l'intention de Mameth d'en user ainsi, & s'il y eût consenty, ce n'auroit esté que pour mieux couvrir son jeu. Quoy qu'il en soit, il estoit trop occupé du dessein de pousser son

avantage, pour écouter des propositions capables de surprendre son empressement, auquel se donnant tout entier, il joignit à son armée mille Turcs commandez par Assan-Cherkes ou Circassien Chef de la trahison du Kefé, & marcha en diligence à Zegan; mais Ally son frere en ayant eu l'avis, avoit quitte ce poste, & transferé son camp auprès de celui du Sultan son beau-pere, dans la plaine de Recapiteroz. Ils tinrent conseil, & après avoir resolu par la volonté expresse du Sultan de laisser là les Turcs pour ne pas s'exposer à leur trahison ordinaire, Ally prit seulement sur le reste de ses troupes, un corps considerable de cavalerie, & ayant marché toute la nuit, il fut le lendemain à deux heures de soleil averty par ses coureurs que l'ar-

D. 11

mée de Mameth paroissoit. Il donna aussi-tost tous les ordres pour mettre la sienne en bataille, & s'estant mis à la teste d'un gros de cavaliers, il alla attaquer les Turcs, laissant le soin au Sultan de mener à la charge le reste de ses troupes. La grande & juste animosité d'Ally contre ces traitres l'encouragea de les charger avec tant de vigueur, qu'ils ne purent soutenir; ils plierent, & peu de temps après ayant esté enfoncez, ils se retirerent en desordre. Leur Commandant qui avoit pensé perdre Ally par la lâche perfidie dont nous avons parlé, se voyant perdu s'il tomboit entre ses mains, fit tout ce que le desespoir put produire dans un cœur fier; il ralia son monde sur une éminence, & incommoda ses ennemis à son tour: Ce qui obligea

V I.  
Combat  
entre les  
deux  
freres.

Ally après avoir laissé quelques escadrons pour le tenir en bride, de tourner de l'autre costé, qui luy parut plus facile & plus important ; car découvrant le flanc de l'armée ennemie assez dégarny, il en vint charger un gros d'Arabes, que son frere commandoit. Il n'eut pas de peine à les enfoncer ; mais jugeant que le point decisif consistoit en la prise de Mameth son frere, il s'attacha particulièrement à le prendre, & le poursuivit inutilement jusqu'aux portes de Kefé. Mameth qui s'enfuit à toute jambe, fut bien-heureux de trouver de la fidelité dans les soldats de ce Chasteau, qui luy en ouvrant la porte, luy sauverent la vie ; & Ally l'ayant manqué, retourna tout victorieux qu'il fut avec autant de chagrin, que s'il avoit perdu la



bataille. Pendant qu'il pourfui-  
voit son frere , le Sultan fit en-  
tourer l'éminence où les Turcs  
s'estoient retirez , & les ayant  
fait attaquer de toutes parts ,  
il les obligea de se rendre. On  
en conduisit une partie en pre-  
sence d'Ally, qui ordonna de les  
étrangler pour recompense de  
leur trahison ; il en fit le lende-  
main égorger encore trois cens ,  
& pardonna au reste en faveur  
de leurs parens qui se trouvoient  
à son service.

Après s'estre ainsi rendu maî-  
tre de la campagne , & avoir  
rejoint son camp, il commanda  
à Moustafa Espagnol, d'aller à  
la Ville avec quatre mille hom-  
mes pour se saisir du Chasteau,  
aussi bien que des principales  
Places , & mettre sur le Trône  
Tabacoreis.

Moustafa marcha en diligen-

ce, mais à son arrivée il fut surpris de trouver les portes de Tunis fermées, & ses murailles garnies de monde pour luy en défendre l'entrée. Il demanda quelle raison obligeoit d'en user de la sorte, & on luy répondit qu'il avoit esté resolu de n'admettre pas un des deux freres que leurs differens ne fussent terminez, n'estant pas juste d'obeïr aujourd'huy à l'un & demain à l'autre. Moustafa ne repliqua rien, & voyant qu'il n'estoit pas le plus fort, vint camper à Gibellacadar, d'où il envoya avertir son maistre de la réponse des Tunefiens & de l'artifice qu'il venoit de pratiquer, faisant glisser quelques-uns des siens dans la Ville pour répandre le bruit qu'on alloit arracher tous les arbres des environs, qu'on ravageroit tout, & si on retardoit

d'avantage d'ouvrir les portes , qu'il ne seroit pas difficile d'y entrer de force & d'y donner le sac. Ces bruits furent effectivement répandus dans Tunis & fortifiez par les corps de gardes que Moustafa plaça à toutes les portes pour empêcher les vivres d'y entrer , & faire par ce moyen soulever le peuple : Mais quelques jours se passerent sans que les principaux de la ville montrassent s'inquieter de cette espece de siege ; au contraire , ayant scû que l'intention d'Ally estoit de mettre sur le Trône Tabacoreis , au lieu de s'y conformer , ils y mirent Husun-Acmet Turc de nation , qui depuis long-temps briguoit cette dignité.

Leur fierté ne dura pas , car la Ville commençant de manquer des choses les plus neces-

faïres à la vie , les jetta dans la crainte que le peuple se soulevant, n'ouvrist les portes malgré eux ; si bien qu'ils furent contraints de dépêcher à Moustafa pour le prier de leur envoyer quelques passeports , afin de faire passer des Députez au camp d'Ally capables de negocier un accommodement entre les deux freres. Moustafa leur répondit que s'ils vouloient traiter , ils n'avoient qu'à s'adresser à luy , qui se trouvoit revestu de toute l'autorité nécessaire à conclure & qu'il ne donneroit point de passe-port , mais qu'il les avertissoit qu'avant de parler d'aucun accommodement , il falloit élever sur le Trône Tabacoreis , luy livrer Ally Genoïis , & quelques autres qu'il nomma. L'Envoyé de la Ville ne put tirer autre réponse de Moustafa , & il

fut obligé de la porter au Di-  
van.

Cette deputation avoit flatté le peuple de l'esperance de la paix ; mais dés qu'il en sçut le mauvais succès , il prit les armes , & sans écouter les partisans de Mameth qui faisoient leur possible pour le détourner , il introduisit Moustafa dans Tunis , qui s'estant saisi d'abord de tous les postes de la Ville les plus avantageux , alla droit au Chasteau , où il fit entrer les Turcs du party d'Ally , & les Janissaires que Laffis avoit emmenez de la Porte. On attaqua en sa presence la Mosquée où s'estoit refugié Ally Genois , qui se donnant de son sabre à travers le corps , ayma mieux se tuer que de tomber entre les mains de ses ennemis. Ceux qui estoient avec luy furent tous mis à mort ; on massa-

cra les deux Roys Adgi-Mamy & Hufun-Acmet hors la Ville par ordre de Moustafa , qui outre ceux-cy fit mourir la plus part des amis de Mameth. Il fit écarteler les Capitaines de Vaiffeaux qui avoient abandonné Laffis à son retour de Constantinople ; & pour finir cette triste Tragedie , il mit sur le Trône Tabacoreis.

La confiscation du bien de tous ces malheureux enrichit Ally , dont les coffres furent aussi remplis du tresor public, que Moustafa eut soin de saisir. Il continua pendant son sejour à Tunis de remplir la Ville de carnage ; il fit passer au camp mille Turcs bien équipés , avec lesquels Ally marcha vers Kefé, suivy de toute son armée & du Sultan son beau-pere , qui ne voulant point se mesler avec les  
Turcs ,

Turcs , marchoit & campoit séparément , ce qui pensa causer la perte d'Ally , suivant que nous allons en d'écrire les particularitez.

Mameth s'estant appliqué en toute diligence à faire de nouvelles troupes , & ramasser les débris de son armée , se trouva vingt-deux jours après sa défaite à la teste de douze mille hommes , dont il crut pouvoir tirer un plus grand & plus facile avantage , à cause de l'avis qui luy fut donné , que ses ennemis campoient séparément ; car ne doutant point en surprenant l'un des deux camps de le battre facilement , il vint à deux heures devant jour fondre sur le Sultan qui estoit campé à une lieuë d'Ally , & ne s'attendoit à rien moins qu'à se voir attaquer. La confusion qui fut alors tres-

E e

grande, devint incontinent irremediable par la mort de ce Prince, arrivée à la premiere décharge, & par le bruit que Mameth fit courir qu'il venoit de défaire son frere Ally. Toutes ces circonstances servirent à mettre les troupes du Sultan dans une si grande déroute, que chacun fuyoit où il pouvoit, s'imaginant, à cause de la nuit qui augmentoit l'épouvente, que l'armée de Mameth estoit deux fois plus grosse. Ally qui ne fut informé de cette disgrâce, que par ceux qui fuyoient, monta à cheval en diligence, fit prendre les armes à toute son armée; & ayant dépesché à Moustafa afin de le faire venir à son secours, il s'avança au devant des victorieux à pas mesurez. Mais lors qu'il eut ramassé le reste des troupes de son beau-pere, il



diligenta & joignit ses ennemis ;  
Il les chargea si vigoureusement,  
& profita si bien de leur lassitu-  
de & fatigue , que Mameth en  
jouissant de la lumiere du jour ,  
commença de perdre l'avanta-  
ge que la nuit luy avoit acquis.  
Le combat ne laissoit pas de s'é-  
chauffer , & auroit duré davan-  
tage , si lors qu'il estoit le plus  
engagé , Moustafa suivant l'or-  
dre d'Ally arrivant de Tunis ,  
n'eût décidé de la victoire par  
un renfort de deux mille cava-  
liers tous frais , avec lesquels il  
donna si à propos , que les trou-  
pes de Mameth ne pouvant plus  
soutenir , tournerent visage &  
prirent la fuite. La bataille dura  
six heures , jamais il ne s'estoit  
vû tant de vigueur & d'ostina-  
tion ; Ally ne perdit que cinq  
cens hommes & le Sultan son  
beau-pere , qui coûtèrent à Ma-

meth quatre mille des siens fans les bleffez & les prisonniers en grand nombre. Son armée toute dispersée, alla partie à Kefé, & l'autre en divers lieux; quant à luy, il se retira du costé de la Calle avec quelques-uns de ses amis.

Ally campa dans le champ de bataille pour faire reposer ses troupes; & après que les Mores eurent pleuré leurs morts suivant leur coûtume, il fit le lendemain couper mille testes qu'il envoya chargées sur des chameaux à la Ville pour une marque assurée de sa victoire, qui le rendant maître du Royaume, il en ordonna des réjouissances publiques que les Tunefiens ne manquerent pas d'exécuter par le témoignage d'une joye incroyable; car ils aymoient veritablement Ally, & n'avoient jamais rien fait

pour Mameth que par crainte.

Après les premiers transports que put causer un avantage de cette consequence, Ally crut necessaire d'en avertir son oncle, auquel il dépescha une Tartane Françoise, qu'on trouva à Porto-Farino avec des lettres qui l'avertissoient de l'estat des choses, & du succès de la derniere bataille; il fit écrire aussi le Roy & le Divan en faveur de Laffis & luy envoya cette expedition par un de ses affidez. Ce petit bastiment arriva en fort peu de temps à Constantinople. Laffis ressentit une joye incroyable d'un si heureux succès, & alla à l'instant en porter la nouvelle au Vizir; il luy presenta les lettres du Day & du Divan, avec de tres-instantes prieres de permettre son retour à Tunis, afin de donner entierement le calme

à un pays que la guerre avoit desolé, & qui acheveroit de le détruire s'il n'alloit par sa présence faire cesser toutes les causes de ces desordres.

Cara-Moustaфа accoûtumé de tirer en toutes occasions de tres-grandes sommes des Gouverneurs & Officiers qui dépendent absolument du Sultan, comme des esclaves, n'estoit pas un Ministre à négliger ou à adoucir cette Coustume en faveur du Royaume dont l'Empereur son Maistre n'est que Titulaire; Il croyoit bien que Tunis n'estoit pas si proche de sa destruction que l'on vouloit l'en persuader, d'autant plus que la tranquillité venoit d'y estre restablie, qui donneroit lieu à supporter plus facilement d'autres mouvemens; & enfin continuant de suivre son premier projet qui estoit de se

procurer une grande somme d'argent, & voyant que Laffis ne parloit point de luy en donner, il répondit qu'il estoit bien aise de voir les choses disposées en sa faveur, qu'il en parleroit à sa Hauteffe, & qu'il luy feroit sçavoir son intention.

Le pauvre Pacha qui devinoit les pretensions exorbitantes du Vizir, & qui par cette raison n'osoit luy rien proposer, s'en retourna tres-chagrin des difficultez qu'il voyoit continuer contre son départ: Mais il le fut bien d'avantage, quand le lendemain un Aga de ce Ministre vint luy expliquer nettement le mystere; il luy dit que son neveu Mameth, si malheureux qu'il fût, seroit bien-tost rétably s'il donnoit les six cens cinquante mille écus qu'il avoit promis, qu'il falloit le prévenir, & enfin il

s'expliqua que Laffis ne partiroit point de Constantinople qu'après avoirourny cette somme, qu'il pouvoit envoyer prendre incontinent par un de ses Vaisseaux qui porteroit aussi un Capidgi-Bachi, que l'on devoit charger de la Commission d'informer du veritable estat du Royaume.

Laffis bien convaincu par une si grande extremité, qu'il s'estoit luy-mesme jetté dans le precipice en se mettant entre les mains d'un si avare Ministre, n'en vit point d'autre issuë que de luy obeïr.

Il expedia un Vaisseau sur lequel il embarqua une partie de son monde & tout le bagage inutile, & écrivit à son neveu Ally de faire toute la diligence possible pour envoyer les mille trois cens bourses, seules capables de

de le mettre en liberté. Cet engagement dans lequel il entra, fut cause qu'au lieu d'imposer au Capidgi-Bachi, l'ordre de prendre les informations dont nous avons parlé, ce qui auroit encore pû suspendre la conclusion, on le rendit porteur des lettres du Grand Seigneur & du Vizir, qui ordonnoient au Divan & au Roy d'assister Ally de toutes leurs forces contre Mameth, & contre tous ceux qui voudroient entreprendre quelque chose capable de le troubler dans la jouissance du Beylik.

Quoyque ces circonstances fassent voir que l'argent promis par Laffis déterminoit la protection de la Porte en sa faveur, le Vizir n'avoit pas laissé de vouloir colorer sa conduite d'un bon fondement, en faisant voir au public qu'avant de décider, il

s'estoit bien instruit de la disposition où se trouvoit la Ville de Tunis ; & sur ce principe , lors qu'il eut vû les attestations du Day & du Divan en faveur de Laffis , il envoya le lendemain à Monsieur de Nointel Ambassadeur du Roy à la Porte , pour sçavoir quelles nouvelles il avoit de Tunis. Cét Ambassadeur qui s'estoit procuré cette recherche de la part du Vizir , en luy faisant dire qu'il avoit reçu des lettres de cette Ville , luy fit réponse que le sieur Gratien , lequel y exerçoit la Charge de Consul pour les François , luy mandoit qu'Ally Bey estoit le maistre , & la Ville en repos. Monsieur l'Abassadeur fut bien aise en rendant témoignage à la verité de passer ce bon Office à Laffis , afin de l'engager par là à estre de ses amis , &



de proteger à son retour le commerce des François qui souffroit beaucoup dans Tunis ; & par cette raison il n'hesita pas quand le Vizir luy eut fait demander la lettre du sieur Gratien , de la luy faire voir. Laffis ne manqua point aussi d'envoyer à Monsieur l'Ambassadeur luy en témoigner sa reconnoissance, avec promesse qu'il protegeroit le negoce des François à Tunis ; & le Vizir fut tres-content d'apprendre par là , que les affaires se trouvant en si bon estat dans cette Ville , il en tireroit plus aisément la grande somme qu'il luy fit promettre comme nous avons remarqué. Ce Ministre qui l'attendoit avec impatience , ne laissa pas tout accoustumé qu'il fût aux grands & excessifs presens, de faire insinuer à Laffis qu'il avoit connoissance qu'il luy estoit venu du beurre,

des olives, & d'autres provisions de Tunis: Il n'en fallut pas davantage pour l'engager à luy en presenter la plus grande partie.

Pendant que Laffis qui auroit donné jusqu'à sa chemise, soustenoit de cette maniere ses interets à la Porte, son bon neveu Ally voulant affermir sur le Trône une personne dont la fidelité luy estoit entierement connue, envoya Moustafa Espagnol son Lieutenant dans Tunis, tant pour rendre au Roy les mesmes services qu'il en avoit reçûs, qu'afin que pendant son absence de la Ville, il pût se reposer sur luy du poids de toutes les affaires. Il le mit incontinent à l'épreuve, en le laissant ainsi le maistre, & avec un bon nombre de Turcs & Arabes il marcha vers la frontiere du Royaume, non seulement dans le dessein de reprimer quelques peuples, qui

s'estoient revoltez pendant les dernieres guerres, mais encore pour faire la premiere fois la recolte des tribus.

Mameth cependant qui épioit toutes les occasions afin d'en trouver quelqu'une avantageuse à ses interests, crut qu'il ne falloit point manquer celle que luy presentoit la sortie d'Ally de Tunis. Il vint en toute diligence avec les troupes qu'il put ramasser, aux portes de cette Ville, qui luy furent ouvertes par l'intelligence qu'il y entretenoit : Il se faisit d'abord de toutes les places, & disposa des corps de garde à toutes les avenuës ; mais Moustafa eut le temps de faire porter au Chasteau tout ce qu'Ally avoit de meilleur ; & s'y estant enfermé avec tous ses amis, sa garde, & quelques milices que ce Bey luy laissa en par-

tant, il en deffendit l'entrée tres-  
vigoureuſement. Mameth l'af-  
ſiegea dans les formes, fit dref-  
ſer une batterie à Gibelacadar,  
qui battoit ce Chaſteau aſſez in-  
fructueuſement. Il n'y a point  
de violence qu'il ne pratiquaſt  
pendant ce ſiege; il emprifonna  
les Conſuls François & Anglois;  
il prit de ce dernier douze mille  
écus, & de l'autre cinq mille;  
il fit étrangler pluſieurs habitans  
ſur la reputation qu'ils avoient  
d'eſtre riches, pour ſe faiſir de  
leurs biens, & ſouvent il ne ti-  
roit aucun autre fruit des ſes cru-  
autez, que le chagrin de ne point  
trouver ce qu'il cherchoit. Enfin  
1678. le 25. Fevrier 1678. ſur l'avis  
qu'il eut que ſon frere venoit en  
diligence, il fut contraint de ſe  
retirer. Il heſitoit ſ'il feroit aſſez  
fort pour tanter encore un autre  
combat; mais les Turcs qui s'en-

gagerent à son service pendant le siege du Chasteau de Tunis, luy ayant promis de débaucher leurs camarades, qui estoient dans l'armée d'Ally, acheverent de le refoudre. Mameth ainsi fortifié par l'esperance d'une trahison, s'avança du costé de son frere, ayant laissé prendre les devans à quelques Turcs ses Emissaires, qui se presentant à Ally avec un visage d'amy, le mirent en estat de ne point douter de leur fidelité, par l'avis qu'ils luy donnerent que Mameth venoit fondre sur luy, & par l'engagement qu'ils prirent à son service. Ces traîtres eurent une prompte réussite, car dès la nuit mesme de leur arrivée, ils emmenerent tous les Turcs d'Ally, après les avoir persuadé faussement que Mameth estoit le maistre de Tunis, qu'il avoit pris le Chasteau, &

fait mourir Moustafa.

Ally qui fut à l'instant averty de cette desertion , scût d'ailleurs que son frere estoit campé près de luy ; Il ne reconnut point de meilleur party que la retraite, ne voulant pas combattre son ennemy avec tant d'inegalité, & ainsi Mameth fut le lendemain fort surpris de ne pas trouver son frere Ally ; ce qui l'obligea de continuer sa marche avec resolution de le joindre à quelque prix que ce fust. Moustafa d'autre costé, ayant vû Mameth abandonner Tunis , sortit du Chasteau avec douze cens chevaux & tous ses amis , & marcha en diligence vers Ally , qu'il joignit avec bien de la peine, estant obligé de passer presque à la veuë des troupes de Mameth. Ces deux Chefs commencerent leur premiere entreveuë par la

délibération sur ce qu'ils avoient à faire ; ils resolurent le combat pour le jour suivant, & donnerent à ce sujet tous les ordres necessaires.

Ils ne firent pas grand chemin pour trouver leurs ennemis, car Mameth ayant envie de terminer son sort dans cette rencontre, marchoit en diligence.

Les deux armées se choquerent avec une vigueur égale, y estant portées par leur propre ardeur & par les deux Chefs, qui resolus de vaincre ou de mourir, animèrent leurs soldats si bien de l'action & de la voix, qu'ils se battoient comme des lions, ou pour mieux dire, comme des gens desesperés, & determinez à la mort ou à la victoire. Jamais elle ne fut tant disputée, & jamais combattans ne meriterent tant de la gagner ; elle se declara enfin

pour l'heureux Ally si favorablement, que Mameth ayant esté réduit à la fuite, ses troupes resterent à la mercy des vainqueurs, qui en userent avec cruauté, passant tout au fil de l'épée, & particulièrement les Turcs. Leur trahison les avoit rendus si coupables dans l'esprit d'Ally, qu'il fit couper la teste à cinq cens de ces traîtres, vifs ou morts, & envoya ce trofée de sa victoire & de sa vengeance à la Ville, où s'estant rendu deux jours après, il y signala son retour par la mort de tous ceux qui dans la dernière revolution s'estoient declarez pour Mameth. Cette victoire si complete dans toutes ses circonstances, rendit Ally maistre absolu de Tunis, & de tout le Royaume, pendant que Mameth desesperé de tant de malheureux succès,



se retira à Kefé , où ayant pris tout ce qu'il avoit de meilleur , il en partit , & cacha si bien sa route , que l'on ne put le découvrir. Lors que les affaires se trouverent si avantageusement terminées en faveur de Laffis , son Vaisseau qu'il avoit dépesché de Constantinople , arriva heureusement à Tunis , où le Capidgi Bachi s'estant débarqué , y trouva Ally paisible possesseur du Beylik , le Roy & le Divan fort contens du Gouvernement , & prests à obeïr aux ordres de sa Hauteffe. Cette heureuse disposition , & les presens qu'Ally fit à cet Officier , le disposerent en sa faveur , en sorte que l'argent demandé par le Vizir estant chargé , il s'embarqua , & retourna en diligence à Constantinople pour y rendre compte de sa commission ; Mais n'y trou-

vant point ce Ministre , & n'oublant pas d'y recevoir les gratifications de Laffis dont il se chargea des lettres , il luy fallut s'acheminer du costé de Chichrin , petite place de Lukraine appartenante aux Cosaques , qui sont sous la protection du Czar ou grand Duc de Moscovie. Ce fut en ce lieu que le Vizir aprit le veritable estat de Tunis , & sur tout que les six cens cinquante mil écus estoient en son pouvoir , seul & puissant motif qui le déterminina de dépescher à Laffis pour le faire venir au camp , afin d'y recevoir l'investiture du Beilik & du Pachalik tout ensemble. Il luy envoya pour plus grande commodité deux Galeres qui le devoient porter au Danube. Laffis ayant fait embarquer ses gens & son bagage dans l'une , monta

l'autre ; le vent contraire , & les courans du canal de la mer noire , ou bosphore de trace qui sont tres-grands , furent cause qu'il mit trois jours à faire six lieuës, jusqu'à l'embouchure de la mer noire , où estant parvenu avec mille peines , il trouva le vent favorable qui le fit arriver le quatorzième jour après son départ à l'une des bouches du Danube. Il y entra , & ne vit à droite & à gauche , qu'une prodigieuse quantité de roseaux qui bordent cette Riviere : c'est un pays si dépeuplé , que pendant la premiere journée on ne découvrit qu'un petit Chasteau qui ne salua point les Galeres , & le lendemain une Ville fort mediocre des Cosaques , nommée Ismail. L'on aborda le troisième jour à Killy , où toute l'armée de mer estoit à l'ancre.

Laffis débarqua d'abord & alla chez le Doüanier , qui l'ayant logé le reste de la journée , luy fournit le lendemain un cheval de scelle avec dix-huit chariots, Il se mit en chemin avec cét équipage , & pendant trois jours qu'il marcha , il fut obligé de camper sous des pavillons , ne trouvant que des méchantes chaumieres abandonnées des païsans , à cause du passage continuel des troupes qui les pilloient. Il rencontra le quatriéme jour pendant sa marche un courier , qui luy donna des lettres , par lesquelles le Vizir ayant changé de sentiment , le dispensoit de le venir trouver , & luy ordonnoit de se rendre à Silistra pour y baiser la terre en la presence de l'Empereur. Quoyque ce Ministre l'eust ainsi exempté de luy rendre ses devoirs , ce qui portoit l'exem-

ption du present qui se donne ordinairement à toutes les visites, il ne laissa pas de luy faire insinuer qu'il pouvoit luy envoyer le regal qu'il luy avoit destiné. Laffis voulant obeir au Vizir en toutes manieres, luy expedia un de ses domestiques des plus capables avec des presents, & rebroussa chemin, en repassant par les mesmes lieux qu'il estoit venu, afin de retourner à Killy y prendre la route de Silistra: Le porteur des regals s'estoit cependant rendu en diligence à Menter, petit Château sur le bord de la Riviere, où le mesme jour ayant visité ce General, qui faisoit construire un pont pour le passage de l'armée, il luy fit les complimens de son maistre, & luy presenta six couvertures de fine laine de Barbarie, six Mores, dont

quatre estoient Eunuques , plusieurs pots d'huile d'olive , de miel , & de beurre. Cara-Moustafa Grand Vizir , plus adoucy par les six cens cinquante mille écus qu'il avoit déjà tirez , que par le miel qu'on luy donnoit nouvellement , reçût ces presens tres-agreablement , promit sa protection pour Laffis , & luy manda de se rendre au plûtost au camp de sa Hauteffe , où Cara-Ibrahim Pacha un des Vizirs de la Route & son Lieutenant le serviroit de toute sa puissance. L'Envoyé partit avec ces assurances , & s'estant rendu à Kily , où son Maistre l'attendoit , il luy rendit compte de sa commission , & des honnestetez qu'il avoit reçûës. Laffis impatient d'en profiter , s'embarqua sur une Galiotte qu'on luy avoit donnée , & qui depuis quelques  
jours

jours estoit preste à le recevoir ; il marcha toute la nuit , & se trouva le lendemain matin à Ismail , où ayant changé son bâtiment contre un autre plus grand , l'on vogua suffisamment pour entrer à midy dans un autre bras de la mesme riviere ; les Mariniers y redoublant leurs efforts , se rendirent le mesme jour à Isakchi , mais la nuit trop avancée empescha Laffis d'y entrer ; il débarqua à la pointe du jour , & ayant fait un fort leger repas , pendant lequel on chargea son bagage sur des chariots qu'on luy fournit , il monta à cheval avec tous ses gens , & prit la route de Silistra , où il arriva la cinquième journée. Pendant tout ce chemin il ne découvrit que des terres incultes & des habitations abandonnées ; mais enfin il appercût la vaste étend-

duë des pavillons du Grand Seigneur & de toute sa Cour. Cet Empereur, quoy qu'il ne fût pas à l'armée, où il avoit envoyé son Grand Vizir remplir sa place, ne laissoit pas de camper, & de loger sous ses tentes, car il estoit effectivement party d'Andrinople pour la campagne, & il se trouvoit assez proche du lieu où se faisoit la guerre. C'est sa coutume lors qu'il entreprend un voyage dans cette saison, de ne point loger dans les Villes, ou Bourgades, non pas tant par le deffaut assez ordinaire d'y trouver un logement commode & proportionné à sa Grandeur, que par le motif de se rendre par cette habitation guerriere, plus redoutable & plus semblable aux premiers fondateurs de l'Empire des Osmanlis. Ses ancestres qui negligeannt & mépri-



fant la demeure des Villes comme effeminée & peu conforme à l'esprit militaire, estoient quasi toujours en marche, & ne se reposerient que sous des pavillons grossiers, fabriquez de crin, petits & fort bas. C'est par-là qu'ils ont ouvert le chemin à la domination où sont parvenus leurs successeurs, qui estant arrivez à un degré si élevé qu'il les rend formidables à la Chrestienté, ont tenu & tiennent encore en gloire de se qualifier Empereurs des Grecs, comme le plus noble des Empires, que leur valeur ou plutôt la terreur de leur nom a subjugué. Il est vray qu'ils ont participé au luxe de la Grece, enforte que si d'un costé ils ont abandonné les habits sauvages d'Osman & d'Orkhan, ils ont aussi changé leurs petits pavillons ressemblans à des cahütes,

en des appartemens complets, composez de Salles, de Dômes, de Chambres d'audiance, & d'autres à dormir la nuit & le jour; de Bains, de Cabinets, dont les exaucemens, la grandeur, les Broderies, Or & Argent, les riches étofes, aussi bien que les Tapis de Perse & des Indes, & des Carreaux brodez de pierres precieuses ne peuvent pas les faire reputer une habitation guerriere, mais plutôt un magnifique Palais portatif, qui a ses murailles à creneaux & ses toits de toile double ondoyée de diverses couleurs, & surmontez à toutes les extremitéz de pommes dorées. L'on doit avoüer sur cette description tres-veritable, qu'il n'y a rien que d'effeminé dans ce campement. Les plus zelez pour la gloire des Osmanlis, qui en eux-mesmes

improuvent ce fafte , le couvrent du pretexte de la Grandeur Imperiale , & pretendent que leur Empereur en est si détaché , que donnant tout ce luxe à la necessité de son rang , il passe la nuit dans un pavillon composé de Cannes en losange , & qui reçoit le jour par une ouverture dans la Voute. Il est en dehors couvert d'étofes , & se nomme pavillon à la Turcmen. C'est ainsi qu'en se plongeant quasi tout entier dans les delices , on croit se sauver d'une si grande mollesse en se tenant par un doit à une apparence de modestie. Le malheur est que les Empereurs Turcs abandonnez avec cet excés au milieu de la guerre à leur sensualité , ne laissent pas toujourns de faire des conquestes suivant que l'on pourra le montrer dans un autre endroit par la description de la

prise de Checrin, qui a esté emportée à la honte des Moscovites par le Grand Vizir Cara-Moustafa, quoy qu'il se fût servy de tous les moyens que ses ennemis auroient pû souhaiter pour luy faire manquer son entreprise. Sultan Mehemet IV. qui vouloit l'appuyer, estoit campé comme je viens de l'observer auprès de la Ville de Silistra, environné des pavillons, des garçons de ses Chambres, de ses Offices, de ses Escuries, & des principaux Officiers de la Porte. Il s'y voyoit des ruës où logeoient des marchands & artisans, comme dans les Villes les mieux policées; enfin il parut à Mameth-Laffis que c'estoit une grande Ville. Il y descendit chez Kara Ibrahim Pacha, auquel le Grand Vizir l'ayant adressé comme à son Kaïmakam

ou Lieutenant auprès du Grand Seigneur, il en fut recû tres-agréablement. Kara-Ibraim fit planter les pavillons de Laffis entre ceux de sa Hauteffe & les siens, il luy assigna toutes les provisions necessaires, & après milles careffes, luy promit une prompte expedition.

Laffis fut effectivement appelé dès le lendemain pour l'audiance Imperiale, où Kara-Ibraim son Introduceur, pour luy prouver qu'il vouloit le servir tout de bon, parla en ces termes; Seigneur, voicy Mameth-Laffis vostre esclave qui est de mes amis, & qui vient froter sa face à la pouffiere de vos pieds. L'Empereur répondit au Kaïmacam: *Il n'est pas à Vous seul cét amy, il est aussi le Nostre*, & il fit ensuite signe à Laffis qui estoit prosterné de se relever;

ce qu'ayant fait, il voulut se retirer, mais sa Hauteſſe le fit demeurer, & l'interrogea ſur pluſieurs choſes de Tunis, auxquelles il répondit amplement; Elle luy recommanda de ſe bien acquitter de ſon devoir lors qu'il ſeroit retourné dans cette Ville, & après un quart-d'heure le congédia. Il ſ'en retourna à ſes pavillons, où il fut viſité & félicité de tous les Grands de la Porte, & paſſa le reſte de la journée à parler de ſes affaires avec le Kaïmacam.

Il employa tout le jour ſuivant à diſtribuer ſes preſens à ſa Hauteſſe; au Favory, au Kaïmacam & autres de la Porte, & ſ'acquitt par ce moyen les bonnes grâces de tous ces Officiers, particulièrement de ceux de la Chancellerie qui le ſervirent ſi bien, qu'en quinze jours qu'il demeura

demeura au camp Imperial , on luy expedia les provisions ou Barats du Pachalik de Tunis pour luy, & du Beylik afin d'en disposer à sa volonté avec pouvoir d'établir & démettre le Day ou Roy quand bon luy sembleroit. Il fut encore honoré de la qualité de Vizir avec paye du Pachalik de Romelie , c'est à dire avec pareille autorité que le Gouverneur de Grece , dont les Grands , & sur tout le Moussaïp & Kara Ibrahim ne manquerent pas de luy témoigner leurs conjouissances qu'ils luy confirmèrent par des presens.

Laffis tres. satisfait de tant de graces du Sultan & des honnêtetez de tous ceux de la Porte , en écrivit au Vizir , le remercia de tous ces bons traitemens , avec prieres de luy continuer sa puissante protection , & luy

Hh

donna avis qu'il partoit par terre pour revenir à Constantinople. On le défraya par tout le chemin, & lors qu'il fut à Selvire, petite Ville sur le bord de la Mer de Marmora ou Propontide, les deux galeres qui allerent le prendre le porterent chez luy à Bechiktache, où il reçût le compliment de tous ses amis.

Monfieur de Nointel Ambassadeur du Roy, qui profitoit autant qu'il luy estoit possible de toutes les occasions d'avantager le commerce, ne manqua pas d'envoyer un de ses Secretaires feliciter ce Pacha sur l'heureux succès de ses affaires, & le prier de soutenir à Tunis le negoce des François, en procurant la diminution des anchorages, & le dédommagement des pertes considerables qu'il venoit de souffrir par les avanies exercées



contre le Consul pendant toutes ces guerres. Il luy en écrivit une lettre en Italien, qui luy marquoit la puissance & la gloire du Roy, tant par ses victoires que par la paix qu'il venoit d'accorder à ses ennemis, d'où Monsieur l'Ambassadeur prenoit occasion de témoigner à Laffis, que sa mediation pour mettre les Tripolins dans leur devoir suivant qu'il l'avoit offerte, leur seroit fort utile. Il touchoit aussi l'interest des Tunefiens à ne point donner lieu de plainte à sa Majesté.

La réponse du Pacha fut tres-civile, & remplie de promesses de bien traiter la Nation Françoise, en la soulageant de tout son pouvoir, suivant l'assurance verbale qu'il en donna au Secretaire de Monsieur l'Ambassadeur. Il luy parla aussi de plusieurs Officiers

François de la Marine, qui l'étoient venu visiter à sa maison du Bardo auprès de Tunis, où il se vantoit d'avoir fait son possible de les bien regaler: Et il ajoûta en riant les propres termes qui suivent. Je ne doute point de m'estre entierement acquis l'amitié d'un de ces Messieurs, qui selon l'apparence, ne pouvant point demeurer avec moy, & souhaitant de ne pas perdre ma compagnie, proposa en retournant de mon Palais à la Mer, de me prendre pour me porter en France. Je veux croire, poursuivit-il, qu'il en usoit comme un galant qui voudroit enlever sa maistresse, n'estant pas possible d'ajoûter foy à ce qu'on luy attribué, de s'estre ouvert, que cet enlevement qui seroit accompagné de celuy de mes richesses procureroit sa fortune;

ou bien il vouloit m'insinuer qu'un autre qu'un François auroit pû me traiter de la sorte; car s'estant expliqué de ce projet à l'un de mes parens qui est Chrestien, & m'avoit aydé à luy faire les honneurs de ma maison, je me persuaday qu'il ne parloit pas serieusement. Quoy qu'il en soit, dit le Pacha, je suis fort content de n'estre point passé en France de cette maniere, & de me trouver maintenant en estat de prouver à Monsieur l'Ambassadeur l'estime particuliere que je fais de luy & de son amitié: Je ne manqueray pas de luy écrire avant mon départ. Il envoya effectivement sa réponse en Italien signée de son Bul, qui contient son nom.

Mameth Laffis qui avoit fait écrire cette lettre ayant demeuré encore quinze jours à Con-  
Hh iij

stantinople depuis son retour de la Porte, pour y vacquer au reste de ses affaires, s'embarqua & mit à la voile avec un vent tres-favorable qui luy promettoit un heureux voyage. On peut juger quelle fut sa joye, de sortir d'un lieu, où depuis si long-temps on le tenoit comme prisonnier, & d'où il aprehendoit de n'estre jamais delivré.

Il arriva dans peu de jours à Porto-Farino, éloigné d'environ dix lieuës de Tunis, d'où il envoya avertir son neveu Ally de son arrivée. Cette nouvelle le trouva au Kefé qu'il assiegeoit vainement, & il fut bien aise de prendre cette occasion pour se retirer de devant une place où il perdoit son temps. Il retira donc ses troupes, & partit en diligence pour se rendre à Porto-Farino, mais il passa à Tunis pour

conferer avec Tabak \* Day sur tout ce qu'il falloit faire pour la reception de son oncle.

\* Roy de Tunis.

Ce Prince après estre convenu avec luy de toutes choses , luy demanda serieusement s'il avoit dessein de se démettre du Beilik, & si le fruit de tant de travaux & de tant sang estoit l'abdication de la plus belle Charge du Royaume. Songe, dit-il, à quel point tu as élevé ta puissance, & ne va pas la soumettre à celle de ton oncle. Qu'il soit le maître en apparence, mais garde le commandement en effet. Laisse-le jouir du Pachalik que le Grand Seigneur luy a donné, mais jouis du Beilik que tes travaux t'ont acquis. Ally qui avoit fait les mesmes reflexions, l'assura qu'il estoit dans ces sentimens, & tres-resolu de les suivre.

Nous avons parlé de l'élection de Tabak Day sans dire comment il parvint à la Royauté. Cependant c'est en luy qu'on voit un de ces caprices de la fortune, qui tire un homme de l'esclavage pour le placer sur le Trône. Tabak estoit natif de Tunis, de parens aisez : Il estoit Officier sur un Vaisseau corsaire lors qu'il fut pris par les François, qui le mirent sur une Galere sans esperance qu'on le rachetast. Un Capitaine de Vaisseau marchand de la Ville de Toulon, avoit aussi un parent esclave à Tunis qu'il ne pouvoit racheter, parce qu'il appartenoit à un Turc de consideration. Ce Capitaine François fit proposer dans Tunis d'échanger Tabak avec son parent. Sa famille accepta cette proposition, & obtint du Turc le François

qu'il avoit. Tabak fut tiré des galeres de France en mettant deux Turcs en sa place, & conduit à Toulon, où il logea chez le Capitaine François, qui le laissa en toute liberté en attendant que son parent arrivât pour en faire l'échange. Tabak attendit quelques mois avec beaucoup d'impatience, & se promenoit tous les jours sur le bord de la Mer, croyant que chaque Bâtiment qu'il voyoit arriver estoit celuy qui devoit apporter son bonheur.

Un jour, impatient à son ordinaire, il sortit de la maison, & se promenant sans tenir aucune route certaine, il se mit à rêver sur l'estat de sa mauvaise fortune, & s'imagina que le retardement de celuy qui devoit venir d'Afrique pour luy donner une entiere liberté, pou-

voit estre causé par les guerres civiles. Il apprehenda non seulement de demeurer longtemps dans la mesme situation, mais il crût encore que celuy qu'il attendoit se trouvant envelopé dans les desordres, il se verroit enfin obligé de rentrer dans l'estat malheureux d'où il venoit de sortir.

Ces tristes reflexions l'occupèrent si fort pendant qu'il marchoit, qu'il se trouva insensiblement sur le bord de la Mer proche les Isles d'Yeres, à quatre grandes lieuës de Toulon. Il s'assit sur un rocher pour se délasser, mais à peine eût-il jetté les yeux aux pieds de ce rocher, qu'il y vit un bâteau de pescheur qu'un petit garçon de sept à huit ans gardoit. Il y descendit avec precipitation, & comme il y trouva un sac de biscuit avec un baril



d'eau, il coupa la corde, & mit aussi-tost la voile au vent, qui souffloit du costé de terre, & qui l'éloigna en peu de temps de la coste. Il fut luy-mesme le pilote de ce perilleux voyage, & après avoir luté huit jours durant contre les vents & la Mer il vit terre, & se trouva près de Bonne en Affrique, éloigné de cinquante lieuës de Tunis. Il y alla le plus promptement qu'il put, & dès le moment qu'il y fut arrivé, il renvoya le petit garçon avec celui contre lequel il devoit estre échangé, en leur donnant de quoy dédommager les pescheurs à qui appartenoit ce Vaisseau dont il s'estoit servy.

Il trouva le Royaume dans les troubles que nous avons décrits, & les deux freres acharnez à leur ruine. Il s'attacha auprès d'Ally qui s'en servit tres-utilement,

& le mit enfin sur le Trône.

Ally ayant quitté le Roy, alla à Porto-Farino où son oncle l'attendoit avec impatience. Leur entrevûë fut pleine de caresses & de marques d'amitié. Ils se rendirent compte réciproquement de tout ce qui leur estoit arrivé depuis leur separation. Ally dit à son oncle l'estat des affaires, & la disposition du Royaume, & Laffis luy raconta les peines qu'il avoit eües à la Porte pour en sortir. Il exagéra tout ce que le Vizir luy avoit fait essuyer, & insinua que pour éviter à l'avenir un semblable mal, il falloit se rendre absolu en joignant la Royauté au Pacha-lik, qu'à cét effet il falloit se saisir du Chasteau & du Roy, garder l'un & sacrifier l'autre. Je ne doute pas, ajoûta-t'il, que tu ne te conforme à ma volonté,

puis qu'elle tend à l'agrandissement de nostre famille. Je n'ay voulu estre Bey que pour te revêtir de cette dignité, & je ne veux estre Roy que pour te soumettre entierement le trône. C'est moins pour rendre le Sultan absolu, que pour nous rendre indépendans que je te propose cette grande affaire : Tu voids ce que me coûte l'envie de te venir assurer le Beilik, & que c'est moins mon ambition que ta grandeur que je regarde, puis que j'ay moins à vivre que toy.

Ally surpris de la proposition de son oncle, qui estoit toute opposée à ses desseins & aux liaisons qu'il avoit avec Tabak Day, luy representa les inconveniens qui se rencontroient, & luy fit voir l'impossibilité de réussir ; Les Days, luy dit-il, n'ont esté établis que pour reprimer la puis-

sance des Pachas, & le peuple ne souffrira jamais que cette puissance retourne aux Pachas. Une de ces dignitez doit estre occupée par un Maure, l'autre par un Turc suivant les Loys du Royaume, & tu ne peux les occuper puis que tu es \* Corioly, qui n'est ny l'un ny l'autre. Tu es Pacha parce qu'il a plu au Sultan de te donner cette dignité; mais tu ne peux estre Roy sans violer les Loys de l'Estat: Contente-toy de gouverner sans y rien changer. Le Royaume n'est que trop affoibly par nos divisions: Ne forme point un troisiéme party qui acheve de l'accabler. D'ailleurs nous avons tant d'obligation au Roy, & il est si puissant, qu'il y auroit de l'injustice & de l'imprudence de le déposseder. Je luy dois ma vie & ma fortune, & tu ne serois pas

\* Co-  
rioly est  
un en-  
fant né  
d'un  
Turc &  
d'une  
Maure.

en estat de demander une chose si injuste sans le secours qu'il m'a donné. Il a des amis & de la bravoure, & la garnison du Château dépend absolument de luy : Soyons de ses amis, & laissons les choses comme elles sont.

Laffis moins convaincu des raisons de son neveu, qu'obligé de les suivre, feignit de s'y rendre. N'en parlons plus, dit-il, je me contenteray du Pachalik puisque tu me le conseille, & je te verray occuper le Beilik avec plaisir puisque tu l'as si dignement acquis. Allons à Tunis demander l'amitié du Roy, & vivons unis pour rendre le calme au Royaume, parce que de notre union dépend sa félicité.

Il débarqua le mesme jour avec tout son monde, & marcha du costé de Tunis : Il fut rencontré le lendemain à une

lieuë de la Ville par la milice, par le Divan, & par les Grands du Royaume, à la teste desquels estoit le Kiaya du Day qui le complimenta de sa part. Tous les Ordres de la Ville luy firent aussi leurs complimens par la bouche de leurs Envoyez : Ensuite chacun se disposa pour l'entrée qu'il devoit faire ; & voicy l'ordre de la marche.

Les Janissaires l'a commencerent deux à deux, conduits par le plus ancien de leurs Officiers. Les enfans des Roys predecesseurs de Tabak venoient ensuite, suivis des Boulouk Bachys, & des Chaoüs à cheval. L'Aga paroissoit après avec tous les Officiers du Divan. On voyoit venir après luy six chevaux de main richement harnachez à la mode Turque, avec le sabre, la masse d'arme & l'écu, &

& menez chacun par deux Chahirs ou valets de pied, vêtus de vestes de brocard d'argent avec des ceintures, des baudriers, & des sabres, le tout rehaussé d'or. Ceux-cy estoient suivis par six autres vêtus de mesme maniere, portant chacun sur leurs épaules une hache double. Le Pacha venoit après, monté superbement sur un cheval Turc, portant une veste d'un drap de Venise escarlata fourée d'une marte zebeline, & son turban de toile tres-fine finissoit par un gros tissu d'or. Il estoit entre son neveu Ally & le Moufty, ou Pontife de la Loy. Deux autres Valets de pied comme les premiers tenoient les rénes de son chaval. L'on voyoit ensuite les Officiers de sa Maison, precedez des étendards, des queuës de cheval, & de la musique gueriere. Enfin cette marche se terminoit par un

gros de cavalerie Turque & Arabe qui se trouvoit alors à Tunis.

Il y entra en cét ordre, & passant devant le Chasteau, il trouva le Roy à la teste de toute la garnison, & de tous les Officiers de sa Cour. Ils s'embrasserent & se firent milles promesses d'amitié. Laffis continua sa marche jusques à son Palais dans le même ordre, & le Roy rentra dans son Chasteau. Le lendemain il fut visité de ce Prince & du Bey separément. Tous les Grands du Royaume allerent le salüer, & luy firent des presens. Le jour suivant il rendit les visites au Day & au Bey. Celuy-là le reçût dans son Chasteau au bruit du canon & de la musique; & celuy-cy dans son Palais, où il s'entretinrent des moyens de s'acquiter des grandes sommes qu'il avoit promises au Vizir.

*F I N.*






# T A B L E

## DU CONTENU DANS l'Histoire des Revolutions de Tunis & d'Alger.

---

### LIVRE PREMIER.

	<i>Essein de l'Autheur.</i>	page 2
	<i>Forme du Gouvernement de Tunis.</i>	5
	<i>Description de ce Royaume.</i>	7
	<i>Descente que les Turcs y font.</i>	9
	<i>Comment ils en sont chassez par les Chrestiens ; &amp; comment ils y reviennent.</i>	10. 12
	<i>Comment enfin ils s'en rendent maistres, &amp; créent un Divan ou Conseil dans Tunis.</i>	14
	<i>Officiers qui composent ce Divan Fonction de chacun en particulier.</i>	15. 16. & suiv.
	<i>Ordre de la sceance qui s'observe dans le Di- van.</i>	21
	<i>Maniere d'y rendre les Jugemens.</i>	22
	<i>Changement que ceux de Tunis font dans le Gouvernement estably par les Turcs.</i>	23
	<i>Desordre qui arrive par ce changement.</i>	24

# TABLE.

<i>Factions &amp; Assemblées du peuple. Resolution des Grands à ce sujet.</i>	25
<i>Autre maniere de rendre la Justice, après le retablissement des Roys.</i>	27
<i>Noms &amp; suite des Roys qui ont regné pendant ces Revolutions.</i>	28. 29. & suiv.
<i>Histoire de Mourat, comment il fut élevé à la Charge de Bey. Incident remarquable de sa vie.</i>	34. 35. 36. & suiv.
<i>Conduite d'Amouda son fils qui luy succeda dans la mesme Charge.</i>	65. 66. 67. & suiv.

## LIVRE SECOND.

<b>E</b> <i>Stat du Royaume de Tunis après la mort d'Amouda.</i>	95
<i>Comment un de ses fils détrône le Roy &amp; met Adgi-Ally en sa place.</i>	98
<i>Codja succede à la Couronne.</i>	100
<i>Il mécontente les Beys.</i>	103
<i>Dom-Philippe &amp; Mameth députez vers les Beys. Traitement qu'ils firent aux Députez.</i>	105. 106.
<i>Histoire de Dom-Philippe.</i>	107. 108. & suiv.
<i>Guerre des Beys.</i>	113
<i>Soulevement des Tunesiens.</i>	114
<i>Comment ils traitent les Partisans des Beys. Ce qui se passe dans le Divan en présence du Roy.</i>	119
<i>Changement dans le Beylik. Sentiment du Moufti.</i>	120. 121
<i>Le Roy demande du secours aux Algeriens, &amp; pourquoy.</i>	123
<i>Blocus de Tunis.</i>	124

# T A B L E.

<i>Forces qui se trouvent dans la Ville.</i>	128
<i>Bataille.</i>	130
<i>Retraite du Roy dans le Chasteau; sa mort.</i>	
132. 133.	
<i>Secours des Algeriens.</i>	135
<i>Entrée des Beys dans la Ville.</i>	139
<i>Leur Ambassade à la Porte.</i>	142
<i>Comment ils reduisent les Arabes.</i>	148. 149.
<i>Et suiv.</i>	
<i>Mort de Balcassino leur Chef.</i>	162

## L I V R E T R O I S I E' M E.

<b>N</b> ouveaux troubles dans l'Estat.	168
<i>Division des deux fils de Mourat.</i>	169
<i>Entremise de leur Oncle.</i>	171
<i>Allarme causée par l'imposture de Bach Chelebi.</i>	173
<i>Mameth interesse le Roy contre Ally son frere.</i>	
184	
<i>Laffis indigné contre le Roy prend le party d'Ally. Assemblée du Divan.</i>	186. 187
<i>Comment Laffis y fut déclaré Bey.</i>	190. 191
<i>Sa generosité envers ses neveux.</i>	192
<i>Fuite de Mameth.</i>	196
<i>Armement de Laffis.</i>	199
<i>Adresse du Roy pour rompre ses mesures en faveur de Mameth.</i>	200. 203
<i>Fuite de Laffis Et son arrivée à Trypoly.</i>	206.
209	
<i>Irresolutions d'Ally: Il se rend à la mercy de son frere.</i>	210
<i>Mameth entre dans Tunis. Traitement qu'il fait à sa tante.</i>	211

# TABLE.

<i>Fuite d'Ally dans le Royaume d'Alger. Secours qu'on luy donne.</i>	214. 215
<i>Histoire qui se passe à la Cour du Sultan Arabe.</i>	216. 217. & suiv.
<i>Comment Ally apprend le dessein de son Pere.</i>	241
<i>Comment il épouse la fille du Sultan.</i>	251
<i>Armement des Algeriens.</i>	253
<i>Negociations de Laffis à la Porte.</i>	257
<i>Son entreprise sur les Isles de Thinne &amp; de Corfou.</i>	267
<i>Ce qui luy arriva lorsqu'il voulut rentrer dans le Royaume de Tunis.</i>	374

## LIVRE QUATIE'ME.

<b>P</b> <i>Recutions de Mameth pour empescher le retour de son Oncle.</i>	286
<i>Il envoie contre son frere: Succés du combat.</i>	287
<i>Les Tunesiens permettent à Mameth de lever des troupes.</i>	291
<i>Comment elles sont défaites.</i>	293
<i>Son adresse pour en avoir des nouvelles.</i>	295
<i>Autre défaite de Mameth.</i>	296
<i>Genorosité d'Ally: Ses soins à l'égard de sa tante &amp; de ses ennemis après son entrée dans Tunis.</i>	298. 300. 301
<i>Nouvelles que Laffis reçoit pendant qu'il est à la Porte.</i>	306
<i>Siege de Kefé: Mameth victorieux.</i>	309. 312
<i>Changement dans Tunis.</i>	314
<i>Mameth envoie à la Porte, &amp; continué la guerre.</i>	315

# TABLE.

<i>Ally joint le Sultan Arabe, &amp; marche contre Mameth.</i>	316
<i>Combat entre les deux freres.</i>	321
<i>Incidens qui arrivent ensuite dans Tunis.</i>	324
<i>Mameth vaincu leve de nouvelles troupes &amp; défait le Sultan.</i>	329
<i>Succés des negociations de Laffis à la Porte.</i>	337
<i>Ally vainqueur se rend maistre de tout le Royaume par une victoire complete, &amp; envoie à Laffis l'argent que le Grand Vizir avoit demandé.</i>	346. 347
<i>Description du Camp de sa Hauteſſe auprès de Silistra. Audiance qu'elle y donne à Laffis, &amp; comment elle le renvoye à Tunis.</i>	356.
<i>359. 360.</i>	
<i>Son entrée dans la Ville.</i>	376

Fin de la Table.



*Extrait du Privilege du Roy.*

**P**AR Grace & Privilege du Roy. Il est permis à JACQUES LE FEBVRE Libraire à Paris, de faire imprimer, vendre & debiter, *l'Histoire des Revolutions de Tunis & d'Alger*, pendant huit années, & deffenses sont faites à toutes autres personnes de la faire imprimer, sous les peines portées par le Privilege; Donné à Versailles le 11. May 1689. & signé, par le Roy en son Conseil, LE FEBVRE.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de cette Ville de Paris, le 8. Juillet 1689.*

*Signé, J. B. COIGNARD.*

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Juillet 1689.*







61a 66

Observat

BIB



Núm.

70

REVOLUT  
DE TUNIS  
& DALGEE

Observatorio de Marina  
BIBLIOTECA

08003

Núm. ....